Accessions
157.417

Shelf No.
G.~~3341,2~~

Barton Library. 298.67
vol 3



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.

Received, May, 1873.
(Not to be taken from the Library.)

LES IMPERATRICES ROMAINES,

OU

Hiſtoire de la Vie & des Intrigues ſecretes des Femmes des Empereurs Romains, & des Princeſſes de leur Sang.

Dans laquelle l'on voit les Traits les plus intéreſſans de l'Hiſtoire Romaine.

Tirée des Anciens Auteurs Grecs & Latins, avec des Notes hiſtoriques & critiques.

Par M. DE SERVIES.

TOME TROISIE'ME.

Suite des Femmes des douze Céſars.



A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

MDCCXXIV.

.67
v.3

157.417

May, 1873



A

MONSEIGNEUR

LE

DUC DE CHARTRES.



ONSEIGNEUR,

L'honneur que vous m'avez fait de permettre que je vous présentasse l'Histoire des Femmes des douze Césars, m'a enhardi à écri-

re la Vie des Impératrices, qui ont regné jusqu'à la prise de Constantinople. La noblesse du sujet, la vaste étenduë de l'Ouvrage, & sur tout le haut rang, le discernement délicat & la justesse d'esprit du Prince, à qui j'ai l'honneur de le dédier, devoient, sans doute, épouvanter ma plume timide, & me faire abandonner un dessein, dont l'exécution demande des talens que je n'ai point; mais il est quelques fois d'heureuses téméritez, & dans certains Ouvrages la nouveauté du projet, & le courage de l'avoir entrepris ont le mérite d'un Ouvrage parfait.

Quelques précieux que soient, MONSEIGNEUR, *tous les momens*

mens d'un grand Prince, il est nécessaire, que ses plus glorieuses occupations aient quelque relâche; mais je ne sçai, si, dans ses heures de loisir, il peut trouver un plus noble amusement, que la lecture de l'Histoire. Dans celle des Impératrices vous trouverez, MONSEIGNEUR, *la plus belle partie de celle des Empereurs, & de beaucoup de Princes, qui, comme vous, ont été assis près du Trône. Vous y verrez aussi les traits les plus dignes de remarque d'une infinité de grands Hommes, qui se sont rendus recommandables, ou par les glorieux Exploits de leur valeur, ou par les perçantes lumieres de leur génie, ou par les sages maximes d'une*

Politique adroite & mesurée.

Je sçai, MONSEIGNEUR, qu'il n'est pas nécessaire, que vous alliez chercher, dans cette Histoire, des exemples éloignez de ces vertus éclatantes & solides qui consacrent à l'immortalité ceux qui les possedent; vous en avez de domestiques, ausquels l'Antiquité ne sçauroit en présenter de comparables, & les siecles avenir proposeront, comme un modele fini, LOUIS LE GRAND, votre auguste Oncle, dont la gloire vivra autant que le nom, & qui a un si parfait imitateur de la sagesse de son Gouvernement dans le grand Prince qui est le dépositaire de l'autorité Roïale : Mais vous y pourrez remarquer, que dans

dans tous les tems ç'a été la vertu, le mérite, les grandes qualitez, qui ont illustré les grands Hommes.

Je prendrai la liberté de faire paroître sous vos auspices, MONSEIGNEUR, la suite de cette Histoire, dont j'ai l'honneur de vous présenter le troisiéme Tome, & ce sera dans le dernier que vous verrez Constantinople & l'Empire d'Orient devenir la conquête de ces fameux Héros, dans le Sang desquels va se confondre le vôtre, & dont vous allez faire revivre les vertus. Déja en vos mains, MONSEIGNEUR, sont confiées les plus importantes Charges de la Milice, & tout le monde avouë, avec autant de justice que

de joie, qu'en les déférant à votre Rang, on les fait tomber ſur le mérite.

Puiſſe ma plume, en écrivant les belles Actions des Princes qui ont part à cette Hiſtoire, apprendre à célébrer un jour dignement les vôtres. Perſonne ne les publiera jamais avec plus de zéle & de joie que celui qui eſt, avec le plus profond reſpect & la plus parfaite ſoumiſſion,

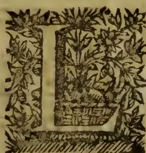
MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obeïſſant Serviteur, DE SERVIES.

PRE-



PREFACE.



E ſuccès que l'on me flate qu'a eu l'Hiſtoire des Femmes des douze Céſars, que j'ai donnée au Public, n'avoit pû me tenter & me faire entreprendre l'Hiſtoire des autres Impératrices. Bien-loin d'avoir l'envie de me faire imprimer une ſeconde fois, démangeaiſon aſſez ordinaire aux mauvais Auteurs, j'avois au contraire fortement réſolu de ne plus m'expoſer. Cependant des Perſonnes d'un grand mérite & d'un profond ſçavoir, m'ont mis,

comme par force, la plume à la main, & le desir de mériter la protection du grand Prince, à la gloire duquel je consacre cet Ouvrage, a fait qu'on a trouvé en moi une docilité dont je ne me croïois point capable. Je ne prétens point par-là rendre personne responsable des fautes que l'on trouvera dans cet Ouvrage, ni justifier la témérité qui me l'a fait entreprendre; je devois connoître mes forces, & ne pas suivre, en cette occasion, le conseil de ces Personnes, qui supposent en moi un talent que je n'ai point. Ainsi qu'on ne croie pas, que, par cet espece de Préface, je veuille disposer le Public à la condescendance. Je sçai, qu'il ne se paie ni d'excuses, ni de prétextes, & qu'il mettra tout le tort de mon côté, & il aura raison; car j'ai beaucoup de dé-

férence pour ſes ſentimens. Auſſi, d'abord que ce Livre aura paru, s'il me revient qu'il ne ſoit pas goûté, je me rangerai du côté des Cenſeurs, & il n'y aura que le Libraire qui ait beſoin d'être conſolé.

Parmi ceux qui liront cet Ouvrage, il y en aura ſans doute, qui diront, que j'y ai trop parlé des Empereurs, comme l'ont déja dit pluſieurs de ceux qui ont lû l'Hiſtoire des Femmes des douze Céſars. J'ai conſulté là-deſſus des Sçavans très-judicieux & qui écrivent avec autant de politeſſe que d'érudition, & bien loin d'improuver que je ramenaſſe pluſieurs endroits de la vie des Empereurs, ils m'ont au contraire conſeillé de mêler une bonne partie de leur Hiſtoire dans celle des Impératrices, & comme je ſçai que leur ſentiment eſt déciſif,

j'ai crû, que je pouvois le ſuivre, ſans craindre que ceux qui ſont d'un avis contraire, puiſſent raiſonnablement me blâmer. D'ailleurs l'Hiſtoire des Impératrices eſt trop liée avec celle de leurs Epoux, pour qu'on puiſſe ſe diſpenſer de faire entrer l'une dans l'autre; & quoiqu'il y ait des Impératrices, dont on ne ſçait même ni le nom, ni la famille, il a fallu néanmoins alors parler néceſſairement des Empereurs, parce que le Regne d'un Prince a, pour l'ordinaire, avec le Regne ſuivant quelque liaiſon qui eſt eſſentielle, pour faire entrer les Lecteurs dans la connoiſſance des cauſes, des motifs, & des circonſtances de certains faits, qui font partie de l'Hiſtoire des Impératrices.

Je dois avouer, que dans l'Hiſtoire de certaines Impératrices,

& dans celle de plusieurs Empereurs, il y a des endroits que l'on est bien ambarrassé de rapporter, pour peu que l'on aime la pudeur, & que l'on veuille ménager celle des Lecteurs. Faustine la jeune, par exemple, & Heliogabale, n'offrent à un Historien que des ordures abominables à décrire. J'ai enveloppé, le mieux que j'ai sçû, les faits que j'ai rapportez dans ce Livre, & j'ai absolument passé sous silence d'autres traits que ceux qui nous les ont transmis n'ont osé décrire qu'avec peine, & après avoir prévenu les Lecteurs. A Dieu ne plaise, qu'on pût reprocher à un Historien Chrêtien d'avoir moins de pudeur que des Auteurs idolâtres, & que ma plume, moins sage & moins circonspecte que la leur, osât reveler à nud des turpitudes, sur lesquelles ils ont eu

la précaution de jetter des voiles. Si je n'écris point avec politesse, ce sera du moins avec cette modeste retenuë que demande la Réligion que je professe, & qui convient si bien à un honnête homme.

Je n'ai au reste rapporté aucun fait, que sur l'autorité de quelque Auteur ancien ou moderne, & ç'a été pour ne pas charger les marges d'un trop grand nombre de citations, que je n'ai pas toûjours cité mon garant. Je sçai que la vérité est la premiere & la plus essentielle qualité de l'Histoire; aussi, je n'ai rien avancé de moi-même ni sur mes propres conjectures, & si je ne puis promettre au Lecteur, que dans cette Histoire il trouvera de la beauté dans le stile, de la nouveauté dans l'expression, de la noblesse dans les pensées, & tout ce qui

peut

peut l'intéresser, le piquer & lui plaire ; je puis du moins l'assûrer, qu'il y trouvera la vérité, sinon bien ornée, du moins très-exacte.

Neque ego eloquentiam videor pollicitus esse, sed rem. Trebel. Pol.

TABLE.

Fin de la Table.

CATA-

CATALOGUE
DES
LIVRES NOUVEAUX,

Qui ſe trouvent

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

A.

ABbadie, Triomphe de la Providence, ou l'Ouverture des ſept ſeaux. 12. 4 vol.
Abregé de la Théologie en forme de Catechiſme, par Mr. Saurin. 8.
Avantures de Dona Ruffine fameuſe Courtiſanne Eſpagnole. 12. fig.
Avantures Merveilleuſes du Mandarin Fum Hóam. 12. 2 vol. fig. Paris 1724.
Amuſemens de la Campagne. 12. Paris 1724.
Art de Conſerver la Santé. 12.
Actions de Dieu ſur la Creature. 4. 2 vol. Paris 1724.

B.

Le BAbillard ou le Nouvelliſte Philoſophe, traduit de l'Anglois. 12. tome 1.
——— Idem la ſuite ſous preſſe.
Bibliotheque Françoiſe. 8. 3 vol.
Bible (St.) avec les Remarques & Reflexions de Mr. Oſtervald. fol.
Bibliotheque des Philoſophes & des Sçavans, tant Anciens que Modernes, par Gautier. 8. 2 vol. Paris 1723.

Biblio-

Bibliotheque des Dames, tome 3. 12.

C.

CAtechisme de Mr. Bonvoust. 8.
——— pour l'Instruction des Jeunes gens, par Saurin. 8.
Conferences sur les Ordonnances du Roi, par Mr. Bornier. 4. 2 vol. Paris.
——— sur les Lettres de Filts Morits. 12.
Contes (Nouveaux) à Rire, ou Recreations Françoises. 8. 2 vol. fig.
——— Idem sans fig.
Commentaires sur les Analyses des Infinements petits. Paris 1721.

D.

DEscription generale des Païs-Bas, ou l'Histoire des dix-sept Provinces. 8. 4 vol. fig.
——— de la France. 12. 6 vol. fig.
——— Historique & Geographique de la France, par Longuerue. fol. fig. Paris 1723.
Dictionaire Espagnol & François, par Sobrino. 4. 2 vol. Nouv. Ed.
——— Geographique & Critique. fol. 4 vol. sous presse.
——— de Veneroni. Fr. Ital. & Ital. Fr. 4. 2 vol. Paris 1723.
——— Practique du bon Menager, par Liger. 4. 2 vol. Paris 1722.

E.

ETat Present de l'Espagne, par l'Abbé de Veyrac. 12. 3 vol. fig.
——— de la Grande Bretagne. 8. 3 vol.
Edifices Antiques de Rome Ancienne & Moderne. fol. avec fig. Paris.
Edele de Ponthieu, Nouvelle Historique. 12. 2 vol. Paris 1723.
Elemens de Geometrie de Fischbach. 8. fig.
Excellence de la Religion, par Lucas. 8.

F.

FEmmes de Douze Césars, par Mr. Servies. 12. 2 vol.
——— Idem la ſuite, ou les Impératrices Romaines. tome 3. 12.
Fables de la Fontaine. 12. Nouv. Ed.
——— Heroïques. 2 vol. 8. fig.
Formulaire du Conſenſus. 8.

G.

GRandeur & Excellence des Femmes au-deſſus des Hommes. 12. Paris.
Geographie Nouvelle, par le Cocq. 12. 2 vol. fig. Paris 1722.
Grotius, Droit de la Guerre & de la Paix, Traduction Nouvelle, avec les Notes de Barbeyrac, 4. 2 vol.

H.

HIſtoire de France par le P. Daniel. 4. 7 vol. fig.
——— de la Milice Françoiſe, par le Même. 4. 2 vol. fig. 1724.
——— de France, par Mr. le Gendre, depuis le Commencement de la Monarchie, juſqu'à la mort de Louïs XIII. fol. 3 vol. Paris 1718.
——— ——— la Même. in 12. 8 vol.
——— de Timurbec. 12. 4 vol. Paris 1723.
——— Générale d'Eſpagne, depuis le Commencement de la Monarchie juſqu'à préſent. 12. 9 vol. fig. Paris 1723.
——— d'Angleterre, par Rapin Toyras. 4. 4 vol. fig.
——— des Revolutions d'Eſpagne, par l'Abbé Veyrac. 12. 5 vol. Paris 1724.
——— de Louïs XIV. par Larrey. 4. 3 vol. & 12. 9 vol.
——— du Dauphiné & des Princes qui ont

porté le Nom de Dauphins. fol. 2 vol. fig. 1722.
——— & Memoires de l'Academie des Sciences. 4. 24 vol. Complet. Paris.
——— des Plantes qui naissent aux environs d'Aix & dans plusieurs autres Endroits de la Provence, par Mr. Gariael. fol. avec plus de 100. Planches. Paris.
——— Ecclesiastique de Fleuri. 4. 20. vol. Paris.
——— d'Herodote, par du Ryer. 12. 3 vol. Paris.
——— de toutes les Religions du Monde, par Jovet. 12. 6 vol. Paris 1724.
——— Ecclesiastique d'Allemagne. 8. 2 vol. fig.
——— Amoureuse des Gaules. 12. Nouv. Ed.
——— d'Hollande, par le Clerc. fol. fig.
——— de l'Academie de Boulogne. 8.
——— de la Medecine, par le Clerc. 4. fig.
——— de la Philosophie Payenne. 12. 2 vol.
——— de la Vie de Mr. de Fenelon. 12.
——— des Revolutions d'Angleterre. 12. 3 vol. fig. Nouv. Ed.
——— du Christianisme des Indes. 8.
——— des Juifs & des Peuples Voisins, par Prideaux. 12. 5 vol. fig.
——— de Charles XII. Roi de Suede. 12. 6. vol. fig.
——— de la Conquête de la Chine, par les Tartares. 12. trad. de l'Espag. 12.
Huetiana ou Pensées diverses de Mr. Huet. 12.
L'Homme Universel, par Gracian. 12.
L'Heroïne Mousquetaire. 12. fig.

I.

INtroduction à l'Histoire, par Puffendorff. 12. 6 vol. Nouv. Ed.
——— à la Connoissances des Antiquitez. 8.

Jour-

Journal d'un Voyage aux Indes Orientales. 12. 3 vol. fig.
——— du Voyage du Roi à Reims. 12.
——— ——— du Pere Feuillée. 4. 2 vol. fig.
Instructions pour les Jardins, par Quintinie. 4. 2 vol.
——— Generale en forme de Catechisme, par l'Evêque de Montpellier. 8. 5 vol.
Illustres Françoises. 12. 3 vol. Nouv. Ed.

L.

LEttres & Memoires de Bussi Rabutin. 12. 8 vol. Nouv. Ed.
——— Persannes. 12. 2 vol.
——— du Cardinal Bentivoglio. 12.
——— Nouvelles d'une Dame Portugaise. 12.
——— de Boursault. 12. 3 vol Paris.
——— de Pline le jeune. 3 vol. Paris.
Loix Civiles dans leur Ordre Naturel, par Domat fol. 2 vol. Paris 1723.
——— & Coûtumes du Change, par Phoonsen. 4.

M.

MEmoires pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche, Epouse de Louis XIII. par Mad. de Motteville. 12. 5 vol.
——— pour servir à l'Histoire du XVIII. Siecle, par Lamberti. 4.
——— pour servir à l'Histoire de Charles XII. Roi de Suede. 8.
——— Historiques & Critiques d'Amelot de la Houssaie. 12. 2 vol.
——— de Pontis. 12. 2 vol. Paris.
——— de Messire Philippe de Commines. 8. 5 vol. Nouv. Ed.
——— de la Torre. 8. 3 vol.
Mauriceau, Maladie des Femmes Grosses. 4. 2 vol. Paris.

Mon-

Montfaucon, Antiquitez expliquées & representées en figures. fol. 10 vol. fig.

Mere (la) Chrétienne. 8. 2 vol.

N.

NEgoce d'Amsterdam, par Ricard. 4.

——— Rendu facile, par Clairecombe. 4.

Nouveautez (les) dediées au Roi. 12. 2 vol. Paris 1724.

Nouveau Recueil de Chansons. 12. 2 vol. avec la Musique.

O.

OEuvres de Mr. Rousseau. 12. 3 vol. Nouv. Ed. sous presse.

——— de Mad. de Villedieu. 12. 12 vol. Paris 1721.

——— de Poisson. 12. 2 vol. Paris 1723.

——— de Moliere. 12. 4 vol. Nouv. Ed.

——— de Sacy. 4. Paris 1721.

——— de Mr. le Noble. 12. 19 vol.

——— Posthumes de J. Mabillon & de T. Ruinart, contenant diverses Pieces très-curieuses Lat. & Fr. 4. 3 vol. Paris 1724.

——— diverses de Mr. de Segrais. 8. 2 vol.

——— de Mr. Toureil de l'Academie Françoise. 4 vol. 12. Paris.

——— le Même in 4. 2 vol.

——— de St. Real. 12. 5 vol.

——— de Th. & P. Corneille. 12. 10. vol. Nouv. Ed.

——— de Campistron. 12. 2 vol.

——— Mêlées de la Grange. 8.

——— de Boileau. 4 vol. 12. fig.

Operations de Chirurgie, par Garengeat. 12. 2 vol. Paris 1720.

P.

PRincipes des Fortifications de Hartman. 8. fig.

Panegyrique de Trajan. 12.

Passe

Paſſe-par-tout Galant. 12.
——— temps agréable. 8. 2 vol. Nouv. Ed.
Plutarque, Vies des Hommes Illuſtres, par Dacier. 12. 9 vol.
Principes de la Chirurgie, par de la Motte. 12. 3 vol. Paris 1723.
Penſées Libres ſur la Religion. 8. 2 vol.
Preſervatif contre la Reunion avec le Siege de Rome. 8. 5 vol.
——— Contre le Fanatiſme. 8.
Pratique des Vertus Chrétiennes. 12.
Promenades de Mr. Clairenville. 12.

Q.

QUintilien, de l'Inſtitution de l'Orateur, par l'Abbé Gedoin. 4. Paris 1718.

R.

REcueil des Ouvrages de Mathematique, & de Mechanique, par Serviere. 4. fig.
——— des Statues, Groupes &c. de Verſailles. 4. 2 vol. fig.
Recherches Hiſtoriques. Paris 1723.
Recreations Litteraires. Paris 1723.

S.

SOuverains du Monde. 8. 4 vol. fig.
Sentimens de Pieté. 12. Paris.
Sections Coniques du Marquis de l'Hôpital. 4. fig.
Science des Perſonnes de l'Epée & de la Robe. 12. 4 vol. fig. Nouv. Ed.
——— de bien Mourir. 8.
Solitaires en bel humeur. 12. 2 vol. fig.
Sermons de Superville. 8. 4 vol.
——— d'Oſtervald. 8.
——— de Maurice. 8.
——— de Gallatin. 8.
——— de Bonvoût. 8.
——— de Jaquelot. 12. 2 vol.
——— de Fabri. 8. 2 vol.
——— de Sherlok. 8. 2 vol.

Sermons de Crousaz. 8. 2 vol.
——— de Werenfels. 8.
——— de Leger. 8. 3 vol.

T.

THeatre de la Foire. 12. 5 vol. fig.
——— Italien. 12. 6 vol. fig.
——— de Quinault. 12. 2 vol.
——— de Boursault. 12. 2 vol.
Theologie Chrétienne, par Mr. Pictet. 4. 3 vol.
Traité du Beau, par Crousaz. 12. 2 vol.
——— des Medicamens & de la Maniere de s'en servir. 12. 2 vol. Paris 1722.
——— des Ponts & Chaussées, par Gautier. 8. fig.
——— de l'Education des Enfans, par Crousaz. 12. 2 vol.
——— General du Commerce, par Ricard. 4.
——— de la Peste avec les Réflexions. 12. 2 vol.
——— de la Foiblesse de l'Esprit humain, par Huet. 12.
——— du Juge Competant des Ambassadeurs. 8.

V.

VOyage de Jean Struys. 12. 3 vol. Paris.
——— de Syrie & de Mont-Liban, par la Rocque. 12. 2 vol.
——— d'Espagne à Bender. 12.
——— de Spon & Wheler. 12. 2 vol. fig.
——— de Wheler. 12. 2 vol. fig.
——— aux Isles d'Amerique, par Labbat. 4. 2 vol.
——— Idem en 6 vol. 12. fig.
——— d'Italie, par Misson. 12. 4 vol. fig.
——— aux Indes Occidentales, par Coreal. 12. 3 vol. fig.



LES IMPERATRICES ROMAINES.



'Empire Romain ne fut jamais si florissant que sous le Regne d'Auguste, qui, à proprement parler, en fut le fondateur. Ce Prince, par le bonheur de ses Armes, par sa moderation, & par la Sagesse de son Gouvernement, sçût faire respecter son autorité sans la rendre odieuse; &, quoique les premieres experiences de la servitude revoltent

pour l'ordinaire les cœurs accoûtumez à l'independance & à la liberté, les Romains, qui avoient été si jaloux de la leur, s'accoûtumerent insensiblement à cette nouvelle domination, parcequ'Auguste eut soin d'en temperer le poids.

Mais l'on ne sçauroit disconvenir, qu'il ne soit redevable à l'Imperatrice Livie d'une partie de sa gloire. Ce que ce Prince a fait de plus judicieux, de plus prudent & de plus mesuré, a été le fruit des sages conseils de son Epouse; & je ne sçai si la grandeur d'ame, qu'il fit paroître dans le pardon accordé à Cinna & aux complices de sa conspiration, n'a pas illustré son Regne aussi glorieusement que la plus brillante de ses Conquêtes. Personne n'ignore que ce fut ce fameux entretien qu'il eut avec Livie, qui le détermina au pardon de ces grands hommes; & il est certain que rien n'affermit Auguste si sûrement sur le Trône, que la grace qu'il accorda à ceux qui vouloient l'en renverser. Générosité politique, qui lui fut inspirée par Livie, laquelle pensoit les choses bien plus finement qu'Auguste.*

Les

* *Eoque facto ita sibi omnium animos devinxit, ut non modo insidiæ contra ipsum nullæ deinde componerentur, sed opinio quoque omnis earum interciderit. Livia autem potissima tum Cornelio salutis causa.* Dio.

Les Imperatrices qui s'aſſirent ſur le Trône avec les ſucceſſeurs d'Auguſte, connus ſous le nom des douze Ceſars, n'eurent pas l'habileté, la grandeur d'ame, la prudence & la politique de Livie; elles ne s'y firent voir au contraire que par de mauvais endroits, & elles firent à l'Empire des fletriſſures plus honteuſes que les Empereurs les plus decriez, qui, pour la plus part, ne furent que l'Inſtrument dont ſe ſervirent leurs Epouſes pour ſatisfaire leurs paſſions. Cejonie, en troublant l'eſprit de Caius, par le breuvage qu'elle lui donna, ſe chargea des horreurs de ſon Regne. Meſſaline & Agrippine, par leur cruauté, leur ambition, leur avarice & leur libertinage, furent les fléaux les plus cruels, qui aient jamais affligé Rome & les Provinces. Julie, Popée & Domitia firent retentir l'Empire de l'infamie de leur vie. Telles furent les premieres Imperatrices.

Plotine, à la verité, contribua à remettre l'Empire dans ſa premiere ſplendeur. Elle eut les bonnes qualitez de Livie ſans avoir, ni ſon orgueil, ni ſa fierté; mais, des Imperatrices qui lui ſuccederent, peu eurent ſes vertus, & beaucoup renouvellerent les crimes des Meſſalines & des Julies; c'eſt ce que nous

allons voir dans l'Hiſtoire de leur vie.

Domitia & ceux qui avec elle avoient réſolu de faire tuer Domitien, avoient offert l'Empire à pluſieurs avant de faire leur coup; mais aucun n'avoit oſé l'accepter, parce que ceux à qui ils s'adreſſoient regardoient leur offre comme un piége qu'on tendoit à leur fidelité. Nerva, dans cette occaſion, ſe laiſſa ſurprendre à l'éclat de l'autorité ſouveraine, & ſe rendit aux inſtances des Conjurez.

Il étoit petit-fils de M. Cocceius Nerva, ce Juriſconſulte fameux, qu'Auguſte honora de ſon eſtime. C'étoit un homme ſage, moderé, d'une humeur fort paiſible, amateur des Lettres & des Sçavans. (*a*) Domitien le craignoit, parce que certain Devin avoit prédit qu'il ſeroit un jour Empereur, & cette magnifique prédiction avoit

(*a*) Martial fait un beau portrait de Nerva, à qui il donne les plus belles qualitez.

Recta fides, hilaris clementia, cauta poteſtas
Jam redeunt, longi terga dedere metus.
Hoc populi, genteſque tuæ pia Roma precantur,
Dux tibi ſit ſemper talis, & iſte diu.

Et Auſone parlant de cet Empereur, dit:

Nerva ſenex, princeps nomine, mente parens.

avoit alarmé ce Tyran, qui fut souvent tenté de faire mentir ce faiseur d'horoscope, aux depens de la vie de Nerva. Mais quelque Astrologue, qui aimoit Nerva, & dans la science duquel Domitien avoit grande confience, lui persuada que Nerva n'avoit que peu de jours à vivre, & par ce stratagême il le guerit de ses soupçons.

D'abord que la nouvelle de la mort de Domitien se fut répanduë, Nerva fut declaré Empereur. Les Prétoriens lui rendirent sur le champ les premiers hommages; mais, dans le tems que le nouveau César étoit agréablement occupé à cette flateuse cérémonie, le bruit courut que Domitien n'étoit pas mort. Nerva en fut si effraïé, qu'il en perdit à l'instant la parole; mais Parthene le rassura par les fortes protestations qu'il lui fit, que Domitien ne vivoit plus, & qu'il étoit hors d'état de lui nuire.

Le Senat apprit avec joie l'élection de Nerva, & la confirma par ses suffrages, parce qu'il connoissoit le mérite de ce Prince, & esperoit un heureux changement dans les affaires. Il éprouva bien-tôt en effet qu'il ne s'étoit pas trompé dans son jugement. Le nouvel Empereur rapella tous ceux que son Prédécesseur avoit banis, & leur rendit

leurs domaines; il vuida l'épargne des biens de ceux que la cruauté de Domitien en avoit dépouillez, il fit de severes Loix contre les Delateurs, & punit de mort les Esclaves & les Affranchis qui avoient accusé leurs Maîtres. Il défendit qu'on lui dressa des Statuës d'or ou d'argent, vendit sa vaisselle, ses meubles & quantité de ses terres pour subvenir aux besoins de l'Etat; donna en plusieurs occasions les témoignages les plus généreux d'une extrême bonté, & fit les reglemens qu'il jugea nécessaires pour reformer les abus qui s'étoient introduits: mais, parce qu'il étoit timide, & n'avoit pas assez de fermeté pour entreprendre de changer certaines coûtumes qu'il étoit important d'abolir, connoissant d'ailleurs qu'on méprisoit sa vielleſſe, il chercha un homme qui eut de la vigueur, & de la resolution, pour l'associer à sa Dignité, & ce fut de Trajan qu'il fit choix pour l'élever à l'Empire.

On ne sçauroit assurer que Nerva n'avoit point de femme; mais il est, je pense, difficile de prouver solidement qu'il en eut; & les raisons, que quelques Modernes rapportent pour faire voir que lors de l'adoption de Trajan la femme de Nerva étoit en vie, ne me paroissent pas assez fortes pour pouvoir me faire embrasser ce sentiment.

timent. On ne peut pas croire qu'il eut des Enfans ; il n'y a nulle apparence qu'il eut cherché un Succeſſeur dans une famille étrangere : quoiqu'il en ſoit, il ne pouvoit faire de plus digne choix, que celui qu'il fit de Trajan pour rendre à l'Empire ſon ancienne gloire. Il adopta donc Trajan qui commandoit alors une puiſſante Armée dans la Germanie, lui donna la qualité de Céſar & le ſurnom de Germanicus, & à ces honneurs éclatans il ajoûta, quelques jours après, le Titre d'Empereur & la puiſſance du Tribunat : le faiſant ainſi ſon Collegue dans l'autorité ſouveraine qu'il lui laiſſa bien-tôt toute entiere par ſa mort.



PLOTINE

Femme de Trajan.

M. Ulpius Trajanus étoit Eſpagnol de nation, (*a*) natif de la ville d'Italica, d'une famille à la verité peu illuſtre, mais fort ancienne. (*b*) Son Pere ſe diſtin-

(*a*) Trajan a été le premier étranger qui ait occupé le trône de l'Empire. Tous ſes prédeceſſeurs avoient été ou Romains, ou Originaires d'Italie. Victor croit que Nerva a été le premier Empereur étranger, mais il ſe contredit lui-même, en ce qu'il dit que Nerva étoit de Narni, d'où il faut conclure qu il ne doit pas être regardé comme étranger, puiſque Narni eſt une Ville d'Italie dans l'Ombrie, apellée par les Anciens Narna, ou Narnia, ou Nargnia, nom que les Habitans prirent à la place de Nequinum, qui étoit, ſelon Pline, le premier nom de cette Ville, lequel exprimoit leur caractere malin & feroce. Narni ſe vante d'être la Patrie de Nerva & d'un Pape du nom de Jean, dans un ancien vers qui l'exprime ainſi:

Imperio genui Nervam, mitræque Joannem.

(*b*) *Aggreditur regimen viridi Trajanus in ævo.*
Belli laude prior, cætera Patris habens.

Trajan avoit la tête faite en maillet, plate pardeſſus, avec les éminences devant & derriere aſſez conſiderables.

tingua dans la guerre que l'Empereur Vespasien fit aux Juifs ; ses belles actions le firent connoître des Empereurs , lui gagnerent leur estime , & lui meriterent le Consulat & les ornemens du Triomphe. Trajan, lorsqu'il fut adopté, étoit dans la force de son âge , également éloigné des sallies de la jeunesse & des lenteurs de la vieillesse : (*a*) sa personne n'avoit rien de desagréable ; sa taille, quoiqu'un peu materielle, étoit proportionée; son front large, le cou charnu , sa tête assez grosse marquoient en lui un homme vigoureux & prudent : (*b*) son visage fut toûjours serain ; on ne vit jamais le chagrin , la tristesse, ni la colere y changer la douceur, & y alterer l'air de Majesté qu'il y étaloit : la blancheur de ses cheveux le faisoit encore respecter , mais rien ne le rendit si digne de l'Empire & de l'amour des Peuples, que ces belles qualitez guerrieres, civiles & politiques , qu'une rare alliance réunit en sa personne. Habile dans le metier de la guerre qu'il avoit exercé depuis son enfance , il fit douter si l'on devoit plus estimer en lui, ou le General qui donnoit les ordres si à propos , ou le Soldat

(*a*) *Dio lib.* 68.
(*b*) *Spon. Recher. cur. d'Antiq.*

qui les exécutoit le premier avec tant de fidelité & de valeur. Sobre, vigilant, infatigable, il enſeignoit à ſes Troupes par ſon exemple à ſouffrir la ſoif, la faim, & les plus dures incommoditez, & s'attiroit leur amour, en faiſant avec elles les mêmes travaux. Eloigné de tout faſte & de tout orgueil, on le voïoit commercer familiairement avec ſes Soldats, ſans ſe depouiller toutes fois de cette autorité qui contient dans le reſpect, & qu'on rendroit mépriſable ſi on l'aviliſſoit trop. Vrai dans ſes diſcours & dans ſes manieres, incapable de déguiſement & d'artifice, il n'aimoit point ces tortueux détours de la politique, ni ces dehors compoſez qui rendent l'homme impénétrable, & qui font qu'on n'approche certaines perſonnes qu'avec défiance. Trajan n'en cauſa jamais, & n'en fut jamais atteint. (a) Il cherchoit à ſe faire aimer, & non à ſe faire craindre. Il alloit ſans gardes chez ſes amis, s'invitant familiairement chez eux, où, ſe dépouillant pour ainſi dire de l'éclat de ſa gloire, il ſe faiſoit voir comme un particulier & comme leur égal. Les Hommes de Lettres furent ſouvent l'objet de ſa généroſité & de ſa magni-

(a) *Xiphilin. in Trajan. Aurel. Victor.*

gnificence; &, quoiqu'il n'eut point d'étude, il connoiſſoit le mérite, il l'aimoit, & ne le laiſſoit jamais ſans récompenſe. Il eſt difficile de trouver des Princes qui aient eu tant d'amour pour la juſtice ; s'il ſe relâcha la-deſſus, ce ne fut que lorſqu'il avoit à prononcer contre ſes intérêts : & ſans rapporter cet exemple qu'on prétend que S. Gregoire admira tant, (a) & qui à donné lieu à l'hiſtoire de la délivrance de l'ame de Trajan, des peines de l'enfer, ce

 qui

(a) Les Auteurs de cette Hiſtoire raportent que S. Gregoire le Grand, allant en proceſſion, avec le Clergé Romain, à la Baſilique de S. Pierre, & paſſant par la place Trajane, entre les Monumens qu'on y voïoit & qui regardoient Trajan, admira ſur tout un bas relief, qui repreſentoit ce Prince lorſqu'il alloit combattre les Daces, deſcendant de ſon cheval pour écouter les plaintes d'une veuve dont on avoit maſſacré le fils, & faiſant arrêter ſa Cour & ſon Armée pour rendre juſtice à cette mere affligée. Ils ajoûtent que le S. Pontife trouvant dans cette action un grand amour pour la juſtice fût touché de la perte éternelle d'un Empereur ſi équitable, & que s'étant mis en priere il demanda à Dieu qu'il delivrât des peines de l'enfer l'ame de Trajan, ce qui lui fût accordé, comme le lui revela un Ange, qui l'avertit toutes fois de ne plus demander de pareilles graces. On peut voir dans Baronius & dans l'Hiſtoire Eccleſiaſtique du P. Noël Alexandre les raiſons qu'ils alleguent pour refuter cette Hiſtoire.

qui n'eſt qu'une vraie fable, on pourroit en citer d'autres que perſonne ne revoque en doute, & qui marquent dans Trajan un grand fond d'équité. Ennemi des oppreſſions & des tyrannies des Intendans & des Commis du Fiſc, qui exigeoient les impôts avec des vexations, pour l'ordinaire plus inſupportables que les impôts même, il ne remplit point ſes coffres du ſang des Peuples: Ne reglant jamais ſes revenus ſur les dépenſes qu'il vouloit faire, mais meſurant ſes dépenſes ſur ſes revenus legitimes, il n'exigeoit des Provinces que le moins qu'il pouvoit, & il avoit le plaiſir de voir qu'elles donnoient ſans peine, parcequ'il demandoit ſans violence. Il traita toûjours le Peuple avec bonté, & le Senat avec reſpect, marquant au premier ſon amour, & à celui-ci ſon eſtime. De ſa Cour furent bannis les Delateurs & les Flateurs qui ſont deux fléaux extrêmement à craindre auprès des Princes. Ses Affranchis eurent un pouvoir borné, il n'en choiſit même que parmi ceux qui avoient de la probité, auſſi furent-ils preſque tous du goût du Peuple, parce qu'ils étoient du choix du Prince.

Je ſerois infini, ſi je voulois raporter tout ce que les Hiſtoriens nous diſent des belles qualitez de Trajan; mais je trahi-

rois

rois aussi la verité de l'Histoire, si je dissimulois ses défauts & ses vices. Il fut sujet aux excès du vin, s'abandonnoit à cette passion, avec si peu de reserve, qu'il passoit les nuits à boire, comme Adrien son successeur l'avoüa depuis, en se vantant d'avoir obtenu son adoption en lui tenant compagnie. On ne lui a point reproché l'amour des femmes, mais on l'a accusé, & avec fondement, d'avoir été adonné à un autre & plus honteux & plus brutal. (*a*) Il ne fût pas non plus exempt de vanité, il la marqua même par des endroits assez bas & indignes d'un Prince qui se piquoit de bons sens, car, (*b*) outre qu'il permit qu'on l'appellat Seigneur, ce qu'Auguste ne voulût jamais souffrir, (*c*) & qu'on offrit des sacrifices à ses Statuës, impieté

(*a*) On accuse Adrien d'avoir eu pour Trajan des complaisances bien plus criminelles. On ne peut point dissimuler le brutal amour qu'avoit Trajan pour les garçons. Dion, qui dit de si belles choses à la loüange de cet Empereur, ne nie point qu'il n'ait été fort adonné à cette déteſtable passion, & Julien dans son festin dit ingénieusement, que lorsque Trajan parût on cria à Jupiter de garder de près son Ganimedes.

(*b*) *Dio lib. 55.*

(*c*) Le Peuple Romain aiant deferé à Auguste le titre de Seigneur, ce Prince le refusa & le regarda comme une injure. Il défendit même par

que Tibere avoit défendu, il avoit encore la demangeaiſon de faire dreſſer à ſa gloire de magnifiques Arcs de Triomphe, & mettre ſon nom ſur tous les Bâtimens qu'il faiſoit ou conſtruire ou reparer : ridicule affectation, qui dans la ſuite (*a*) le fit appeller par un de ſes ſucceſſeurs *l'herbe Parietaire*.

Tel étoit Trajan, que Nerva choiſit pour lui ſucceder & pour rendre à l'Empire ſon ancien éclat. Il ne trompa point l'attente qu'on avoit de lui; mais il faut convenir auſſi qu'il doit une partie de la gloire de ſon Regne à Plotine ſon Epouſe. L'Hiſtoire ne nous apprend ni ſa Famille ni ſa Patrie. (*b*) Il y en a qui croient qu'elle pouvoit être Sœur ou proche Parente de Pompeïus Planta Gouverneur de l'Egypte & que Trajan aima toûjours beaucoup; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous ceux qui parlent de cette Impera-

un Edit qu'on lui donnât ce titre, qui avoit trop de rapport à la ſervitude. *Dominus ſervorum, Princeps ſenatus, Imperator militum.* C'eſt ainſi que la Divine Providence avoit inſpiré cette moderation à Auguſte, comme ſi elle lui eût voulu faire avouer que ſous ſon regne étoit né le veritable Seigneur Jeſus-Chriſt Redempteur des hommes.

(*a*) *Aurel. Vict. in Conſtantini.*

(*b*) *Triſtan. comment. Hiſtoriq.*

peratrice, lui donnent de magnifiques Eloges. Trajan l'avoit épousée long-tems auparavant que Nerva l'eut adopté : Elle n'étoit pas jolie, son visage avoit même quelque chose de serieux qui ne la rendoit pas trop agréable; mais qui répondoit assez à la gravité du haut rang où elle fut élevée: Ses manieres étoient pourtant pleines de grace & d'honêteté : Sa fortune n'étouffa pas sa moderation : On ne pût jamais lui reprocher d'avoir été fiere ou orgueilleuse. Bien-loin d'ambitionner ces Titres fastueux que les Imperatrices qui l'avoient precedée recherchoient, & qu'elles usurpoient avec autant d'orgueil que d'injustice, elle refusa au contraire ceux que le Senat lui offroit avec beaucoup d'empressement, & rien ne releva tant sa modestie, que la comparaison que l'on en faisoit avec l'insolente vanité des Princesses, qui s'étoient arrogées le superbe Titre de Meres de la Patrie, dont elles étoient le cruel fleau, & qui avoient deshonoré par leurs crimes le Trône que Plotine illustroit par ses vertus. Jamais Princesse n'a été plus judicieuse: Ses avis étoient pleins de bon sens, ils tendoient toûjours au bien public & à la réputation de Trajan ; aussi de l'aveu d'un Empereur, qui connoissoit bien mieux le vrai mérite que la vraie Religion, qu'il aban-

donna

donna par une infame Apostasie, Plotine contribua beaucoup à la gloire de Trajan & à la splendeur de son Regne.

On n'eût à blâmer en elle aucun de ces vices éclatans ni de ces défauts grossiers des autres Imperatrices : on ne lui reprocha ni les profondes trahisons de Livie, ni les inclinations dépravées de Messaline, ni l'ambition, la cruauté & l'avarice d'Agrippine : Sa vie fut exempte de ces crimes ; & si l'on ne peut pas dire qu'elle ait été sans défaut, on ne peut point lui refuser non plus la loüange, de ne s'être jamais écartée des regles du devoir & de la bienséance.

Je n'ai garde d'avouer les Eloges excessifs que lui donne *(a)* Pline, qui l'appelle une femme d'une vertu à l'abri de tout soupçon, dans des termes qui semblent même dire quelque chose de plus ; mais un Panegirique n'est pas un garand trop sûr de la sagesse de la personne qui est loüée, lors sur-tout que le Panegiriste en a reçû de grands bienfaits. Je n'ignore point, que tous les Historiens ne conviennent pas tout à fait de cette rigide vertu, que Pline prête à Plotine ; & après tout si

(a) Plin. Epist. ad Roman. lib. 9.

ſi l'on examine de près l'inclination que cette Imperatrice eut pour Adrien, peut-être trouvera-t-on autant de politique dans ſa ſageſſe que dans l'éloge de Pline ; l'on démêlera aſſez facilement les vrais motifs qui firent toûjours agir Plotine avec tant d'adreſſe & d'empreſſement pour les intérêts de ce Prince, & l'on trouvera que la Protectrice cachoit la Maîtreſſe. Pluſieurs judicieux Auteurs ont fait ce délicat diſcernement, & ont remarqué, que Plotine ſe ſervoit de ſa politique pour rafiner ſes paſſions & ſur-tout ſon amour pour Adrien. Il eſt vrai que cette Imperatrice ſçut ſi bien meſurer ſes demarches & donner à ſa conduite un ſi beau dehors de ſageſſe, en ſe défendant toute ſorte de meſſéance, qu'on n'y trouva jamais rien à reprendre ; mais ce ſoin, cette attention, cette retenuë affectée ne purent la défendre contre le bruit public, & on l'a toûjours ſoupçonnée d'avoir eu pour Adrien des ſentimens de tendreſſe.

Plotine étoit à Cologne avec Trajan, lorſqu'on apporta à celui-ci les nouvelles de ſon adoption. Nerva les lui écrivit lui-même. Cette adoption qui faiſoit honneur au diſcernement de Nerva, en faiſoit auſſi d'autant plus à Trajan, que ſon mérite

rite en étoit le ſeul motif, (a) Nerva l'aïant préferé à tous ſes Parens & à tous ſes amis, & l'aïant aſſocié à ſa Dignité, quoiqu'il fût Etranger & éloigné de Rome. Ce choix fût approuvé par tous les Ordres de la ville, par les Legions & par les Provinces, & l'on peut dire que tout l'Empire, d'accord avec Nerva ſur le mérite de Trajan, lui donna agréablement ſon ſuffrage. Le nouvel Empereur ne pût point quitter l'Allemagne, où ſa préſence étoit néceſſaire, il y reſta encore trois mois, & juſqu'à ce qu'aïant reglé toutes choſes, il partit avec ſon Epouſe Plotine pour aller prendre poſſeſſion de ſa Dignité à Rome, où il étoit fort deſiré. Ils furent reçûs, dans cette Capitale de l'Empire, avec les plus ſinceres démonſtrations d'une joie générale, au bruit des acclamations du Peuple & des éloges qu'il lui donnoit & à l'Imperatrice ſon Epouſe : Celle-ci n'en parût jamais plus digne, & ſa modeſtie en cette occaſion eut plus d'admirateurs que ſa fortune ; car comme au retour du Capitole, où Trajan & elle étoient allez en arrivant, elle montoit les degrès du Palais ſuivie d'une multitude infinie de monde, qui

(a) *Dio. lib.* 68.

qui lui rendoit l'hommage de ſon reſpect, elle ſe tourna vers le Peuple, & voulant lui donner une modeſte aſſûrance que l'éclat du Trône ne l'avoit point ébloüie, (*a*) elle proteſta hautement, qu'elle entroit dans le Palais telle qu'elle ſouhaitoit d'en ſortir: ſentimens de moderation qu'on n'avoit guéres trouvé juſqu'alors dans celles de ſon rang, & qui ont aſſûré à Plotine l'eſtime de la poſterité.

Trajan dont les vertus avoient fait eſperer un regne de douceur & d'équité, juſtifia l'idée avantageuſe qu'on avoit de lui, il s'appliqua à policer la ville, à reformer les abus, à faire d'utiles reglemens: (*b*) il rendit aux Patrons (*c*) le droit qu'ils

(*a*) *Dio. lib.* 68. *Xiphilin. in Trajan.*
(*b*) *Dio. lib.* 68. *Xiphilin. Aurel. Vict. Eutrop.*

(*c*) *Di tibi dent quidquid, Princeps Trajane, mereris,*
Et rata perpetuo, qui tribuere, velint:
Qui ſua reſtituis ſpoliato jura patrono
Libertis exul non erit ille ſuis.
Dignus es ut poſſis totum ſervare clientem:
Ut liceat tantum vera probare potes. Mart. Ep. 34. X.

Il y en a qui croient que ce fut Nerva qui fit cette ſage ordonnance, laquelle Trajan ne fit que faire executer; mais Martial en donne toute la gloire à Trajan.

qu'ils avoient ſur leurs Affranchis, duquel Domitien les avoit depouillez, & ôta à ceux-ci l'audacieuſe liberté qu'ils avoient, d'accuſer leurs Maîtres, funeſte permiſſion qui avoit ſi ſouvent ouvert la porte aux plus horribles calomnies; & après avoir ſagement pourvû à la ſureté du Public, il lui donna le plaiſir des jeux, des fêtes, des plus agréables ſpectacles. Il y avoit longtems qu'on n'avoit aſſiſté à ces divertiſſemens avec tant de ſatisfaction, parce qu'on ne s'y étoit pas trouvé avec ſi peu de danger. La cruauté des Empereurs précedens rendoit inſenſibles à ces plaiſirs les timides Spectateurs, que la crainte tenoit ſans ceſſe alarmez: Ceux que la bienſéance ou l'apprehenſion de déplaire au Prince, amenoit au Théatre, au Circque, à l'Amphitéatre, n'y étoient jamais ſans de vives alarmes, parce qu'on avoit ſouvent vû un horrible maſſacre ſucceder au plaiſir du ſpectacle. Mais ſous Trajan tout le monde vécût ſans crainte & ſans fraïeur: On n'avoit à craindre d'autre mort que celle que demandoit la Nature ou qu'exigeoit le crime. Ni l'avidité du Prince, ni ſes ſoupçons, ni ſa cruauté, ni l'avarice de l'Imperatrice, ni ſes vengeances, ne hâtoient la fin de perſonne. On n'écoutoit les Delateurs que pour leur fermer la bouche, & pour punir

leur

leur malice: les Richesses ne rendoient pas criminels leurs possesseurs: l'Empereur faisoit son bonheur, du bonheur de ses sujets. Tel étoit le noble soin de Trajan soutenu par celui de (a) Plotine qui l'entrenoit dans ces louables sentimens, & qui très-souvent offroit à ses lumieres des avis, dans lesquels l'Empereur trouvoit plus de prudence que dans ceux des têtes les plus sages.

Mais une attention trop appliquée aux besoins de la Ville, rendoit Trajan moins soigneux des Provinces, où les Intendans, profitant de la bonté de l'Empereur & de la confiance qu'il avoit en eux, exerçoient les concussions les plus criantes avec d'autant plus de hardiesse, qu'on n'osoit les déferer au Prince, qui sous prétexte de ne vouloir pas ouïr des Délateurs, refusoit d'entendre de miserables opprimez, & qui ne pensoit point qu'en croïant fermer l'oreille à la calomnie, il fermoit les yeux sur les exactions & sur les injustices: Ceux d'entre les malheureuses victimes de l'avidité de ces Sang-suës qui ne purent point faire aller leur plaintes jusqu'à Trajan, ne trouverent point la-même prévention dans l'esprit

(a) *Victor. Epist. in Julian.*

l'esprit de Plotine, & s'en firent écouter: elle voulut s'instruire à fond de ces affreux desordres, & des violences de ces petits Tirans: elle apprit que tout ce qu'il y avoit de gens riches dans les Provinces, étoit l'objet de leur persécution, & que pour échaper à leur malice, il falloit qu'on se livrât à leur cupidité. On l'informa qu'un des Commis du Fisc avoit ramassé des richesses immenses par la rapine: elle fût penetrée de pitié pour ces pauvres opprimez, & d'indignation contre les oppresseurs: elle éclaira Trajan sur ce dangereux abus, lui fit le détail de toutes ces voies funestes dont se servoient les Intendans pour s'enrichir, en pillant les Provinces: elle lui representa le tort infini que ces vexations faisoient à sa reputation, puisqu'il sembloit autoriser des injustices qu'il ne punissoit point: enfin elle parla avec tant de bon sens & de force, que Trajan reconnoissant son tort remedia promptement à ces desordres & reprima les entreprises des Intendans, des Commis du Fisc & de ces sortes de gens, par des reglemens qui mirent long-tems les Provinces à couvert de leurs voleries.

Tout le monde sçut que l'Empire devoit ces sages Edits & ces salutaires précautions au zéle de Plotine & à la prudence

dence de ses conseils; & le Senat, par une très-juste reconnoissance, lui decerna le Titre d'Auguste, qu'il avoit accordé par flaterie aux plus infames Imperatrices. Marcienne Sœur de l'Empereur reçut aussi le même Titre, parce qu'on voulut honorer en elle des vertus semblables à celles de Plotine; mais une même modestie leur fit refuser cet honneur que d'autres avoient usurpé, elles crurent que la moderation de Trajan qui venoit de refuser le Titre de Pere de la Patrie, duquel il étoit si digne, étoit pour elles une leçon de modestie qu'elles devoient suivre; elles protesterent (*a*) qu'elles ne se pareroient pas de la qualité d'Auguste, tant que Trajan refuseroit celle qu'on lui avoit decerné, & elles ne la prirent en effet, ou ne souffrirent qu'on la leur donnât, qu'après que l'Empereur eut reçû, avec le Titre de Pere de la Patrie, celui de Très-bon, *Optimus*, qui marque si bien la haute opinion qu'on avoit de la bonté de son cœur & de sa tendresse pour le Peuple.

Ces honneurs parurent à Trajan de nouvelles obligations de s'appliquer aux besoins de l'Empire: il y donna tous ses soins;

(*a*) *Plin. panegir.*

ſoins ; & un des plus glorieux pour lui, & en même-tems des plus avantageux à la Republique, fût, de n'élever aux Charges que des perſonnes de mérite & de probité ; en quoi ſon choix fût toûjours ſi applaudi, qu'il ſembloit qu'il eût recueilli les ſuffrages du public avant que de le declarer : il eſt vrai que ſon amitié & ſon eſtime faiſoient l'éloge de ceux à qui il en faiſoit part : ſa Cour ne fût jamais compoſée que de gens d'honneur & de mérite.

Adrien ſon couſin y tenoit le premier rang par ſa naiſſance & par les qualitez de ſon eſprit. Licinius-Sura, dont l'Empereur ſe ſervoit pour déclarer ſes volontez au Senat & au Peuple, fût toûjours le dépoſitaire de ſes ſecrets les plus intimes. On y voïoit Jules Servien Senateur d'une naiſſance illuſtre & d'un mérite ſi accompli que Trajan l'eſtimoit digne de l'Empire ; Tatien qui conjointement avec l'Empereur avoit été Tuteur d'Adrien ; Pline fameux par ſon érudition, par ſon éloquence & par ſa politeſſe ; Lucius Quietus Prince Maure, comparable aux plus grands Capitaines, par ſon intrepidité & par ſon expérience dans le metier de la Guerre ; Palma & Senecion ſi cheris du Prince ; Tacite ſi connu par ſon Hiſtoire & par la profondeur de ſes maximes ; Celſus enfin

&

& beaucoup d'autres grands hommes, lesquels, par leur mérite, justifioient le choix de l'Empereur qui les honoroit de sa bienveillance. Il y avoit encore à la Cour d'autres Personnages, qui tenoient un rang distingué : Frontin, illustre par ses exploits militaires, par son habilité dans le droit, & par la capacité avec laquelle il avoit rempli les plus beaux emplois : Saturnin, dont le sentiment décidoit souverainement du sort des Ouvrages d'esprit : Martial, (a) dont les pointes avoient eu tant de vogue durant le regne de Domitien, & qui continua ses Epigrammes jusqu'à ce que, ne se voïant pas si bien caressé à la Cour de

(a) Martial étoit Espagnol de nation. Il alla à Rome étant fort jeune & s'adonna à l'étude des Belles Lettres. Il frequenta quelque tems le Barreau, mais, ne se trouvant gueres propre pour cette profession, il mit toute son aplication à composer des Epigrammes. Elles étoient fort du goût de la Cour de Domitien, & cet Empereur accorda plusieurs graces à ce Poëte. Mais après la mort de Domitien, Martial n'eût pas la même faveur auprès de Nerva & de Trajan, quoique, pour leur faire la Cour, il fit à leur honneur de flateuses Epigrammes: Le peu de cas qu'on fit de lui l'obligea à se retirer à Bilbilis sa Patrie, où il mourût. On a porté sur ses Ouvrages differens jugemens : Les

de Trajan qu'à celle de Domitien, il se retira dans sa Patrie: Juvenal, (*a*) célebre par la mordacité de ses Satires qui l'avoient fait éloigner de Rome: Et beaucoup d'autres, dont il seroit ennuieux de rapporter les noms.

Au reste, le beau Sexe ne faisoit pas moins d'honneur à la Cour de Trajan, & l'Imperatrice Plotine n'avoit pas une Cour peu polie: La Princesse Marcienne, si cherie de l'Empereur son frere, Matidie fille de cette Princesse, & les Princesses Matidie & Sabine, filles de cette derniere, tenoient le premier rang par leur naissance & par leur mé-

uns ont fort estimé ses Epigrammes; les autres les ont fort meprisées. Il ne me convient pas de dire mon sentiment après que Politien, Pontanus, Scaliger d'un côté, Volateran, Paul Jove d'un autre, ont dit le leur; mais on ne peut point disconvenir, que dans les Epigrammes de Martial il y a bien peu d'honnêteté, & que ce n'est pas tout à fait sans raison, que des Modernes ont trouvé que ce Poëte affectoit trop les pointes. On ne sauroit non plus lui pardonner d'avoir loué Domitien au depens de son honneur, en donnant des éloges aux crimes de ce Tyran, par une basse flaterie; & c'est peut-être le sujet pour lequel Trajan ne fit pas un trop grand cas de ses louanges.

(*a*) Juvenal, natif d'Aquin en Italie, après avoir renoncé à la Déclamation, s'adonna à composer des Satyres. Il se déchaîna étrangement contre les

mérite. Pauline sœur d'Adrien & Domitia leur mere y paroissoient avec avantage. La fille de Servien que Fuscus-Salinator épousa, Calpurnie femme de Pline étoient encore regardées avec distinction.

Comme l'Empereur n'avoit point d'enfans de son mariage avec Plotine, les Princesses Sabine & Matidie ses petites nieces en étoient plus respectées. On les regardoit, comme si elles étoient filles de Trajan: Aussi avoit-on pour elles les égards qui étoient dûs à leur rang; & tout ce qu'il y avoit de grand & de distingué dans Rome leur faisoit une Cour assiduë. Mar-

les vices de son tems; mais, sa Verve n'aïant pas sçu épargner ceux qui étoient dans la faveur auprès de Domitien, & sur tout le Comédien Paris, il fut éloigné de la Cour sous d'honorables prétextes. Il revint à Rome, après la mort de Domitien, & mit au jour quelques-unes de ses Satyres. On croit, que certains vers de sa septiéme Satyre furent cause de sa disgrace, parce qu'il y mordoit sans ménagement le Pantomime de l'Empereur.

. . . . Sed cum fregit subsellia versu
Esurit, intactam Paridi nisi vendat Agaven.
Ille & militiæ multis largitur honorem,
Semestri vatum digitos circumligat auro.
Quod non dant proceres dabit Histrio &c.

cienne étoit veuve lorſqu'elle arriva à Rome avec Trajan, à ſon retour de Cologne; & il y a apparence, que ſa fille Matidie l'étoit auſſi, puiſque les Hiſtoriens ne diſent pas ſeulement les noms de leur maris. Ces Princeſſes eurent toûjours pour Plotine une reſpectueuſe déferance; & Plotine ne laiſſoit paſſer aucune occaſion, ſans leur donner des marques de ſa conſideration & de ſon eſtime; on ne vit jamais une ſi belle union.

Sabine étoit l'ainée des filles de Matidie & celle que Trajan aimoit le plus; on la regardoit comme l'héritiere de l'Empire. Adrien fut un des plus empreſſez auprès d'elle; & quoique ſon cœur n'eût pas tant de part à ſes empreſſemens que ſon ambition, il ne laiſſoit point d'affecter une grande paſſion, & de la témoigner à la Princeſſe, parce qu'il étoit très-perſuadé que, s'il pouvoit parvenir à l'épouſer, ce mariage lui ſeroit très-avantageux pour ſa fortune: Il fit pour cela des dépenſes qui ruïnerent fort les affaires de ſa maiſon, ſans beaucoup avancer celles de ſon cœur; car quoiqu'il (a) fut bien-fait,

(a) *Spon. Recherc. cur. d'Antiq.*

fait, qu'il eût de l'eſprit, du ſçavoir & des manieres fort galantes, Sabine n'étoit guéres ſenſible ni à ſon mérite, ni à tout ce qu'il faiſoit pour lui plaire ; & jamais il ne ſeroit devenu l'époux de cette Princeſſe, ſi Plotine ne ſe fût ſervie du pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de Trajan, pour porter cet Empereur à faire ce mariage, qui n'étoit pas trop de ſon goût ; car Trajan n'aima jamais ſincerement Adrien, & ce ne fut qu'avec indifférence qu'il vit ſon Parent faire la cour à Sabine, & aſpirer à ſon alliance.

L'Imperatrice, qui vouloit aſſûrer l'Empire à Adrien, regardoit ce mariage comme un coup de partie. Sabine portoit pour dot à ſon Epoux l'eſpérance de ſucceder à Trajan, & Plotine regardoit, comme une choſe fort importante pour elle, qu'Adrien regnat après ſon Epoux ; aſſûrée d'avoir bonne part au gouvernement. Ainſi, ſollicitée par ſes propres intérêts, & par ſon inclination pour Adrien, cette habile femme banda toutes les forces de ſon eſprit, pour faire donner à ce Prince Sabine pour Epouſe, malgré l'averſion ſecrete qu'avoit pour lui l'Empereur, & nonobſtant l'indifférence que témoignoit la Princeſſe. Mais, comme elle étoit ex-

trêmement rusée & qu'elle pouvoit à juste titre être appellée, comme Livie, un Ulysse habillé en femme, elle fit sonder l'Empereur par Sura qui étoit son Confident le plus intime, & à qui il ouvroit son cœur sans reserve ; & prenant ensuite elle-même son tems pour proposer à Trajan ce mariage, elle fit tant que l'Empereur y donna enfin son consentement.

Cette grande alliance n'avança pas trop la fortune d'Adrien : Trajan, semblant oublier qu'il eut l'honneur de lui appartenir de si près, le négligeoit entierement, tandis qu'il avançoit des Favoris, dont l'agrandissement ne devoit pas lui être tant à cœur, & qui n'avoient peut-être pas le mérite de l'Epoux de Sabine. Plotine fit faire à l'Empereur ces reflexions, & le Consulat que Trajan donna à Adrien fut le fruit de sa sollicitation.

Dans ces soins obligeans que Plotine prenoit de la fortune d'Adrien, les plus clairvoïans crurent remarquer un peu de tendresse; & l'attachement d'Adrien pour l'Imperatrice, ses soins empressez, son devouëment à ses volontez, furent regardez, moins pour des sentimens de reconnoissance & d'estime, que pour un retour d'amour. Quoiqu'il en soit, il faut rendre

cette

cette juſtice à Plotine, qu'elle menagea toûjours ſa conduite avec tant de circonſpection, & qu'elle ſçut ſi bien concerter toutes ſes démarches, qu'elle ne donna jamais aucun ſujet de priſe à la critique la plus auſtere. Si ſa vertu n'eut pas un vrai mérite, elle eut une grande réputation. Il faût convenir qu'elle ſçut ſe ſervir fort heureuſement de ſa politique; car, quoique dans ſon amour, dans ſes complaiſances, & dans ſes empreſſemens pour Trajan, il entrât beaucoup d'art, cet Empereur eut toûjours de grands égards pour elle, & marqua avoir pour ſa ſageſſe une idée plus avantageuſe, que celle qu'avoient bien des gens, qui s'imaginoient peut-être mal-à-propos, que Plotine dans ſes tête-à-tête négligeoit cette régularité concertée, qui impoſoit à Trajan & aux yeux du vulgaire.

Après que l'Empereur eut donné une nouvelle face à la Ville, par le bon ordre qu'il y établit, par les beaux édifices dont il l'orna, & par la reformation de pluſieurs abus que Domitien avoit ou introduit ou ſouffert, & que Nerva n'avoit pû corriger, il ſongea à redonner à l'Empire ſon ancien luſtre, & à en humilier les Ennemis que la lâcheté de Do-

mitien avoit enhardis à tout entreprendre. Decebale Roi des Daces étoit un de ceux qui avoient fait un plus grand outrages aux Romains. Ce Prince, aussi grand Capitaine que bon Négociateur, (*a*) habile à profiter des conjonctures, & plein de ressources dans ses malheurs, après avoir défait en deux occasions les legions Romaines, avoit vendu cherement la Paix à Domitien, en exigeant un tribut qu'on lui païoit régulierement tous les ans, & qui sembloit être un honteux monument des Triomphes des Barbares. (*b*) Trajan, qui n'avoit jamais vû qu'à regret païer ce tribut, qu'il regardoit comme une tache qui

(*a*) *Dio. lib.* 57.

(*b*) Martial flateur à son ordinaire, à l'égard de Domitien, fit une Epigramme lors de la revolte des Daces, & dit, que ces Barbares ne meritent pas que l'Empereur prenne les armes contre eux, comme s'ils n'étoient pas assez rédoutables pour se faire craindre. Il ajoûte, que, comme un Aigle ne s'avise pas de prendre une Mouche, ni un Lion un Lievre, Domitien ne doit pas non plus faire attention aux mouvemens des Daces.

Quid nunc sæva fugis placidi Lepus ora Leonis?
Frangere tam parvas non didicere feras.
Servantur magnis isti cervicibus ungues.
Nec gaudet tenui sanguine tanta sitis.
Præda canum Lepus est, vastos non implet hiatus:
Non timeat Dacus Cæsaris arma puer.

qui flétrissoit la gloire de Rome, avoit résolu de se vanger, à son tour sur les Daces, des succès qu'ils avoient eu sur les Romains, & d'éfacer, dans leur sang, la honte du Traité qu'ils avoient fait avec Domitien, & dont ils avoient eux-mêmes dicté les dures & ignominieuses conditions. Il saisit le premier prétexte qui s'offrit de leur déclarer la Guerre, & partit de Rome à la tête de ses Legions, aïant pris avec lui Adrien.

L'Approche de l'Empereur étonna grandement les Barbares. Decebale n'ignoroit point que ce n'étoit pas les Romains qu'il avoit vaincu, (c) mais Domitien, Prince

(c) *Dio. lib.* 68.

Cependant nous lisons, que Decebale Roi des Daces sçût se faire craindre des Romains, ou plutôt de Domitien, puisque cet Empereur fut obligé d'acheter la Paix à des conditions peu honorables. Le Poëte ne laissa pas de regarder cette Paix comme un Triomphe de Domitien sur les Barbares, & de mettre ce Prince au-dessus de Vespasien & de Tite, qui tous deux avoient été occupez à la Guerre des Juifs, & qui avoient comme partagé l'honneur de la victoire; au lieu que Domitien avoit eu seul la gloire d'avoir reduit les Daces.

Frater Idumeos meruit cum Patre triumphos:
Quæ datur ex Dacis Laurea, tota tua est.

ce efféminé, fondu dans les délices, ennemi du travail & de la fatigue, & peu capable d'ambition; & il étoit persuadé, qu'il n'étoit pas si facile de vaincre Trajan, qu'il connoissoit pour un Empereur brave, experimenté, aussi bon Soldat qu'habile Capitaine. Il ne tint pas à lui d'éviter d'en venir aux mains; mais Trajan aimoit trop la gloire pour se contenter d'avoir fait une menace fanfaronne. En effet, comme assez près du Camp des Ennemis on eut présenté (*a*) à l'Empereur un gros Champignon, sur lequel étoit écrit en Latin, que les Daces & les Peuples voisins prioient Trajan de s'en retourner, & de ne pas rompre la Paix. Ce Prince, bien-loin d'écouter leurs remontrances, leur livra la Bataille: Elle fut une des plus sanglantes qui eût été donné; & l'on peut dire en un sens, qu'elle fut fatale aux vainqueurs même, à qui il en coûta beaucoup de sang; car du côté des Romains, il resta sur le Champ de Bataille beaucoup de morts, outre un nombre infini de blessez, dont le malheur fournit à l'Empereur une occasion de faire éclater sa bonté: Car, comme on

(*a*) *Xiphilin. in Trajan.*

on manquoit de linge pour bander les plaies des bleſſez, il mit ſa caſaque en piéces, & ſacrifia ſes habits Imperiaux à la miſere de ces pauvres Soldats.

Trajan, au reſte, dans cette Guerre, fit tout ce que l'on pouvoit attendre de ſa capacité. Il pénétra juſques dans la Ville Capitale du Païs, à travers mille dangers, prit la ſœur de Decebale & le Château où elle s'étoit retirée, & contraignit ce Prince à implorer la clémence du vainqueur, qui lui accorda la Paix à des conditions, dont la dureté vangeoit l'ignominie de celles qu'il avoit exigé de Domitien. Mais ce qu'il y a de bien digne d'admiration dans la conduite de Trajan eſt, qu'après avoir preſcrit les conditions de la Paix, maître de lui-même au milieu de ſes victoires, n'oubliant jamais ſa modération, non pas même parmi les lauriers de ſes triomphes & les acclamations des Legions, il exigea, que Decebale envoïât des Ambaſſadeurs au Sénat, pour lui demander la confirmation du Traité.

Si ce fut pour les Romains un ſpectacle agréable de voir les Daces, ſi inſolens de leurs victoires, forcez de reconnoître l'autorité du Sénat & de lui demander la Paix après leur malheur, ce fut auſſi un

jour bien glorieux à Trajan, lorſqu'on vit ces Ambaſſadeurs entrer dans le Sénat, les mains jointes comme des Eſclaves, ſervir de Hérauts aux victoires de l'Empereur, par l'humble aveu qu'ils faiſoient de leur défaite. Rome eut bien-tôt un ſpectacle plus doux dans la perſonne de Trajan même, qui y arriva couvert de gloire. Le Sénat lui décerna le Titre de Dacique, qu'il avoit ſi dignement mérité, & l'honneur du Triomphe : ce fut le premier qui eut eu pour ſujet la défaite des Daces. Cette cérémonie fût ſuivie de pluſieurs combats de Gladiateurs, & de tous ces plaiſirs qu'on avoit coûtume de donner au Peuple.

Trajan eut la ſatisfaction de trouver dans Rome le même ordre que ſa ſageſſe y avoit établi, & que la prudence de Plotine y avoit entretenu avec une certaine facilité, qui marquoit en elle un génie capable des plus grandes choſes. L'Empire n'éprouva jamais une plus heureuſe & plus aimable domination. Les Provinces ne craignoient plus les entrepriſes des Ennemis, ni celles des Maltotiers : la valeur de Trajan empêchoit les incurſions de ceux-là ; ſa juſtice arrêtoit les extorſions de ceux-ci ; chaque particulier jouïſſoit de

de ſes biens ſans alarme. La Ville ne vit plus le ſang de ſes Citoïens couler dans ſes ruës ; l'épée de l'Empereur ne fût jamais funeſte qu'aux Ennemis de la Republique. Les Familles n'avoient à craindre ni la cruauté de Plotine, ni ſon avarice, ni ſon ambition : Jalouſe du bien Public, elle ne cherchoit qu'à rendre chaque particulier heureux. Perſonne n'eût à ſe plaindre de ſon autorité, & l'on peut dire, que, ſi Trajan étoit la terreur des Barbares, Plotine faiſoit les délices de Rome. Elle ne ſe diſtinguoit des Dames Romaines, (*a*) ni par le faſte de ſes habits, ni par la fierté de ſa démarche, ni par le nombre de ſes domeſtiques, ni par l'orgueil de ſes manieres, ni par la difficulté de ſon accès ; mais par ſa généroſité, par ſon inclination & ſa facilité à faire du bien, par la modération de ſes mœurs, par ſon amour pour la gloire de Rome, par la bonté de ſon cœur, & par une douceur & une certaine complaiſance, qu'elle avoit pour tous ceux à qui elle pouvoit accorder quelque grace : Aimables qualitez, qui lui attiroient le cœur & la confiance de tout le monde.

(*a*) *Plin. panegyr.*

L'étroite union, dans laquelle elle vécut avec Marcienne sa belle-sœur, fût encore le fruit de sa sagesse & de son estime pour le mérite de cette Princesse. L'émulation, l'envie, la jalousie ne refroidirent jamais leur amitié : Elles se prévenoient par de mutuels témoignages de tendresse & de considération : On ne vit point entre elles une opposition de volontez, parce qu'entre elles regnoit une conformité d'inclinations & de sentimens ; & ce bon accord fut la source de la parfaite tranquillité de la Ville & de la Cour, où l'on n'étoit pas dans la triste nécessité d'exercer la pénible politique de ménager si bien les hommages que l'on rendoit à Marcienne, que Plotine n'en fût point choquée, & où l'Imperatrice voïoit, sans chagrin, rendre à la Princesse des respects, dont elle n'étoit pas jalouse, comme la Princesse souffroit sans envie & sans peine, que l'Imperatrice reçût les devoirs, que lui attiroit son rang.

Plotine garda la même condüite à l'égard de Matidie & des deux Princesses ses filles. Elle eut tant de ménagemens pour elles, entra avec tant de complaisance & de zéle dans leur intérêt, eut pour elles des manieres si gracieuses, si prévenantes,

si

ſi généreuſes, qu'elle ne leur fit jamais ſentir la ſupériorité de ſon rang; (*a*) & l'on doit avouër, que l'élévation de Plotine ne fit que donner de l'éclat à ſa modération. Cet heureux accord, cette parfaite union, donna beaucoup de ſatisfaction à Trajan. Il voïoit avec joie cette bonne intelligence regner entre Plotine ſon épouſe, qui lui étoit fort chere, & qu'il eſtimoit beaucoup, & les Princeſſes, ſa ſœur & ſes nieces, pour leſquelles il avoit une grande tendreſſe. Ainſi n'aïant rien qui lui donnât de l'inquiétude dans ſon Palais, il donna toute ſon attention aux beſoins de la Ville & des particuliers. Il interrompoit ſouvent ſes plaiſirs pour rendre la juſtice; (*b*) & on le vit plus d'une fois, s'arrêter dans le Portique de Livie, dans le Marché ou Fort d'Auguſte, & dans d'autres lieux, y écouter, avec patience & avec douceur, les plaintes qu'on lui faiſoit, & faire rendre à un chacun ce qui lui étoit dû, avec un zéle auſſi admirable qu'il eſt rare.

Cependant, tandis que Trajan, ſur la foi du

(*a*) *Plin. lib.* 16.
(*b*) *Dio. lib.* 68.

du Traité de Paix qu'il avoit fait avec les Barbares, occupoit toute ſon attention du ſoin de la Ville, qu'il embelliſſoit tous les jours, & où il faiſoit regner la juſtice, Decebale pratiquoit ſourdement les Princes voiſins, & les animoit à la revolte : & afin de les obliger à joindre leur armes aux ſiennes, il leur repréſentoit artificieuſement; que ſes intérêts étoient les leurs ; qu'ils devoient regarder les Romains comme leurs Ennemis communs; qu'ils ne devoient nullement douter, qu'après que la Dace auroit été conquiſe, leurs Etats ne devinſſent la proie de l'ambition de ces inſatiables vainqueurs ; que l'amour de la liberté devoit les engager à prévenir ce malheur, en s'oppoſant tous enſemble aux deſſeins de l'Empereur : Et au même tems que

(a) Trajan, craignant que, ſi le Danube venoit à ſe glacer, ſon Armée ne pût être ſecouruë, fit faire ce beau Pont, dont on a tant parlé. L'on aſſûre que ce fut l'Architecte Julius-Lacer, qui fit ce merveilleux Ouvrage.

Pontem perpetui manſurum in ſæcula mundi.
Fecit divinâ nobilis arte Lacer.

Les Romains, pour faire un plus grand outrage aux Barbares, à la vûë deſquels ce Pont fut conſtruit,

que ce Prince rusé tentoit, par ses Emissaires, la fidelité de ses voisins, il fortifioit ses places, faisoit de grosses provisions d'armes & de munitions, levoit des Troupes, recevoit les Déserteurs de l'Armée Romaine à sa paie; & par tous ces préparatifs, il menaçoit les Provinces de l'Empire d'une prochaine irruption. Ces mouvemens annoncerent ses desseins: Trajan en fut bientôt informé. Il communiqua ces nouvelles au Sénat, & après qu'on eut déclaré Decebale ennemi de l'Empire, & qu'on eut résolu de le punir de sa perfidie, l'Empereur partit pour le combattre.

Ce fut durant cette expédition que Trajan fit faire, sur le Danube, ce (a) fameux Pont qui passa pour un des plus beaux, des plus hardis, & des plus curieux Ouvrages de

struit, firent graver sur les pilastres cette inscription.

PROVIDENTIA AUG. VERE PONTIFICIS VIRTUS ROMANA QUID NON DOMET? SUB JUGUM ECCE RAPITUR ET DANUBIUS.

L'Empereur Adrien fit depuis abbatre une partie de ce Pont, pour ôter aux Ennemis de l'Empire la facilité de faire des irruptions dans les Provinces.

de l'Univers. Il pénétra ensuite dans le Païs des Ennemis, & réduisit Decebale à de si grandes extrémitez, que ce Barbare, craignant d'être pris, & de servir d'ornement au Triomphe des Romains, se tua de desespoir. L'Empereur lui fit couper la tête & l'envoïa à Rome. Il soûmit toute la Dace, la réduisit en Province, y mit des Colonies, donna son nom à plusieurs Villes, distribua à ses Troupes les richesses que Decebale avoit crû mettre en lieu de sûreté, en les cachant dans des fosses qu'il avoit fait faire dans le Canal d'une Riviere, dont il avoit détourné le cours, & mit absolument fin à une Guerre, qui tenoit depuis long-tems Rome en inquiétude. Trajan se signala beaucoup dans cette expédition; & son exemple anima si fort les Soldats, que l'on raconte, qu'un Cavalier, qui fut blessé, & qui voulût se faire panser, aïant connu que sa blessure étoit

(*a*) *Dio. lib.* 68.

(*b*) La Colonne Trajane est un des plus beaux & des plus admirables ouvrages d'architecture qu'on puisse voir. On y voit représenté toutes les victoires, les batailles & les belles actions de Trajan. Ce Prince la fit commencer à son retour de la guerre des Daces, & elle ne fut achevée que sept

étoit mortelle, & qu'il n'y avoit pas de guérison à esperer, au lieu de s'affliger & de perdre courage, voulut signaler les derniers momens de sa vie, par une action qui marque bien glorieusement l'intrépidité de son courage: car (*a*) étant retourné au combat, il se battit avec plus de fureur, parce qu'il n'avoit plus rien à menager, tua plusieurs Barbares & fit des merveilles, jusqu'à ce que la perte de son sang éteignit ses forces & sa vie, sans éteindre son courage.

L'Empereur, aïant reglé toutes choses dans la Dace s'en retourna à Rome. Il y fut reçû avec de grandes & sinceres démonstrations de joie. On lui décerna l'honneur du Triomphe, on érigea des Trophées à sa gloire, & l'on en voit encore un superbe monument dans la Colonne Trajane, (*b*) élevée dans la Place qui porte le même nom, & qui fut la chose que

sept ans après. Plotine fit placer, au sommet de la colonne, l'Urne dans laquelle étoient les cendres de Trajan, & depuis le Pape Sixte V. à la place de l'Urne, fit mettre la Statuë de S. Pierre, laquelle a consacré, pour ainsi dire, ce superbe monument d'antiquité, à la Religion, & à la Pieté de ce Souverain Pontife qui l'a reparé.

que l'Empereur Conſtance admira le plus dans Rome ; comme elle eſt encore aujourd'hui un des reſtes de la magnificence Romaine que les Curieux admirent le plus.

La conquête de la Dace, porta la réputation de Trajan juſques dans les Roïaumes les plus éloignez, & le rendit reſpectable aux Peuples les plus Barbares. Les Nations, dont à peine l'on connoiſſoit le nom, lui rendirent l'hommage de leur reſpect & de leur eſtime, & honorerent ſes victoires par de ſuperbes Ambaſſades. L'on vit juſques aux Indiens venir des extrêmitez de la Terre, pour lui demander ſon alliance ; & ces Etrangers, qui furent les admirateurs de ſa vertu, furent auſſi les témoins de la magnificence, qu'il fit éclater dans ces fameux combats de Gladiateurs & de Bêtes ſauvages, dans ces jeux, dans ces courſes, dans tous ces différens ſpectacles, dont le plaiſir dura cent-vingt-trois jours.

Ces divertiſſemens n'occupoient point ſi fort Trajan, qu'il s'oubliât dans une molle oiſiveté : Il fit voir qu'il n'étoit pas moins grand dans la Paix que dans la Guerre. Il s'appliqua, avec une vigilance infatigable, à ſoulager la Ville affligée par les fleaux

fleaux les plus cruels. Il donna les plus généreux témoignages de ſon amour pour les Citoïens, dans l'attention qu'il eut à réparer les malheurs que cauſerent la peſte, les embraſemens, la famine, les tremblemens de terre, & un extraordinaire débordement du Tibre. Il embelit la Ville par la conſtruction de pluſieurs nouveaux Bâtimens, & ſur tout, de ce fameux Cirque, dont la ſtructure & la magnificence publioient la grandeur d'ame de cet Empereur. Outre cela, il eut ſoin de faire obſerver les Loix avec une grande exactitude. Trois Veſtales, qui avoient manqué contre leurs vœux, en firent une épreuve fâcheuſe. Quelques ſévères que fuſſent les peines dont leurs fautes étoient punies, & ſur tout celles qui faiſoient brêche à leur Virginité, Emilie, Martia, & Licinte n'en craignirent point les rigueurs; elles eurent un commerce galant avec trois Chevaliers Romains, autant téméraires & auſſi peu ſcrupuleux qu'elles. Butece étoit le premier Auteur de cette perilleuſes intrigue, & il la conduiſit avec tant d'adreſſe & de circonſpection qu'elle ne ſauta aux yeux de perſonne. Les Veſtales, à la faveur de leur habit reſpectable & de la ſainteté de leur inſtitut, ſe ménageoient

des

des plaisirs secrets, & faisoient de sacrileges attentâts à leurs vœux, qu'elles affectoient en Public d'observer avec beaucoup de régularité : Leur vigilence à entretenir le Feu sacré de Vesta servoit de couverture au feu de leur criminelle passion. Les Chevaliers de leur côté, interessez à garder le secret, étoient très-attentifs à ne faire aucune démarche qui peut l'éventer. Les mêmes peines étoient réservées à leur crime, les mêmes raisons les engageoient à prendre les mêmes précautions. Cette galanterie devoit être pénible ; il falloit tromper les yeux du Public, & ceux de la grande Vestale, laquelle étoit un sévère Espion, qui avoit sans cesse les yeux ouverts sur tous les pas de ses Réligieuses. Cependant ce Triumvirat galant auroit triomphé de l'un & de l'autre, si un malheur n'eût découvert ce mystere. Butece avoit parmi ses Domestiques un Valet, qui étoit du secret, car dans ces sortes d'affaires, on ne peut se passer de quelque Commissionnaire. Celui-ci piqué, pour je ne sçai quelle raison, contre son Maître, ne crut pas pouvoir se mieux vanger, qu'en le dénonçant pour son sacrilege, & en révélant le commerce que lui & ses complices entretenoient
avec

avec les trois Vestales. De pareils attentâts n'étoient jamais pardonnez à Rome. Trajan, sur la plainte du Domestique, fit informer du sacrilege: Il n'y eut que trop de preuves, que ces Chevaliers & les Vestales étoient coupables; & l'Empereur, très-sévère contre ceux qui commettoient ces sortes de crimes, les condamna au suplice qu'ils méritoient.

Cette sévérité fut sans doute plus juste que celle qu'il exerça contre les Chrêtiens, contre lesquels il donna de sanglans Edits, qui furent exécutez avec une barbare cruauté. Pline, qui gouvernoit alors la Bithinye, écrivit à l'Empereur, qu'après avoir examiné toutes choses, il ne trouvoit point que les Chrêtiens fussent coupable; que leurs maximes étoient pleines de sagesse, & leurs actions exemptes de crimes; & sur cette remontrance, l'Empereur, qui connoissoit Pline pour un homme très-sensé, & très-raisonnable, fit un second Edit, par lequel il défendit, qu'on recherchât les Chrêtiens pour leur Religion: mais il ordonna en même tems, que, s'ils étoient déferez & convaincus ils fussent punis; en quoi cet Empereur, qui aimoit tant la justice, se contredisoit lui-même bien grossiérement, car, en défendant de rechercher les Chrê-

tiens, il les déclaroit innocens ; & en ordonnant cependant de les punir, quand ils feroient déferez & convaincus, il les jugeoit coupables : Tant il vrai, que la prudence, qui n'eft pas conduite par les lumieres de la Foi, tombe dans la contradiction & n'eft qu'une vraie folie.

En ce tems-là, mourut Licinius-Sura, l'ami le plus fincère qu'eut Trajan, qui lui devoit même en partie l'Empire. L'Empereur fut extrêmement affligé de fa mort; il fit donner à fes cendres une fuperbe fepulture, &, dans la magnifique ftatuë qu'il fit ériger à l'honneur de fon Favori, il donna un témoignage de fa reconnoiffance & de fa douleur. Et certes, dans Sura, Trajan avoit un ami fidéle, vrai, zélé, & digne de la confiance dont il l'honoroit, malgré les artificieux détours de certains efprits malins, qui, jaloux de la faveur de ce Courtifan, qu'ils vouloient rendre fufpect au Prince, avoient voulu lui faire acroire qu'il avoit de mauvais deffeins fur fa vie. L'Empereur, qui n'étoit pas capable de concevoir un foupçon fi injurieux à la fidelité de fon ami, de l'affection de qui il avoit des preuves trèsfûres, fit voir qu'il ne croïoit point Sura

capable d'un ſi noir attentât, (a) & ferma pour toûjours la bouche à l'impoſture, ſans pourtant faire de la peine aux Impoſteurs, qui s'étoient couverts d'un beau dehors de zéle pour ſes intérêts : car s'étant un jour invité lui-même chez ſon Favori, il renvoïa ſes Gardes & ſes Officiers, & y reſta ſeul ; enſuite il demanda le Barbier, & le Medecin de Sura, ſe fit faire la barbe & couper le poil des ſourcils, prit le bain, ſe mit à table & ſoupa tranquillement, ſans laiſſer paroître aucun ſoupçon de ce dont on l'avoit averti, & le lendemain à ſon lever, il dit agréablement à ſes Courtiſans que, ſi Sura en vouloit à ſa vie, il avoit eu une belle occaſion de faire ſon coup.

Sura étant mort, tout ce qu'il y avoit à la Cour de gens qui faiſoient quelque figure, aſpirerent à lui ſucceder dans la faveur qu'il avoit auprès du Prince. Adrien par ſon eſprit, par ſon ſçavoir, par ſa naiſſance, & par l'honneur qu'il avoit d'être Parent & allié de Trajan, pouvoit ſans doute ſoutenir la qualité de ſon Favori ; mais tout ſon mérite n'étoit pas ca-

(a) *Dio. lib. 68.*

pable de lui faire remplir la place de Sura, si Plotine ne fût venuë à son secours. Elle parla pour lui, elle ménagea délicatement ses intérêts, & sçut enfin si adroitement tourner le cœur de l'Empereur du côté d'Adrien, que Trajan, toûjours complaisant pour l'Impératrice, revêtit Adrien du Consulat, lui donna le Gouvernement de la Syrie, le fit le dépositaire de ses secrets, quoiqu'il n'eut pas en lui la confiance qu'il avoit en Sura; & par une glorieuse préférence, il lui donna le commandement de l'Armée sous ses Ordres dans la Guerre des Parthes, ne sçachant pas sans doute, que ces bien-faits, qu'il croïoit accorder à l'Epoux de sa niéce, tomboient sur l'amant de sa femme.

Je ne raporterai point tout ce que Trajan fit dans cette Guerre que son ambition lui fit entreprendre, il faudroit faire une Histoire exprès. (a) Plotine le suivit en Orient aussi bien que la Princesse Matidie, & donna, dans les Provinces étrangeres, les mêmes exemples de moderation qu'elle avoit donné à Rome. L'Empereur au reste n'eut pas toûjours d'heureux

(a) *Dio. lib.* 68.

reux ſuccès. Le Siége d'Atra arrêta ſes Conquêtes ; car il fut obligé de le lever, après avoir perdu beaucoup de monde, ſur tout au dernier aſſaut qu'il livra en perſonne, & où il donna des marques d'une grande valeur, lorſque, piqué de la réſiſtance opiniâtre des Aſſiegez, il eut quitté ſes ornemens Imperiaux pour combattre parmi les Soldats, & avec moins de ménagement qu'il ne convenoit à ſa Dignité.

Ce Siége fut le dernier de ſes exploits, car d'abord après qu'il l'eut levé, il ſe ſentit incommodé, & l'on crût que ſa maladie étoit un effet de la trahiſon d'Adrien ; mais beaucoup jugerent, que c'étoit une hidropiſie jointe à une paraliſie ſur une partie de ſon corps. Trajan, nonobſtant ſon indiſpoſition, réſolut de retourner à Rome, où le Sénat l'invitoit d'aller recevoir le prix de ſes victoires. Il remit le Commandement de l'Armée à Adrien, qu'il avoit fait Gouverneur de Syrie, & prit le chemin de Rome accompagné de l'Impératrice, & de la Princeſſe Matidie. Ils arriverent à Selinonte Ville de Cilicie, laquelle fut depuis appellée Trajanople ; mais l'Empereur s'étant trouvé plus incommodé qu'à l'ordinaire, à cauſe des cha-

leurs de la Canicule, il s'y arrêta : Son mal ne fit qu'augmenter de plus en plus, & un flux de ventre étant survenu il l'emporta.

Plotine, qui, durant le cours de cette maladie, avoit eu le tems de prévoir la mort de Trajan, ne songea qu'aux intérêts d'Adrien, qui étoit pour lors à Antioche ; & comme elle craignoit que son absence ne lui fût préjudiciable, elle mit en œuvre tous les ressorts de sa politique pour lui assûrer l'Empire. Nous avons déjà dit, que Trajan n'aima jamais Adrien; bien-loin de songer à le déclarer son successeur, il voulût mourir sans s'en choisir aucun ; soit qu'il voulût imiter en cela Alexandre, qu'il avoit pris pour modele; soit que, ne jugeant pas Adrien digne de l'Empire, il voulût laisser au Sénat & aux Légions la liberté de se donner un Maître.

Plotine connoissoit combien il étoit important pour Adrien, qu'on crût, que Trajan l'eût adopté, & déclaré son Successeur ; le respect que le Sénat & les Troupes avoient pour toutes les volontez de l'Empereur assûroit, pour ainsi-dire, le Trône à celui qu'il paroîtroit avoir choisi, & Adrien n'étoit peut-être ni assez aimé, ni

aſſez eſtimé, pour pouvoir ſe flater qu'on le préferât à beaucoup d'autres grands Hommes, qu'on jugeoit dignes de cette haute fortune. Elle n'eut garde de propoſer à Trajan Adrien pour Succeſſeur, de peur qu'il ne s'expliquât pour un autre, ou qu'il ne témoignât de l'éloignement pour ce Prince : Mais à peine l'Empereur eut rendu l'eſprit, que Plotine, qui tint cette mort fort ſecrete, introduiſit un de ſes Courtiſans, ſur qui elle pouvoit conter, dans la chambre de Trajan, & l'aïant fait mettre dans le lit, elle fit entrer pluſieurs Sénateurs & pluſieurs Officiers, *(a)* en préſence deſquels le malade poſtiche déclara, d'une voix baſſe & mourante, qu'il nommoit Adrien pour ſon Succeſſeur.

Plotine fit ſur le champ écrire au Sédat des Lettres ſur cette adoption ; & comme elles ne pouvoient point être ſignées par Trajan, qui étoit mort, elle les ſigna, prétextant que l'Empereur, à cauſe de ſon indiſpoſition, n'avoit pas pû les ſigner, & au même tems, elle dépêcha un exprès à Antioche, pour donner avis à Adrien de la mort de Trajan. Au reſte, cet Empereur fut généralement regretté de

(a) Spartian. in Adrian.

tout l'Empire. Rome n'a jamais versé des larmes plus sinceres. Celles de Plotine furent sans doute plus politiques; elle trouvoit des motifs de consolation de la mort de Trajan, dans l'attachement & la consideration qu'Adrien avoit pour elle; cependant elle ne laissa point de donner des témoignages publics de sa douleur; & après avoir fait brûler à Selinonte même le corps de l'Empereur & enfermé les cendres dans une Urne d'or, elle prit le chemin de Rome. Adrien, qui étoit venu en diligence d'Antioche, mit lui-même l'Urne dans le Vaisseau, & s'en retourna après avoir, sans doute, donné à Plotine des marques de sa reconnoissance.

Plotine & Matidie porterent à Rome le dépôt qu'on leur avoit confié. L'Urne fut reçuë par tous les Ordres de la Ville avec des respects impies, & on la plaça sur la superbe Colonne que Trajan avoit lui-même fait élever dans la Place qui porte son nom. L'Imperatrice Plotine eut le même pouvoir & la même autorité qu'elle avoit eu sous Trajan. Adrien, qui lui devoit l'Empire, eut pour elle les égards à quoi l'obligeoit sa gratitude envers sa Bienfactrice; mais rien ne marqua tant son attachement pour Plotine que la douleur qu'il eut

eut de ſa mort. Il s'habilla de noir & parut en deuil durant neuf jours, il fit dreſſer un Temple à l'honneur de cette Princeſſe, il compoſa des vers à ſa loüange, lui fit enfin accorder l'Immortalité, & lui dédia une belle Baſilique dans la Ville de Niſmes.





JULIE SABINE,

Femme de l'Empereur Adrien.

CE n'eſt point dans l'élévation du rang, & dans les poſtes brillans que l'on trouve un ſolide bonheur ; les grands chagrins ſuivent les grandes fortunes. Avec les Rois vont s'aſſeoir ſur le Trône la triſteſſe, le dépit, les jalouſies, les ſollicitudes les plus ameres. L'Impératrice Sabine élevée à l'Empire, fut la victime malheureuſe de ſa grandeur : elle ne fit Adrien Empereur que pour le rendre ſon Tyran & ſon implacable Perſecuteur ; elle trouva l'eſclavage le plus dur, dans la plus éclatante dignité du monde.

Julie Sabine étoit fille de Matidie, niece de Trajan & petite-fille de Marciene ſœur de ce Prince, deſquelles le nom reſta inconnu dans l'obſcurité de la fortune mediocre de leurs maris, dont l'on ne ſçait point même le nom, juſqu'à ce que Tra-

Trajan aïant été élevé à l'Empire, elles eurent part à sa fortune. Marciene & Matidie sa fille étoient Veuves, lorsque Nerva adopta Trajan, & de là vient, sans doute, que l'Histoire a laissé dans l'oubli le nom de leurs maris, lesquels, selon toutes les apparences, n'étoient pas fort considérables dans l'Empire. Mais, Trajan aïant été revêtu de la Puissance Souveraine, sa gloire rejaillit sur tous ceux de son sang; & dès-lors Marciene sa sœur, Matidie sa niece, & les jeunes Princesses Sabine & Matidie filles de sa niece Matidie, furent regardées avec la distinction qui étoit dûë à leur rang. Le Sénat, qui ne ménageoit ni les titres ni les honneurs, lorsqu'il s'agissoit de flater le Prince & de lui faire la cour, leur décerna les plus pompeux; il les déclara Augustes: Et comme Trajan avoit une grande considération pour sa sœur, & beaucoup de tendresse pour ses nieces, la Cour, la Ville & les Provinces eurent pour elles le même respect & la même déference qu'on avoit pour l'Impératrice.

Sabine étoit l'aînée des filles de Matidie, & parce que Trajan n'avoit point d'enfans, elle étoit regardée comme sa fille, & avoit pour dot l'espérance de l'Em-

pire; magnifique perſpective, qui donnoit un grand relief a ſon mérite, & relevoit merveilleuſement ſes belles qualitez. A ces grandes eſperances de fortune, Sabine joignoit une beauté, avec laquelle peu d'autres pouvoient entrer en comparaiſon, & une ſageſſe qui ne ſe dementit jamais; (*a*) elle allioit la gravité des mœurs, à la modeſtie de ſon viſage; ennemie de tous les plaiſirs & de tous les divertiſſemens où il entroit la moindre meſſéance, elle portoit par-tout un exterieur grave & compoſé, qui marquoit ſon humeur ſévère, & ce fut de ſon air ſérieux & mélancolique, qu'Adrien prit prétexte dans la ſuite de lui reprocher des manieres bruſques & un naturel fâcheux, (*b*) bizarre, chagrin & incommode; mais les plaintes d'un Epoux ſont ſuſpectes, & il ne doit pas être toûjours crû, ſur les défauts qu'il attribuë à une Epouſe qu'il n'aime point.

De tous ceux qui avoient de l'empreſſement pour Sabine & qui aſpiroient à l'honneur

(*a*) *Triſtan. comment. Hiſt.*
(*b*) *Spartian. Adrian.*
(*c*) *Spon. recher. curieuſ. d'Antiq. Spartian.*

neur de l'avoir pour Epouſe, Adrien étoit ſans conteſtation le plus remarquable. Outre l'avantage qu'il avoit d'être Parent de Trajan & de l'avoir eu pour Tuteur, il poſſedoit de belles qualitez, qui brilloient en lui avec d'autant plus d'éclat, qu'il ſçavoit parfaitement bien cacher les défauts qui pouvoient l'obſcurcir. Il étoit grand, bien fait, d'une taille dégagée, portant ſes cheveux bouclez, & une barbe épaiſſe qu'il eut ſoin de ne point faire raſer, (*c*) parce qu'elle cachoit quelques défauts naturels qu'il avoit au menton. Il avoit un temperament ſi robuſte, qu'il fit à pied une grande partie de ſes voïages, n'aïant preſque jamais la tête couverte, même dans l'hyver; un eſprit vaſte, poli, pénétrant & capable des ſciences les plus abſtraites; auſſi n'y a-t-il point eu d'Empereur qui ait ſçû plus de choſes que lui. (*d*) Sa mémoire étoit prodigieuſe: Il ſe ſouvenoit de tous les lieux où il avoit paſſé, des Rivieres qui s'étoient trouvées ſur les routes; il ſçavoit le nom de tous les Sol-

(*d*) Adrien publia des Livres ſous le nom de Phlegon ſon Affranchi. C'eſt l'Hiſtoire de ſa vie. Phlegon avoit lui-même mis au jour des Ouvra- ges

Soldats qui servoient dans ses Armées; il avoit une si grande vivacité d'esprit & une si heureuse facilité à composer, soit en vers, soit en prose, qu'il répondoit sur le champ en vers, si on lui parloit ainsi, & cela avec autant de justesse que s'il eût eu le tems nécessaire pour préparer sa réponse. Mais ce Prince eut aussi de grands défauts: il étoit cruel, dissimulé, fourbe, débauché, vain, en-

ges qui étoient de sa composition & qu'on estimoit beaucoup.

(a) *Dio. lib. 69.*

(b) Apollodore natif de Damas étoit un habile Architecte, & un de ceux dont Trajan se servit pour la construction de ce fameux Pont qu'il fit faire sur le Danube, & de plusieurs autres beaux Edifices. Adrien étoit présent à une conversation que Trajan eut un jour avec cet Architecte, au sujet d'un Bâtiment que l'Empereur vouloit faire faire: & comme Adrien vouloit sçavoir de tout, il dit son sentiment, qui étoit peut-être opposé à celui d'Apollodore. L'Architecte se voïant contredit sur une matiere dans laquelle il se croïoit beaucoup plus entendu qu'Adrien, lui répondit d'un air méprisant: *Allez-vous mêler de peindre vos citrouilles, parce que ce dont nous parlons n'est pas de vôtre portée.* Cette raillerie piqua vivement Adrien, qui s'amusoit dans ce tems-là à cette sorte de peinture & s'en faisoit gloire, & il en conserva un souvenir ulceré que le tems ne pût guérir; car dès qu'il fut élevé à l'Empire, il ne chercha qu'un prétexte pour se vanger d'Apollodore. En effet il

envieux, &, de plus, jaloux du mérite d'autrui : (*a*) il avoit un fond inépuiſable d'ambition ; & non content d'avoir ſur le reſte des hommes une ſupériorité de rang, de puiſſance, d'élevation, il vouloit en avoir une de ſcience, d'eſprit & d'habileté, ne pouvant ſouffrir ceux qui paſſoient pour plus habiles que lui, leſquels il perſecuta cruellement comme il arriva à Apollodore, (*b*)

il le bannit de Rome. Mais dans peu il porta plus loin ſon reſſentiment, & Apollodore lui en donna le ſujet par une autre raillerie. Adrien aïant fait élever un Temple à l'honneur de Venus & de Rome même, il en envoïa le modéle à Apollodore, comme pour ſçavoir ſon avis, mais en effet pour lui faire voir qu'on pouvoit ſe paſſer de lui, & que ſans ſon ſecours on étoit en état de faire de beaux Ouvrages. Apollodore l'examina & y trouva des défauts ; & ne ſe ſouciant pas de ménager l'Empereur, il lui fit remarquer, que les ſtatuës de Venus & de Rome qu'on avoit placé dans le Temple, & qui étoient repréſentées aſſiſes, étoient trop hautes à proportion du Bâtiment ; car, ajoûta-t-il en plaiſantant, lorſqu'elles trouveront bon de ſe lever & de ſortir du Temple, elles ne le pourront point, à moins qu'elles ne ſortent en ſe courbant. Adrien, qui croïoit avoir fait la plus belle choſe du monde, fut mortifié, lorſqu'il remarqua lui-même cette faute, à laquelle il ne pouvoit point apporter de remede, qu'en abbatant le Temple qu'il n'avoit pas aſſez élevé, & il fut en même-tems ſi fâché contre Apollodore, qu'il le fit mourir, ſous prétexte de quelque crime.

& comme il ſeroit arrivé à Favorin, ſi ce Sophiſte, par une fine politique, n'avoit ſçû lui donner l'honneur de la Victoire dans une diſpute qu'ils eurent enſemble ſur un mot : (*a*) tant il étoit dangereux de faire avec lui aſſaut d'érudition ou d'éloquence.

Adrien avec toutes ces belles qualitez ne pût pourtant jamais s'attirer l'eſtime de Trajan, ſoit que cet Empereur ne l'aimât pas naturellement, ſoit qu'il entrevît dans ſon

(*a*) Favorin natif de la ville d'Arles, Hermafrodite ſelon quelques-uns, & Eunuque ſelon d'autres, étoit habile Philoſophe, très-verſé dans la Langue Grecque & dans la Latine. Après avoir été long-tems dans la faveur auprès de l'Empereur Adrien, il s'attira enſuite ſes mauvaiſes graces, moins par ſa faute que par la légéreté de ce Prince. Il diſoit, qu'il s'étonnoit de trois choſes, de ce qu'étant Gaulois, il parloit ſi bien Grec; de ce qu'étant Eunuque, on l'avoit accuſé d'adultere; & de ce qu'étant haï de l'Empereur, on le laiſſoit vivre. L'on raconte que, dans une converſation qu'il eut un jour avec Adrien, ce Prince le reprit ſur un mot qu'il ſoûtenoit n'être pas d'uſage, quoiqu'il fut très-bon. Favorin pouvoit citer en ſa faveur l'autorité des célébres Auteurs; mais comme il n'étoit pas moins ruſé Courtiſan qu'habile Sophiſte, il ceda à l'Empereur, & s'avoüa repris avec raiſon. Ses amis s'étonnerent qu'il eut cedé,

ſon Parent beaucoup de défauts malgré ſon adreſſe à les cacher, ſoit que des Courtiſans qui étoient dans la ſaveur, le diſpoſaſſent contre lui. Servien, qui avoit épouſé Pauline & en qui l'Empereur avoit une entiere confiance, avoit été le premier à avertir Trajan qu'Adrien diſſipoit ſon bien; & ce Prince, qui tout généreux & tout magnifique qu'il étoit, n'aimoit point ces dépenſes inutiles qui partent d'une prodigalité ſans jugement, avoit aigrement blâmé

cedé, aïant pû défendre l'expreſſion dont il s'étoit ſervi & qu'Adrien avoit condamnée, en rapportant l'autorité de tant d'Auteurs qui s'étoient ſervis des mêmes termes. Mais Favorin, ſe moquant de leur fauſſe délicateſſe, les regarda avec un œil goguenard, & leur dit en plaiſantant: Eh quoi? vous ne voulez point trouver bon que je croie qu'un homme, qui a trente Legions à ſa diſpoſition, eſt le plus habile homme du monde. *Non recte ſuadetis, familiares, qui non patimini me illum doctiorem omnibus credere qui habet triginta Legiones.* L'Empereur Tibere, tout jaloux qu'il étoit de ſon pouvoir, ne crût point qu'il pût l'étendre juſques ſur l'uſage de la langue, ni qu'il pût obliger ſes ſujets à recevoir un mot, ou les empêcher de ſe ſervir d'une locution reçûë, & il ſouffrit qu'un Sénateur lui dit, qu'il pouvoit donner droit de Bourgeoiſie aux hommes, mais non pas aux mots.

blâmé la conduite d'Adrien ; auſſi quelque aſſidu que celui-ci fût auprès de Sabine, Trajan n'eut jamais l'envie de la lui donner.

Il eſt conſtant qu'Adrien n'aimoit point Sabine, & que ſes empreſſemens pour cette Princeſſe, étoient des démarches de ſa politique. Plotine recevoit les témoignages de ſa tendreſſe, & Sabine ceux d'une bienſéance forcée. Le rang de Sabine, ſa fortune, l'Empire qui étoit comme ſa dot, faiſoient tout ſon mérite aux yeux d'Adrien : cela flatoit l'ambition de ce Prince, mais ne captivoit pas ſon cœur, eſclave peut-être du mérite de Plotine. Adrien cependant étoit trop habile pour ne pas ſçavoir envelopper ſon cœur, & donner à ſes feints empreſſemens la reſſemblance d'une inclination véritable ; mais cet artifice n'auroit pas ſurpris Trajan, ſi les ſoins officieux de Sura, qui avoit beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de cet Empereur, joints aux perſuaſions importunes de Plotine, qui vouloit faire réüſſir ce mariage, n'euſſent enfin pris le deſſus, & vaincu l'éloignement qu'il avoit pour cette alliance, à laquelle il ne conſentit qu'à regret & comme par force. (*a*) L'on connut en effet la violence qu'il

(*a*) *Dio. lib.* 69.

qu'il s'étoit faite, au peu de cas qu'il fit d'Adrien, quoiqu'il fut devenu, pour ainsi dire, son beau-fils en épousant sa niece Sabine; & il n'est personne qui ne croie, qu'il ne le choisit point pour son Successeur, & que l'élection d'Adrien fût l'Ouvrage de l'Impératrice laquelle, par un tour de son adresse, l'éleva à l'Empire par une adoption simulée ou finement ménagée; en quoi elle fût assistée par Tatien ancien Tuteur d'Adrien, & par Similis Sénateur, dont la probité étoit dans Rome en recommandation, & qui, dans cette occasion, rendit à Adrien de bons offices, dont il fut très-mal recompensé.

Adrien étoit à Antioche, lorsqu'on lui rendit la Lettre de Plotine, qui lui aprenoit la mort de Trajan. Il se fit d'abord déclarer Empereur sans attendre les suffrages du Sénat, sous prétexte que la République ne pouvoit point rester sans Chef; & ce fut la raison qu'il allegua lorsqu'il écrivit au Sénat, pour le prier de confirmer son élection. Il lui protesta qu'il ne feroit jamais mourir aucun Sénateur; promesse qu'il accompagna des plus horribles sermens, qu'il viola fort souvent: car, comme il étoit fort inconstant dans ses amitiez, il persecutoit ceux qu'il avoit aimé

& à qui il avoit les obligations les plus ef-ſentielles; conduite aſſez bizarre, qui, dans la ſuite, engagea Similis Préfet du Prétoire, Officier plein d'honneur & de mérite, à ſe retirer à la Campagne, où, éloigné du tumulte, des affaires & des dangers de la Cour, il paſſa ſept années dans les douceurs & la tranquilité de la ſolitude, & conta pour rien le reſte de ſa vie, qui avoit précedé le calme de ſa retraite; ce qu'il voulut apprendre à tout le monde, en faiſant mettre ſur ſon Tombeau : *Cy gît Similis, qui a été ſur la terre ſoixante & ſeize ans, & qui en a vécu ſept.* (*a*)

Le nouvel Empereur n'eut pas plutôt reglé les affaires de l'Orient, qu'il alla à Rome, où il ne doutoit point que ſa préſence ne fût néceſſaire : il y fut reçû avec les

(*a*) Similis étoit un Sénateur Romain, qui, par ſa moderation & par un mérite ſolide, faiſoit l'ornement de Rome. Il fut un de ceux qui contribuerent le plus à la fortune d'Adrien. Cet Empereur lui donna la Charge de Préfet du Prétoire; mais comme ce Sénateur n'ambitionnoit ni la faveur des Grands, ni l'éclat des Emplois, il ne l'accepta qu'avec repugnance, auſſi il s'en démit bientôt pour ſe retirer dans une Campagne qu'il avoit auprès de Rome, où il paſſa ſept années dans les plaiſirs innocens de la ſolitude. Il mou-

les plus grandes marques de joie. Le Sénat lui décerna le Triomphe qui avoit été préparé pour Trajan, & lui donna le Titre de Pere de la Patrie. Sabine fut aussi déclarée Auguste, & le Sénat, voulant donner un témoignage particulier de son estime & de son inclination pour la niece de Trajan, & peut-être pour faire sa cour à Adrien, l'honora d'un nouveau titre & l'apella la nouvelle Cerès. (b) L'Empereur célebra son entrée dans Rome par des jeux & par un magnifique spectacle qu'il donna le jour de sa naissance, il distribua quantité d'argent, & tâcha de se concilier l'amour de tout le monde par ses largesses; mais en même-tems, il se comporta si mal, à l'égard de l'Impératrice son Epouse, qu'il fit paroître qu'il ne l'avoit jamais aimée. En effet,

mourut dans un âge fort avancé, après avoir protesté, qu'il n'avoit conté pour rien les années qu'il voit passé à la Cour & dans les emplois, exposé aux revers de la fortune, aux artifices des Delateurs, & à l'inconstance de la faveur, & fit mettre sur son tombeau cette Inscription:

Hic jacet Similis
Cujus ætas multorum annorum fuit,
Ipse septem dumtaxat annos
Vixit.

(b) *Faber*, c. 8.

effet, comme il ne l'avoit épousé que pour s'approcher du Trône, après lequel il soupiroit, dès qu'il en fut en possession & que Sabine n'eut plus rien à lui faire esperer, il ne lui laissa que la servitude du plus dur engagement : Sort ordinaire de ces mariages, dont l'intérêt ou la politique forment les liens ; car comme ce n'est que le bien que le soupirant recherche, il est assez indifferent pour la personne, & il ne reste à l'épouse que le vif, mais inutile desespoir d'avoir acheté fort cherement des chaînes qu'elle ne peut ni rompre ni supporter. Sabine en fit une experience fâcheuse. Adrien qui, pendant que Trajan vécut, avoit paru si empressé auprès d'elle, fut à peine sur le Trône, que las de se contrefaire, bien-loin d'avoir des égards pour sa personne, & de la reconnoissance pour la dignité qu'elle lui avoit procuré, n'eut au contraire que des mépris offensans, & des manieres brutales & injurieuses, & la traita moins en Impératrice qu'en esclave. (*a*) Une conduite si injuste & si blâmable, ne pouvoit être sans doute que très-

(*a*) *Aurel. Vict.*
(*b*) *Spartian.*

très-difficilement juſtifiée ; cependant Adrien voulut s'excuſer ſur le naturel bizarre, & difficile de l'Impératrice (*b*) ſon épouſe, dont il diſoit que l'humeur étoit inſupportable, & c'eſt là l'excuſe ordinaire des mauvais maris. Mais Sabine ne fut pas muette ſur la conduite d'Adrien, quand elle vit qu'il ſe recrioit ſur la ſienne, elle étoit trop ſenſible aux injurieux traitemens qu'elle recevoit pour les ſouffrir ſans ſe plaindre: car un jour que l'Empereur eut pour elle quelques manieres offançantes, elle lui reprocha ſon ingratitude, & ſes façons de faire, indignes d'un Prince ; elle crut même lui donner de la confuſion, en inſtruiſant le public de ſes peines & de ſon malheur, & en déplorant hautement la triſte fatalité de ſon ſort qui l'avoit attaché à un homme intraitable, (*c*) d'un eſprit ſi mal tourné, & d'un cœur ſi mal fait; mais en évaporant ainſi ſes chagrins, Sabine les ſoulageoit peu, & gâtoit de plus en plus ſes affaires. Adrien, que ſa dignité mettoit hors de priſe, & qui s'embarraſſoit peu des jugemens qu'on pouvoit por-

(*c*) *Aurel. Vict. in Adrian.*

porter sur sa conduite, n'en devint ni moins fâcheux, ni plus moderé à son égard, il parut même qu'il la ménagea moins depuis son emportement ; car il parvint à cet excès de brutalité, que de la traiter avec la même indignité qu'il auroit traité une Servante, & il fut même sur le point de la répudier : mais des raisons de bienséance l'aïant empêché de pousser jusques-là son ingratitude, il ne garda plus de ménagement, & lui marqua son mépris par des endroits honteux qui ont flêtri son nom d'une infamie horrible. Car, non content de se livrer à des plaisirs étrangers, & de porter, par les attentâts de ses infames feux, le deshonneur dans des familles de distinction, sans épargner même (*a*) celles de ses amis, il devint folement amoureux d'un jeune garçon, appellé Antinoüs, originaire de Bithinie, dont il abusa par une effroïable brutalité, & porta à des excès incroïables sa honteuse foiblesse pour cet infame objet de sa passion, pour lequel il eut toûjours les plus aveugles complaisances.

(*a*) *Spartian.*

(*b*) *Tristan. Comm. hist.*

(*c*) *Hujus uxor Sabina, dum prope servilibus incuriis afficitur, ad mortem voluntariam compulsa qua*

ces. Une débauche auſſi déteſtable ne pouvoit ſans doute qu'irriter l'impatience de Sabine (*b*) & aigrir ſes chagrins ; elle regarda Adrien comme un monſtre dont elle devoit fuïr l'approche ; & ſon averſion pour lui devint ſi grande & ſi invincible, qu'elle fit ſon poſſible pour ne pas lui donner un fils, de peur qu'un Succeſſeur de ſon ſang, héritier de ſes vices, ne fût la ruïne du genre humain ; elle n'eut pas honté de ſe venter de ce crime. (*c*)

Cette diviſion, qui regnoit entre Adrien & Sabine, eut pour témoin tout l'Empire. Cette Impératrice ſuivit ſon Epoux dans ſes voïages, & l'on ſçait qu'Adrien ne fit que voïager durant tout ſon regne, (*d*) ſa curioſité l'aïant conduit dans toutes les Provinces de l'Empire, où il ne fit que courir malgré les frimats, & les incommoditez des plus rudes ſaiſons, comme le lui reprocha un jour le Poëte Florus dans des vers badins où il lui dit, que, s'il étoit obligé d'aller parcourir la Bretagne, & d'aller ſouffrir les froids de la Scythie,

quæ palam jactabat quod immane ingenium pertuliſſet, & elaboraſſe ne ex eo humani generis perniecies gravidaretur.

(*d*) *Spartian.*

ne voudroit pas à ce prix être Cellerie à laquelle Adrien, qui étoit prêt pour la replique, répondit utre à laquelle le Poëte ne trou- pas ſon conte ; car l'Empereur ſe ſervant de la même penſée, & preſque des mêmes termes de Florus, dans des vers de même meſure qu'il fit ſur le champ, lui dit, qu'il ne voudroit pas être Florus, pour aller courir les Cabarets & les Tavernes, & pour ſe laiſſer devorer à la vermine, lui faiſant entendre qu'il étoit plus ſéant à un Empereur de voïager, qu'à un Poëte d'aller croupir dans les Tavernes. (*a*)

L'œil du Prince fait la deſtinée de ſes ſujets, ſi l'on peut ainſi l'exprimer : Un regard favorable attire à celui ſur qui il le jette les reſpects de tout un peuple, & un regard d'indignation écarte, de celui qui en eſt

(*a*) Florus, à ce que l'on croit, étoit de la célebre Famille des Annæes, qui donna les Seneques & Lucain. Adrien l'eſtimoit aſſez & ne lui ſçut pas mauvais gré des railleries qu'il fit ſur ſes voïages dans ces vers:

Ego nolo Cæſar eſſe,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.

L'Em-

eſt foudroïé, & ſes amis & les indiffe-rens, comme ſi ſon malheur étoit conta-gieux; l'inclination des hommes ſuit toû-jours celle du Souverain. Sabine, du vivant de Trajan, voïoit à ſes pieds tout ce qu'il y avoit de grand dans Rome; elle étoit le but précieux où viſoient les ambitieux déſirs d'Adrien, qui lui faiſoit une cour aſſiduë; mais à peine celui-ci, devenu Maî-tre, eut fait éclater ſes mauvais ſentimens pour l'Impératrice, qu'elle fut non ſeulement abandonnée de preſque tout le monde, mais encore maltraitée de pluſieurs à qui l'Empe-reur donnoit cette liberté. Dès-lors on per-dit toute ſorte de reſpect pour Sabine, & il n'y eut perſonne qui ne prît la témérai-re hardieſſe d'attenter à ſon repos, & de lui faire de la peine. Entre ceux qui por-terent le plus loin cette licence, Suetone Sécré-

L'Empereur lui répondit par ces vers:

Ego nolo Florus eſſe,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Culices pati rotundos.

Un ſçavant Critique à remarqué judicieuſement, que parmi les Romains il n'etoit pas moins hon-teux à un honnête homme d'être trouvé dans une Taverne que dans un lieu ſuſpect.

Sécrétaire d'Adrien, & Septicius-Clarus Préfet du Prétoire, se distinguerent par un endroit si brutal, & ils porterent si loin leur insolence, que l'Empereur, à l'insçû de qui ils insultoient à la Princesse son épouse, quelque plaisir qu'il eût de la voir humiliée, ne put apprendre l'attentât de ces deux Officiers sans indignation; il les priva de sa confiance & même de son amitié. Il dépouilla Suetone de sa Charge, qu'il donna à Heliodore (*a*) qu'il aimoit alors autant qu'il le haït depuis, & traita Clarus en ennemi. (*b*) Adrien n'aimoit point Sabine: il la maltraitoit, & engageoit même plusieurs de ses Courtisans à avoir à son égard de mauvaises manieres; mais c'étoit manquer de respect auprès du Prince, & attenter sur ses droits, que d'oser insulter l'Impératrice, & lui faire de la peine sans sa permission. Je sçai, que plusieurs ont attribué la disgrace de Suetone & de Clarus, à la

(*a*) Suetone aïant été dépoüillé par Adrien de la Charge de Sécrétaire, ce Prince la donna à Héliodore Sophiste, qu'il aimoit beaucoup dans ce temslà. Cette élévation d'Heliodore donna de la jalousie à Denis de Milet autre Sophiste, qui étoit aussi dans la faveur & que l'Empereur avoit fait Chevalier Romain. Denis, qui n'avoit pas mauvaise opi-

la trop tendre compaſſion qu'ils témoignoient aux maux de Sabine, mais je ne vois point d'aſſez forte autorité pour appuier cette conjecture, comme je le fais voir dans les Notes.

C'étoit en Angleterre, qu'arriva la diſgrace de Suetone. Adrien, qui y voïageoit, y apprit la mort de Plotine, & par les témoignages qu'il donna de ſa douleur, il fit voir qu'il avoit eu pour elle autant de tendreſſe que d'eſtime. Le ſort de Sabine n'en devint pas plus heureux, & Adrien, pour n'avoir plus Plotine à aimer ou à ménager, ne fut ni plus humain, ni plus tendre à l'égard de ſon épouſe ; elle fut toûjours l'objet de ſes plus dures perſécutions, & Antinoüs celui de ſes plus grandes complaiſances : mais la funeſte mort de cette infame victime de ſon incontinence, fut pour ce Prince un nouveau & plus amer ſujet de triſteſſe ; car l'on

opinion de lui-même, & qui ſe croïoit bien plus digne qu'Heliodore de l'Emploi qu'on venoit de lui donner, le traita un jour d'ignorant, & lui dit, que l'Empereur pouvoit bien le faire ſon Sécrétaire, mais non pas le faire Orateur.

(b) *Spartian.*

l'on dit que l'Empereur, étant sur le bord du Nil avec son Favori, celui-ci tomba dans ce Fleuve & s'y noïa. Si nous n'aimons mieux croire avec un Historien, (a) qu'il l'immola dans l'exécrable sacrifice qu'il fit pour prolonger sa vie; ce que son Art Magique lui avoit enseigné pouvoir faire, en immolant un homme qui s'offrît volontairement à la mort pour lui: Générosité qu'il n'avoit pû trouver que dans son Antinoüs. Quoiqu'il en soit, Adrien, à la mort de cet abominable Favori, fit les folies les plus extravagantes; il pleura comme une femme; & pour soulager sa douleur, ou bien par reconnoissance pour la générosité d'Antinoüs, il lui fit élever des Temples & des Statuës, & fit mettre au rang des Dieux la honte de tous les hommes.

Les voïages continuels d'Adrien ne contribuerent pas peu à dissiper son chagrin; mais la coûtume qu'il avoit pris d'aller toûjours tête nuë, même durant les plus grands

(a) *Dio. lib. 69.*

(b) *Spartian Dio. Xiphil.*

(c) L'on dit qu'Adrien, qui sçavoit fort bien dresser un Horoscope, étoit persuadé que Verus qu'il

grands froids, & les fatigues de courses, altérerent si fort sa santé, qu'il tomba dans de fâcheuses incommoditez. Son âge déjà avancé, le peu d'espérance de guérir de ses maux, & le mépris qu'on commençoit d'avoir pour sa vieillesse, le firent songer à se choisir un successeur. Il jetta d'abord les yeux sur Servien son beau-frere, & ensuite sur Fuscus Salinator petit-fils de Servien; après quoi, changeant de sentiment, il pensa à Nepos son intime ami, à Gentianus & à beaucoup d'autres qui lui devinrent odieux, comme si le dessein qu'il avoit eu de leur donner l'Empire, les avoit rendus coupables du crime de l'en avoir voulu dépouiller. Enfin, (*b*) contre le sentiment de tout le monde, il choisit Lucius Aurelius Cejonius Commodus Verus qu'il adopta pour quelques raisons secretes, & le déclara César, quoiqu'il sçût, (*c*) à ce qu'on prétend, qu'il ne lui survivroit point, & qu'il ne seroit jamais Empereur. En effet Verus mourut à son re-

 tour

qu'il avoit adopté, ne vivroit pas long-tems après son adoption. On lui entendit chanter souvent ces vers de Virgile:

Osten-

tour de la Pannonie, le jour même qu'il devoit prononcer un fort beau discours, qu'il avoit composé ou fait composer à l'honneur de son bienfaicteur.

Cette mort mit Adrien dans de nouvelles irrésolutions, sur le choix d'un successeur; mais il le fixa enfin sur Tite Antonin qu'il adopta, à condition que celui-ci adopteroit Marc Aurele, & Lucius Verus fils de celui qui venoit de mourir. Cette action fit beaucoup d'honneur à son discernement; mais il la ternit étrangement par les cruautez dont il signala la derniere année de sa vie. Servien son beaufrere & Fuscus furent les premiers immolez à sa fureur; & Adrien, pour lui donner un prétexte, les accusa d'avoir aspiré à

Ostendent terris hunc tantùm fata neque ultra
Esse sinent.

Un de ces Sçavans, dont l'Empereur étoit toûjours environné, aïant un jour voulu continuer ces vers & dire:

Nimium vobis Romana propago
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent.

Adrien répondit que cela ne pouvoit point convenir à Verus, mais bien ce qui suit:

Mani-

à la tyrannie. Catilius Severus Préfet de Rome, fut dégradé, parce qu'il avoit songé à se saisir de l'Empire, & il perdit la Dignité qu'il possedoit, pour avoir voulu s'élever à celle que son ambition recherchoit. Mais la victime la plus illustre & en même tems la plus infortunée, fut l'Impératrice Julie Sabine, que ce cruel Empereur fit mourir, lorsqu'elle trouvoit dans les maux de son Epoux l'espérance d'un meilleur sort. Adrien, après l'avoir persécutée impitoïablement, ne voulant pas qu'elle trouvât dans sa mort un motif de joie & une ressource à ses chagrins, la traita avec tant de cruauté, qu'il la contraignit à se faire mourir, ou peut-être il l'empoisonna, comme plusieurs le crurent. Ainsi perit cet-

Manibus date lilia plenis.
Purpureos spargens flores, animamque nepotis
His saltem accumulum donis & fungar inani
Munere.

L'on ajoûte, qu'après qu'Adrien eut adopté Verus, qu'il sçavoit devoir bien-tôt mourir, il dit en raillant, qu'il avoit adopté un Dieu & non un fils. Adrien avoit beaucoup aimé Verus, & trop pour la réputation de l'un & de l'autre, car les malins donnerent à cette adoption de honteux motifs.

te Princeſſe infortunée, par la trahiſon & par la brutalité de celui qu'elle avoit élevé à la ſouveraine puiſſance. Il ne laiſſa point de lui procurer la conſecration & d'en faire une Déeſſe, comme ſi ſon impieté, par cette Apothéoſe, eût pû rendre heureuſe, après ſa mort, celle que ſa fureur avoit rendu ſi malheureuſes durant ſa vie. Le Sénat, par cette ſacrilege cérémonie, augmenta le nombre de ſes Divinitez, il accorda des honneurs injuſtes à celle à laquelle pluſieurs de ce corps en avoit refuſé de légitimes ſur la Terre.

La mort d'Adrien ſuivit de près celle de Sabine. Ses douleurs s'aigrirent tous les jours, & au lieu de trouver quelque ſoulagement dans la ſcience des Médecins, il ſe plaignit qu'ils l'avoient tué. Il ſe fit porter à Bayes dans la Campanie, pour cher-

(*a*) S'il eſt vrai qu'Adrien fut inquiet ſur la deſtinée que ſon ame devoit avoir après qu'il auroit ceſſé de vivre, le tems, auquel il fit ces vers, n'étoit guéres le tems de badiner :

Anima vagula, blandula,
Hoſpes comeſque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallida, rigida, nudula,
Nec ut ſoles dabis jocos.

Un

chercher la guérison de ses maux dans le changement d'air ; mais comme, bien-loin d'observer le régime qui pouvoit les alléger, il mangeoit au contraire les viandes qui lui étoient les plus nuisibles, il hâta sa fin. Il la sentit venir dans de grandes sollicitudes sur l'avenir : il les exprima dans des vers (*a*) qu'il fit, & qui ont rendu célèbres les derniers momens de sa vie défaillante. Il mourut enfin à Bayes entre les bras de Tite-Antonin qu'il avoit fait venir, & son corps fut brûlé dans la Maison de Ciceron à Puzol.

(*a*) Un des plus sçavans & des plus célèbres Académiciens que nous aïons, à tourné ces vers en ceux-ci :

Ma petite Ame, ma Mignone,
Tu t'en vas donc, ma Fille ? & Dieu sçache où tu vas.
Tu pars seulette & tremblotante, helas !
Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?



FAUSTINE LA MERE,

Femme d'Antonin le Débonnaire.

LE nom de Faustine est autant fameux dans l'Histoire, que celui de Messaline est connu par d'aussi honteux endroits. Dans les Impératrices qui ont porté ces deux noms, l'on trouve les mêmes vices, les mêmes inclinations, les mêmes déreglemens ; car je ne vois point que la femme de Marc-Aurele ait droit de rien reprocher à l'épouse de Claude, & que l'on puisse dire que Faustine la mere ait été plus sage que Statilie Messaline, que Neron épousa, après qu'il eut tué Popée.

Annia Galeria Faustina étoit fille d'Annius (*a*) Verus & sœur d'Ælius Verus, que

(*a*) Annius Verus est apellé aussi Cejonius Commodus. Plusieurs lui donnent le nom de Lucius Aurelius, d'autres le nomment simplement Verus.

(*b*) Fayence, que les Italiens nomment *Faënza*, est,

que l'Empereur Adrien déclara César, & qui mourut bien-tôt après avoir reçû cet honneur. Sa Famille étoit très-ancienne, & ses Aïeux, qui étoient originaires de Fayence *(b)*, avoient exercé dans Rome les plus beaux & les plus importans emplois, avec autant de suffisance que de probité; mais la splendeur de sa naissance, & le credit que son frere avoit auprès d'Adrien, qui ne l'aimoit sans doute que trop, ne contribuerent peut-être pas tant à sa fortune, que sa beauté. Ses Médailles nous la représentent avec tous les traits d'une personne fort aimable. *(c)* Elle avoit un air tendre & gracieux, une humeur enjouée & folâtre, des manieres libres, une complexion amoureuse, & elle aimoit avec ardeur les plaisirs & les divertissemens, & y attachoit son ame; funeste penchant qui la conduisit aux plus grands déreglemens.

Elle avoit pour mere Rupilia Faustina, fille d'un certain Rupilius Bonus Consulai-

est située entre Imola & Forli dans la huitiéme région de l'Italie. Elle est fameuse par sa vaisselle. Pline parle fort des beaux Lins qu'elle produit.

(c) *Capitolin. in Tit. Antonin.*

re, d'une famille peu connuë, & sans doute fort obscure. (*a*) Il y en a même qui prétendent qu'il n'est traité de Consulaire, que pour avoir eu l'honneur de porter les Ornemens de Consul, ou, tout au plus, pour avoir été subrogé à cette Charge; car son nom ne se lit point parmi les Consuls ordinaires. (*b*) Il y a apparence que ce fut la beauté de cette (*c*) Romaine, qui lui procura l'illustre alliance qu'elle fit en devenant l'Epouse d'Annius-Verus, qui, d'un côté, descendoit de la race de Numa-Pompilius, & d'un Roi des Saletins, de l'autre; quoiqu'il en soit, de ce mariage nâquit Faustine, dont nous parlons, & qui fit de si honteuses tâches à l'éclat de sa naissance.

Si

(*a*) *Casaubon. not. in Capitol.*

(*b*) Après qu'Auguste eut fait le partage des Provinces soumises à l'Empire Romain, comme je l'ai rapporté dans les Notes du premier Tome, celles qui étoient du partage du Peuple furent gouvernées par des Sénateurs qui avoient été Consuls ou Préteurs. Ils portoient tous le titre de Proconsuls, & n'exerçoient leur charge & leur pouvoir qu'au nom du Sénat. Comme il falloit beaucoup de Proconsuls, & qu'en ne faisant que deux Consuls par an, on ne pouvoit point avoir beaucoup de sujets pour leur donner le Gouvernement des Pro-

Si Verus & ſon Epouſe prirent ſoin d'inſpirer la vertu à leur fille, il faut avouër qu'ils travaillerent ſur un fond fort ingrat, & l'on ne peut attribuer qu'à la dépravation de ſon naturel, les impudicitez dont elle ſe ſouilla ; malheureuſe inclination qu'elle eut commune avec Ælius Verus ſon frere, dont la vie fut ſi licentieuſe, & dont les débauches donnerent tant de chagrin à ſon épouſe Fadille, qui en fit aſſez ſouvent des vacarmes fort importuns, & fort inutiles.

Fauſtine, outre la nobleſſe de ſon extraction & le mérite de ſa beauté, avoit des manieres fort engageantes ; elle badinoit avec grace, railloit avec eſprit, & dans ſa perſonne étoient répandus beaucoup d'agré-

Provinces, on faiſoit pluſieurs Conſuls dans une année, ſans pourtant qu'il y en eût plus de deux à la fois : mais après que les premiers Conſuls avoient exercé leur charge durant quelques mois, on leur ſubſtituoit d'autres Conſuls qu'on appelloit les petits Conſuls, & que les Sçavans appellent aujourd'hui les Conſuls Subrogez. Les deux premiers Conſuls de chaque année étoient les ſeuls reconnus durant toute l'année dans les Provinces. On les appelle Conſuls ordinaires, pour les diſtinguer des ſubrogez.

(c) *Eutrop.*

grémens ; (a) mais elle faiſoit tout avec une certaine liberté fort oppoſée à la modeſtie de ſon ſexe : C'étoit ſur tout dans les parties de plaiſir, que s'affranchiſſant des régles de la bienſéance, elle donnoit carriere à ſa belle humeur, ne meſurant ni ſes paroles, ni ſes actions, faiſant paroître en tout de grandes diſpoſitions au libertinage. Il eſt vrai qu'on pouvoit attribuer l'indiſcretion de ſes diſcours & l'irrégularité de ſes démarches, aux ſaillies d'une jeuneſſe volage, plutôt qu'à la force du panchant; & on avoit lieu d'eſperer, que le mariage fixeroit un cœur, qui, dans la vivacité de ſes deſirs naiſſans, étoit incapable de retenuë, & que la raiſon corrigeroit les défauts de l'âge ; mais rien ne put vaincre la réſiſtance de ſon temperament; & ſes paſſions ſe fortifiant par l'habitude, ne trouverent enſuite aucun frein aſſez fort, pour retenir leur fougue.

Il y a apparence, que l'humeur trop gaie de Fauſtine porta ſes Parens à la marier de bonne heure; & certainement ils ne pouvoient lui donner un Epoux plus digne de

(a) *Capitolin.*

de tous ſes empreſſemens, que Tite-Antonin Romain, d'une nobleſſe ancienne & d'un mérite accompli. Il tiroit ſon origine de la Ville de Niſmes en Languedoc, d'où ſes Aïeux étoient ſortis pour aller habiter en Italie. Sa famille demeura durant quelque tems dans l'obſcurité; mais elle fut illuſtrée par les deux Conſulats, qu'exerça Titus-Aurelius, qui fut élevé par ſon mérite à cette haute dignité, après avoir paſſé par tous les degrez d'honneur. Il eut pour fils Aurelius-Fulvius, qui s'acquit la réputation d'un homme droit & incorruptible, & qui fut auſſi honoré du Conſulat. Celui-ci eut, de ſon Epouſe Aria-Fadilla, Titus-Aurelius-Fulvius-Bojonius-Antoninus, connu, depuis ſon élevation à l'Empire, ſous le nom d'Antonin, & qui fut un des plus grands Princes que Rome eut vû ſur le Trône: Auſſi avoit-il reçû de la nature & de la fortune, tous les avantages & toutes les vertus qu'on peut ſouhaiter dans un Monarque. (*a*) Il étoit d'une taille avantageuſe & proportionnée, d'une phiſionomie aimable, étalant ſur ſon viſage, toûjours ſerain, un air de

(*a*) *Capitolin. Spon.*

de douceur & en même tems de majesté; qui lui gagnoit tous les cœurs; & l'on trouvoit, que dans les traits il avoit beaucoup de ressemblance avec Numa-Pompilius, dont il faisoit revivre les vertus. (a) Il étoit liberal sans prodigalité, magnifique sans faste, poli sans affectation, d'un commerce aisé & agréable, enjoué dans ses entretiens, exempt d'ambition dans sa vie privée, d'orgueil & de fierté dans ses dignitez, & partout honnête homme. Il se faisoit estimer par sa probité, par son érudition & par son éloquence, & se faisoit aimer par sa moderation, par sa bonté, par sa douceur; vertus qui firent la gloire & de son regne, & qui lui acquirent le surnom de Débonnaire, qui fait plus d'honneur à sa mémoire, que tous ces Titres pompeux qu'on donnoit aux autres Empereurs, & où il y avoit plus de flaterie & de vanité, que de mérite & de vérité.

De si rares qualitez, firent bien-tôt connoître Antonin & lui procurerent les plus beaux emplois. Il exerça la Quêture avec magnificence, la Préture avec splendeur, &

(a) *Marc. Anton. de Vit. 1. lib. 1. Eutrop. Aurel. Vict.*

& tout avec tant de ſageſſe & de capacité, qu'on le jugea digne du Conſulat ; éclatante dignité, dans laquelle il eut pour collegue Catilius-Severus Sénateur ambitieux, qu'Adrien auroit fait Empereur, s'il n'eut découvert qu'il ſouhaitoit trop de le devenir.

Ce fut durant l'exercice de ſes importans emplois qu'il épouſa Fauſtine; mariage, qui fut la ſource de tous ſes chagrins, parce qu'il l'attacha à une perſonne d'un caractere fort oppoſé au ſien. Fauſtine, dans le printems de ſa vie, ne demandoit que jeux, réjouïſſances, divertiſſemens. Antonin, dans la maturité de ſon âge où il étoit pour lors parvenu, étoit grave & circonſpect, & ſa retenuë n'étoit guéres du goût d'une jeune perſonne, dont l'humeur badine ne cherchoit qu'à folâtrer & à rire.

Une Epouſe de ce caractere, eſt d'aſſez difficile garde. La fidélité conjugale ſe trouve fort expoſée dans les irruptions de ſon temperament, & il eſt fort à craindre qu'une femme, qui aime tant les divertiſſemens, n'en prenne quelqu'un qui ne ſoit pas tout-à-fait innocent. Fauſtine, née avec un cœur tendre & ardent pour les plaiſirs, regarda, comme une contrainte gênante, la bienſéance & la retenuë que le mariage exi-

exigeoit d'elle. Le mérite d'Antonin ne pût la défendre contre des attentâts, que formoient ſur ſon honneur des Amans empreſſez, qui, par leurs maximes empoiſonnées, & leurs ſeductrices adulations, l'entretenoient dans les vicieuſes inclinations avec leſquelles elle étoit née. (*a*) Elle vécut, d'abord après ſon mariage, avec ſa liberté ordinaire; elle donna enſuite dans la galanterie, & ſecouant peu à peu toute pudeur, elle s'engagea ſi fort dans le crime, que ſes deſordres ſervirent de matiere à la raillerie publique.

On ne ſçauroit diſconvenir qu'Antonin ne fût pleinement inſtruit des infidélitez de ſa femme, dont elle faiſoit retentir toute la Ville. Peu jalouſe de ſa réputation, elle ne ſe ſoucioit pas de ſauver même les apparences. Les démarches, les manieres & les libertez qu'elle ſe permettoit, tout marquoit la dépravation de ſon cœur; & quand Antonin n'auroit pas eu aſſez d'eſprit pour connoître ſon malheur, il avoit des amis trop attachez à ſes intérêts, pour lui laiſſer ignorer, que ſon épouſe étoit la fable de Rome. Cepen-

(*a*) *Capitolin. in Tit. Anton.*

pendant il n'usa point de sévérité à son égard, & quoiqu'il connût toute la honte de sa conduite, & que son cœur en fût pénétré d'une amere douleur, il dissimula son chagrin & le renferma dans son ame.

Le libertinage n'est sans doute jamais excusable; mais celui de Faustine l'étoit d'autant moins, que plusieurs puissantes considérations devoient la retenir dans les bornes d'une conduite réguliere. Elle avoit un Epoux, dont elle possedoit toute la tendresse, & qui étoit digne de la sienne. Son mariage avec Antonin ne l'avoit point entierement soustraite à l'autorité de ses Parens, dont elle devoit craindre les corrections; elle devoit d'ailleurs des exemples de sagesse aux enfans qu'elle avoit, & leur éducation auroit dû être l'objet de ses soins, & la dérober à ses plaisirs; mais sa passion triompha toûjours de sa raison: Elle suivit ses désirs & non les avis qu'on lui donnoit; elle ne craignit ni le ressentiment de son Epoux qu'elle connoissoit incapable de vangeance, ni l'indignation de ses Parens dont elle méprisoit les leçons; & au lieu d'inspirer, par son exemple, la vertu à ses enfans, elle fraïa cette voie de dissolution, dans laquelle nous verrons mar-

cher Faustine, la seule fille qui lui survéquit, laquelle, formée sur un si infàme modéle, devint un monstre horrible d'impureté.

Si Galerius-Antoninus & son frere, fils de Faustine, moururent avant ou après l'élévation de leur Pere à l'Empire, c'est un fait sur lequel les Sçavans ne sont pas d'accord, & l'Historien n'en dit rien; (*a*) mais elle nous aprend, que l'aînée des filles, dont on

(*a*) Un Moderne dit, que Faustine eut de son mariage deux fils, & une fille qui fut mariée à M. Aurele; mais il est sûr, qu'elle eut une autre fille qu'on maria à Lamia-Silanus. Nous devons à Tristan la découverte des noms d'un des fils d'Antonin qu'il appelle Galerius-Antoninus; mais je ne crois point avec lui qu'ils fussent vivans lors de l'adoption de leur pere. Car il y a apparence, qu'Adrien n'auroit pas obligé Antonin de se choisir des Successeurs Etrangers, s'il en avoit pû choisir dans sa famille. On peut même conjecturer avec fondement, qu'Adrien n'auroit pas appellé Verus à l'Empire, si Antonin eut eu des enfans pour lui succeder, puisque, quoiqu'il eut adopté Ælius-Verus Cæsar pere de Verus, il n'avoit nullement le dessein de les déclarer son Successeur, mais il songeoit à choisir un sujet plus propre pour gouverner l'Empire, comme en effet il adopta Antonin.

(*b*) Quoiqu'on donnât le Gouvernement des Provinces, du partage du Peuple, à des Sénateurs qui avoient été indifferemment Préteurs ou Consuls, l'Asie

on ignore le nom, & qui avoit été mariée à Lamia-Silanus, mourut avant le départ d'Antonin pour l'Asie, (b) où l'Empereur l'envoïa avec le caractere de Proconsul. Faustine l'y accompagna, & elle se seroit volontiers passée sans doute de faire ce voïage, qui l'enlevoit à ses délices de Rome, où sa beauté, ses complaisances & sa gaïeté lui attiroient tant d'adorateurs; mais il fallut qu'elle suivît, malgré elle, son Epoux en Orient.

l'Asie & l'Afrique étoient particulierement destinées pour ceux qui avoient été Consuls. On regardoit l'Asie comme un des plus importans Gouvernemens, à cause de l'utilité qu'en recevoit la Ville de Rome. Le Proconsul, qui étoit envoïé en cette Province, ne pouvoit y aller que par mer, & il falloit qu'il allât descendre à Smyrne, qui étoit la Ville *Matrice*. L'Empereur Antonin ordonna par un Edit, qu'il donna à la priere des Asiatiques, qu'à l'avenir les Proconsuls destinez pour Gouverner l'Asie iroient par mer: & ce fut dans le dessein d'epargner de grandes dépenses qu'étoient obligées de faire les Villes par où passoient ces Magistrats, qui les fouloient par leurs passages. Il falloit aussi, que la Flote du Proconsul abordât au lieu où avoient acoûtumé d'aborder les autres Proconsuls; car tous les Proconsuls entroient dans la Province par le même endroit. On aimoit mieux que le Proconsul n'emmenât pas avec lui sa femme, mais il ne lui étoit pas défendu; on l'avertissoit toutefois qu'il se rendoit responsable de toutes les actions de sa femme. Le Proconsul nouveau

mar-

Orient. Il y reçut des présages de la Souveraine Puissance à la quelle il devoit parvenir, & y donna des témoignages éclatans d'une modération & d'une douceur que nul accident ne pouvoit surprendre; l'on raconte même, qu'il signala son entrée dans son Gouvernement, par un acte de bonté qui est une belle preuve de sa *Débonnaireté.*

Cette illustre Proconsul étant arrivé à Smyrne, se logea dans la Maison du Sophiste Polemon, (*a*) parce qu'outre qu'elle étoit la plus commode, elle n'étoit point habitée, à cause que le maître n'étoit point à Smyrne ; le jour même qu'Antonin s'y logea, Polemon arriva fort tard. C'étoit un homme plein de lui-même, & d'une si sotte & si insolente vanité, qu'il se croïoit égal

marquoit le jour auquel il arriveroit dans sa Province au Proconsul à qui il succedoit, afin qu'une arrivée inopinée ne causât pas de trouble. Il défendoit aux Habitans des Villes, qui se trouvoient sur sa route, de venir au-devant de lui, & les exhortoit de le recevoir chacun dans leur Ville. C'étoient-là les principales formalitez qu'observoient les Proconsuls. Auguste avoit auparavant défendu aux Provinces de rendre aucun honneur extraordinaire aux Gouverneurs durant l'exercice de leur charge, ni deux mois après, parce que plus

égal aux Dieux. La faveur, où il étoit auprès de l'Empereur, qui aimoit assez les gens de cette profession, soûtenoit sa fierté & le rendoit si impertinent, qu'il ne ménageoit personne : Cela parut dans cette occasion. (*b*) Ce Sophiste, aïant trouvé sa Maison occupée par le Proconsul qui venoit d'arriver, remplit la ruë de ses emportemens, & après s'être plaint fort brutalement de l'entreprise d'Antonin, il eut la lâche dureté, de lui faire dire qu'il vouloit qu'il sortît sur l'heure de sa Maison, & qu'il n'avoit qu'à aller chercher gîte ailleurs, sans faire réflexion, ou sans vouloir se rendre à celle qu'on lui faisoit faire, qu'il devoit garder des ménagemens avec un Proconsul qu'il étoit dangereux d'irriter, qu'il ne pouvoit point exiger, qu'à une heure si induë

plusieurs Gouverneurs achétoient ces honneurs en souffrant beaucoup de crimes.

(*a*) Il ne faut pas confondre ce Polemon avec d'autres Philosophes de ce nom. Celui, dont nous parlons, étoit natif de Laodicée de Carie. Il tint un rang fort considerable à Smyrne, & fut député vers l'Empereur Adrien par les Habitans. Adrien reçut avec honneur ce Député, & lui donna des marques de son estime. Cela enfla l'orgueil de ce Sophiste, qui devint si insolent, qu'il ne regardoit personne au-dessus de lui.

(*b*) *Philostrat. vit. Polem.*

duë la femme d'un Proconſul Romain, fatiguée d'un long voïage, quittât ſon lit & en cherchât un autre parmi les ténebres; qu'il devoit du moins attendre au lendemain à demander ſa Maiſon.

Un Gouverneur qui n'auroit pas eu toute la modération d'Antonin, auroit puni l'incivilité de Polemon, & l'emportement brutal de ce Sophiſte impoli l'auroit engagé à ne pas lui ceder la Maiſon qu'il avoit choiſie pour ſon logement, & que l'autorité, que lui donnoit ſa dignité, lui permettoit d'occuper; mais Antonin porta plus loin ſa bonté & ſa complaiſance, car ne voulant pas reſter un ſeul moment dans une Maiſon malgré le maître, il quitta à Polemon ſon logis, quoiqu'il fut minuit, & emploïa une bonne partie de la nuit à en trouver un autre. Cette avanture au reſte fut ſçûë à la Cour, & on y eut autant d'admiration pour la douceur d'Antonin, que d'indignation pour l'inſolence du Sophiſte. Adrien, qui aimoit Polemon, eut du chagrin de ſon impoliteſſe, & craignant qu'elle ne fût pour Antonin un ſujet de reſſentiment contre ce Philoſophe, il prit des meſures pour le remettre dans ſes bonnes graces.

Antonin ſe fit aimer en Aſie, pour les

mê-

mémes vertus qui le faiſoient aimer à Rome. (*a*) Il tint une conduite ſi judicieuſe, & gouverna cette Province avec tant d'équité, de prudence, & de bonté, qu'il effaça la gloire de ſon Aïeul, qui l'avoit gouverné avec une ſageſſe qui a été tant vantée. L'Empereur apprit avec joie la haute eſtime où Antonin étoit dans l'Orient, & comme il avoit beaucoup de confiance dans la ſolidité de ſes conſeils, il le rappella auprès de lui, pour prendre ſes avis dans les affaires. Il y a apparence, que Fauſtine ne fut pas fâchée de quitter l'Aſie & de retourner à Rome pour y renouer ſes intrigues: En effet elle y renouvella ſes galanteries; & plus ſon mari ſe faiſoit eſtimer par la ſageſſe de ſes mœurs, plus elle ſe décrioit par la licence de ſa vie. Antonin dévoroit en ſecret des plaiſirs ſi cuiſans, & par une trop molle clémence, il pardonnoit mal-à-propos des déreglemens qu'il auroit dû punir. C'étoit ſans doute par des endroits plus glorieux, qu'il devoit chercher à mériter le Titre de Débonnaire; mais ſoit qu'il fût incapable de la moindre violence, ſoit qu'il craignît

(*a*) *Capitolin.*

que sa sévérité aigrît le mal qu'elle vouloit guérir, soit qu'il crût couvrir son deshonneur en le dissimulant, (a) il permit toûjours à sa bonté de solliciter pour Faustine, qui ne manqua point de faire un très-mauvais usage de l'indulgence de son Epoux, & de fournir au Public la matiere des plus sanglantes railleries.

Rien n'enhardit tant au crime, que l'impunité & le mauvais exemple. Faustine ne vivoit tranquile dans son libertinage, que parce que ses excès n'étoient point punis. Antonin n'avoit pas la force de s'armer de sévérité contre une Epouse qui le deshonoroit ; Annius-Verus, dans une vieillesse presque caduque & sur le panchant de sa vie, n'étoit point en état d'éclairer les démarches de sa fille ; & Ælius-Verus, au lieu de donner à sa sœur de sages leçons, lui donnoit au contraire de mauvais exemples ; & comme si une même naissance leur avoit donné les mêmes inclinations, il se plongeoit dans les mêmes

(a) *Capitolin. in Tit. Anton.*
(b) *Spartian. in Æli. Ver.*
(c) *Lectum eminentibus quatuor anaclinteriis fecerat.*

mes deſordres. En effet, jamais homme n'a été plus voluptueux: Non content des plaiſirs ordinaires, il en inventoit de nouveaux, & rafinoit ſur ceux qu'avoient recherché les Princes les plus efféminez; & entre les odieux monumens de ſa lubricité, que nous trouvons dans l'Hiſtoire, (*b*) il eſt parlé d'un lit d'une façon particuliere, où ſur des feuilles de Roſes, & ſous des couvertures de Lys, il commit tant de crimes avec ſes infames Concubines. (*c*)

Fadille ſa femme ſentoit vivement l'injure que lui faiſoit ſon Epoux; mais comme elle n'étoit point à beaucoup près auſſi ſouffrante qu'Antonin ſon beau-frere, elle ne fut pas maîtreſſe de ſon chagrin. Elle dit à Verus tout ce que lui inſpira ſa jalouſie: elle lui reprocha ſes infidélitez, & le mépris qu'il faiſoit d'une Epouſe qui avoit droit de ne pas ſe croire indigne des empreſſemens qu'il portoit à l'objet étranger; elle le preſſa enfin ſi fort, qu'elle s'attira une réponſe fâcheuſe; car Verus, ſe

cerat, minuto reticulo undique incluſum, eumque foliis roſæ, quibus demptum eſſet album, replebat, jacenſque cum concubinis, velamine de liliis facto ſe tegebat, unctus odoribus perſicis.

voïant harcelé par Fadille, qui revenoit assez souvent à la charge, lui dit un jour brusquement, *qu'on prénoit une femme pour soûtenir l'honneur & la dignité du mariage, & non pas pour en faire les délices, & qu'ainsi elle ne devoit point se formaliser qu'il cherchât des plaisirs hors de sa maison.* (*a*) C'est ainsi que, par les plus honteux déreglemens, Faustine & Verus devenoient le scandale de Rome, tandis que Fadille & Antonin, par la sagesse de leur conduite, en faisoit la gloire & l'ornement.

Les débauches de Verus ne nuisirent pourtant point à sa fortune. Adrien, dont la santé s'affoiblissoit tous les jours, voulant se préparer un Successeur, l'adopta, le fit Préteur, lui donna le Gouvernement de la Pannonie, le déclara Consul, & eut pour lui tant d'égards, qu'une Lettre de ce nouveau César étoit plus efficace auprès du Prince, que les plus vives sollicitations des Courtisans les plus accreditez. Cependant l'on prétend, qu'Adrien, qui connoissoit Verus pour un homme peu pro-

(*a*) *Patere me per alias exercere cupiditates meas: uxor enim dignitatis nomen est, non voluptatis.*

propre pour gouverner l'Empire, ne lui auroit jamais remis l'Autorité Souveraine; & que l'adoption, qu'il avoit fait de ce Romain, étoit le prix infame des brutales complaisances qu'il avoit eu pour l'Empereur, lequel ne les avoit obtenuës qu'à cette honteuse condition, qu'il sçavoit ne devoir jamais avoir son effet; car il étoit très-persuadé que Verus mourroit avant lui, ce qui lui faisoit dire, qu'il avoit adopté un Dieu & non un fils, & l'évenement vérifia ses prédictions. Verus (*b*) mourut quelque tems après son adoption, sans avoir laissé d'autre marque de sa dignité que la pompe de ses funerailles.

Quoiqu'Adrien n'eut aucune envie d'avoir Verus pour successeur, il ne sçavoit toutefois à qui laisser l'Empire; mais les vertus d'Antonin le déterminerent en sa faveur; car voïant que son mal augmentoit tous les jours, il convoqua le Sénat, & déclara, qu'il adoptoit Tite-Antonin, & aïant fait son Testament il l'institua son héritier & son Successeur à l'Empire, (*c*) & ajoûta, que c'étoit par le con-

(*b*) *Spartian. in Æli. Ver.*
(*c*) *Philostrat. vit. Sophist.*

ſeil & à la perſuaſion de Polemon qu'il avoit fait ce choix, afin que le prix & le mérite de ce ſervice fît oublier à Antonin l'injure qu'il avoit reçû de ce Sophiſte à Smyrne.

Ce choix fut la ſource du bonheur public. Jamais l'Empire n'eut un plus digne Maître. Un des premiers ſoin du nouvel Empereur fut, de marquer ſa reconnoiſſance à ſon Bienfaicteur, en lui faiſant décerner l'Immortalité: Il crut, qu'il devoit procurer une place dans le Ciel à celui qui lui en avoit donné une ſi brillante ſur la Terre ; il n'y réuſſit pourtant point avec la facilité qu'il s'étoit promis. Le meurtre qu'Adrien avoit fait des plus illuſtres membres du Sénat, avoit rendu ſa mémoire odieuſe; & bien-loin que l'on fût porté à lui accorder les honneurs divins, on étoit au contraire d'avis de caſſer toutes ſes ordonnances, & d'anéantir juſqu'aux veſtiges de ſes volontez.

Antonin, fort affligé de cette réſolution, tâcha de la combattre par des raiſons qui dans le fonds étoient fort judicieuſes. (a) Il repréſenta au Sénat, que dans ſa délibe-ration

(a) *Dio. lib.* 70.

ration il y avoit beaucoup d'inconſequence, puiſque, en caſſant la diſpoſition d'Adrien, ils refuſoient de le reconnoître pour Empereur, dans le tems qu'ils témoignoient avoir tant de joie qu'il le fût ; car enfin, ajoûta-t-il, ſi vous ſupprimez les diſpoſitions du feu Empereur, ſi vous ne voulez pas exécuter les dernieres volontez d'Adrien, ne caſſez-vous point mon adoption qui y eſt contenuë, & ne m'excluez-vous point de l'Empire qu'il me donne par ſon Teſtament ? & laiſſant couler quelques larmes, il attendrit les Sénateurs, & leur aïant fait changer de réſolution, il obtint ce qu'il voulût, & le Sénat fit un Dieu de celui qui avoit été ſon Tyran.

Antonin ſignala les commencemens de ſon Regne, par la grace qu'il accorda à tous ceux qu'Adrien avoit condamnez à la mort ; ne voulant pas, diſoit-il, qu'on pût lui reprocher d'avoir ſouillé ſon entrée dans l'Empire par des exécutions ſi odieuſes ; généreux ſentimens, qui ſauverent la vie à beaucoup de Proſcrits, leſquels furent autant de voix qui publierent ſa clémence : En effet les Bannis furent rappellez, les Priſonniers furent mis en liberté, les Arrêts de mort furent revoquez, & le Sénat honora ces témoignages de ſa douceur,

en lui décernant le ſurnom de Débonnaire & le Titre glorieux de Pere de la Patrie, qu'aucun Empereur n'avoit ſi bien mérité. Le même Arrêt accorda à Fauſtine la qualité d'Auguſte, & le Sénat ne crût point qu'il pût refuſer à cette Impératrice un honneur qu'il avoit décerné à tant d'autres Princeſſes, malgré les crimes qui les en rendoient ſi indignes.

L'élévation de Fauſtine ſur le Trône de l'Empire, le Titre pompeux qu'elle venoit de recevoir, le ſuprême rang qu'elle occupoit, lui demandoient un nouvelle maniere de vivre. Elle ne pouvoit plus, ſans une extrême honte, ſe permettre ces meſſéances & ces libertez qui l'avoient deshonorée, & qui ne convenoient point à une Impératrice ſur laquelle tout Rome avoit les yeux ouverts; mais ces conſiderations ne purent éteindre en elle le goût des plaiſirs, & la paſſion avoit pris un empire ſi abſolu ſur ſon cœur, qu'il ſe revoltoit contre toutes les réfléxions qui alloient à gêner ſon penchant.

Après que le nouvel Empereur ſe fut acquitté envers Adrien de tout ce que ſa reconnoiſſance pouvoit exiger de lui, il étala ſa magnificence envers le Peuple, auquel il diſtribua de grandes ſommes d'argent, il

païa

païa aux Troupes tout ce qu'Adrien leur avoit légué, & leur fit en son particulier des dons considerables. Les Villes d'Italie, & les Provinces eurent aussi part à ses liberalitez. (a) Faustine regarda comme une prodigalité, la grandeur d'ame de son Epoux, & lui en fit de vifs reproches; elle lui dit avec un air chagrin, qu'il devoit se contenter d'avoir épuisé les finances par ces donatifs, sans vouloir dissiper ses biens particuliers par des largesses inutiles. Personne n'auroit sans doute crû d'une telle œconomie Faustine, qui auroit dû en avoir une plus louable & plus nécessaire; & l'on ne se seroit point attendu qu'une femme, si prodigue de son honneur, eut été si ménagere de son bien. Antonin l'auroit certainement quitté d'être si œconome, si elle avoit voulu être plus sage; mais il ne laissa pas de blâmer une prudence si mercénaire, en répondant à l'Impératrice, que, depuis qu'il étoit parvenu à l'Empire, il n'avoit rien qui fut proprement à lui, parce que son bien, s'étant confondu avec celui de l'Etat, son patrimoine particulier étoit devenu le pa-

(a) *Capitolin. in Anton.*

trimoine de la République ; paroles remarquables, qui marquent bien noblement la générosité de son cœur & son amour pour ses Sujets qu'il regardoit comme ses enfans ; aussi prit-il un soin particulier de les rendre heureux. Il extermina les Quadruplateurs ; (a) dans la bouche desquels l'espérance des confiscations rendoit les calomnies si dangereuses : Il cassa aux gages tous les Officiers qui étoient inutiles au Public ; & il regardoit comme une chose injuste & honteuse, que la République païât des gens qui ne travailloient point pour elle : Il défendit à tous les Gouverneurs de rien exiger des Provinces : Il ne confia l'administration des Charges publiques qu'à des personnes d'une probité reconnuë : Il n'entreprit aucune Guerre que par nécessité, plus attentif à maintenir la Paix dans l'Empire, qu'à en étendre les bornes ; plus jaloux de la tranquilité publique, que de sa propre gloire. Il avoit sans cesse dans la bouche cette fameuse parole de Scipion l'Afri-

(a) Les Quadruplateurs étoient des Dénonciateurs qui avoient la quatriéme partie des biens de ceux qu'ils accusoient. C'étoit des gens extrêmement dangereux, & qui faisoient un mal infini dans

friquain, qu'il valoit mieux ſauver un Citoïen que tuer mille Ennemis. Jamais Prince ne s'eſt ſervi de ſon pouvoir avec plus de modération; il écoutoit tout le monde avec facilité, & même avec condeſcendance. L'approche de ſa perſonne n'étoit interdite à perſonne; il écoutoit le pauvre & le malheureux ſans mépris; on n'avoit pas beſoin d'achêter la faveur d'un Courtiſan pour aller juſqu'à l'Empereur; l'entrée du Palais étoit ouverte à quiconque vouloit parler au Prince; ſon Régne ne fut point un Régne de trafic pour les Favoris.

Mais de toutes ſes belles qualitez, la douceur & la bonté ſont celles qui ont paru en lui avec plus d'éclat. Il ne ſe vangea jamais d'aucune injure; & ceux qui l'avoient le plus vivement offenſé, n'eurent point à craindre ſon reſſentiment. Il donna en effet un bel exemple de cette modération à Polemon, qui l'avoit traité à Smyrne avec tant de brutalité. Ce Sophiſte

dans Rome; parce que, pour s'enrichir, ils noirciſſoient de calomnies ceux qui poſſédoient d'amples Domaines, dont la quatriéme partie devoit leur revenir pour prix de leur délation.

aïant sçû qu'Antonin étoit monté sur le Trône, alla à Rome féliciter le nouvel Empereur sur son élévation. Son arrivée à la Cour rappella le souvenir de l'insolence, avec laquelle il avoit refusé sa Maison à Antonin, lorsqu'il y étoit allé exercer son Proconsulat; & on s'attendoit, que l'Empereur traiteroit avec mépris un homme qui l'avoit traité avec impolitesse; mais Antonin, qui sçavoit se mettre au-dessus de ses passions, regardant la vangeance comme une bassesse, reçût Polemon avec des démonstrations d'estime & de considération; il l'embrassa même avec tendresse, lui fit donner dans le Palais un logement commode, & commanda, en raillant, qu'on le mît dans un appartement d'où il ne risquât point d'être délogé. Par ce trait ingénieux de raillerie, Antonin voulût faire comprendre au Sophiste, qu'il n'avoit pas oublié son incivilité, mais qu'il n'en avoit point le cœur ulcéré : En effet ce ne fut jamais que par quelque trait de raillerie, qu'il fit sentir à Polemon sa faute, afin qu'il s'en corrigeât; ce qui marquoit aussi, que ce n'étoit ni par stupidité, ni par lâcheté qu'il ne se vangeoit point; mais par vertu & par grandeur d'ame : Exemples touchans de douceur & de modération,

tion, lesquels, en lui assûrant l'amour du Sénat & du Peuple, servoient de leçon à tous ceux qui étoient auprès de sa personne; car c'étoit pour les instruire, & pour leur enseigner la douceur qu'il rappelloit l'outrage que lui avoit fait Polemon à Smyrne. Il le fit fort agréablement un jour qu'un Acteur, qui avoit été chassé du Théatre par ce Sophiste, fut se plaindre à Antonin de cette violence; car (a) ce Prince lui aïant demandé à quelle heure il avoit été chassé, & l'Acteur lui aïant répondu que c'étoit à midi; & moi, répliqua l'Empereur, je le fus à minuit, & je ne m'en plaignis point.

Il y avoit déjà trois années qu'Antonin gouvernoit l'Empire avec cette sagesse, & cette bonté qui faisoient la félicité publique, lorsque Faustine sa femme mourut dans sa trente-septiéme année. Ses débauches, qui avoient causé à l'Empereur des chagrins si vifs & si cuisans, devoient lui avoir préparé depuis long-tems des motifs de consolation; il ne laissa pas de regretter cette Impératrice, malgré l'opprobre de sa vie. Il lui fit accorder tous les hon-

(a) *Philostrat. vit. Polem.*

honneurs qu'on avoit décerné aux autres Impératrices, & la fit mettre dans le Ciel, où le Sénat avoit auparavant placé les Agrippines & les Messalines. Rupilie-Faustine étoit encore vivante; elle reçût les complimens que la bienséance fait faire dans ces occasions, (*a*) & eut la satisfaction de voir l'Empereur son beau-fils, faire rendre à la mémoire de Faustine des honneurs particuliers; car Antonin, non content de lui avoir fait décerner l'Apothéose, & d'avoir fait célebrer à sa gloire des jeux somptueux, lui fit bâtir un Temple, qu'il remplit des Statuës de cette infame Divinité, &, par un privilege singulier, il fit ordonner qu'on porteroit solem-

(*a*) Faustine, lorsqu'elle mourut, avoit trente-six ans trois mois onze jours. On dédia une Inscription à Faustine sa mere, & c'est de là que nous apprenons l'âge de cette Impératrice, & que lors de sa mort, sa mere étoit vivante.

MEMORIÆ
DIVÆ FAUSTINÆ AUG.
PIÆQ: CLARISSIMÆQ:
RELICTA MATRE INFELICISSIMA
VIXIT ANN. XXXVI. MENS. III.
DIES XI.

(*b*) Cizique étoit une des plus fameuses Villes de

lemnellement ſon image dans les ſpectacles du Cirque.

Après que l'Empereur eut ſoulagé ſa douleur, par les honneurs qu'il fit rendre à la mémoire de ſon Epouſe, il ſe donna tout entier au gouvernement de l'Etat. Il répara les anciens Edifices, & en fit bâtir de nouveaux. Il ſoulagea les Provinces, que la peſte, la famine & les tremblemens de terre avoient fort déſolées, & ſur tout Cizique, (*b*) où croula pour lors ce fameux Temple qu'on y voïoit, le plus beau & le plus grand qu'il y eut au monde. Il fit auſſi rebâtir, à ſes propres dépens, les Maiſons que le feu avoit conſumées à Carthage, à Narbonne & à Antioche; & l'on peut

de la Grece, ſoit pour ſa grandeur, ſoit pour ſa beauté. Elle étoit ſituée dans une Iſle dans la Propontide, laquelle étoit jointe par deux Ponts à la terre ferme. La Ville étoit célebre par ſes Forteresſes, ſes Tours & la Forteresſe tout de marbre. Mais l'ouvrage le plus digne d'admiration qu'on voïoit dans Cizique, étoit ce Temple ſuperbe, qui, en grandeur & en beauté, ſurpaſſoit tous ceux de l'Aſie. Les colonnes avoient quatre aûnes d'épaiſſeur, cinquante coudées de hauteur & chaque colonne n'étoit que d'une ſeule piéce. Cizique n'eſt plus renommée que par le marbre que donne l'Iſle de ce nom.

peut dire, qu'il n'y eut point de Province où l'on ne trouvât quelque monument de ses liberalitez, de sa compassion, ou de sa magnificence.

Jamais Prince n'a eû l'ame plus pacifique, & n'a été cependant plus redouté. Les Peuples les plus éloignez ploïoient sous son autorité, parce qu'ils aimoient sa douceur & sa droiture : Il regnoit dans les Provinces aussi souverainement que dans Rome; son nom étoit respecté des Princes alliez de l'Empire Romain, des Etrangers & des Barbares même; & il maintint le repos & la tranquilité de la République par sa seule réputation, avec plus de gloire que ses Prédecesseurs n'avoient fait par la force des armes.

Un des plus grands services qu'il pouvoit rendre à l'Empire, fut, d'inspirer des sentimens de vertu à Marc-Aurele, qu'il avoit adopté, & qui devoit lui succeder conjointement avec Lucius-Verus, conformément à la disposition d'Adrien. Il lui donna des Précepteurs de réputation; & fit venir exprès de la Ville de Chalchis le célebre Apollonius, dont l'arrogance fournit à Antonin une occasion de faire voir son extrême bonté. Ce Philosophe étant arrivé à Rome, au lieu d'aller droit au Palais,

lais, logea dans une Maison particuliere. L'Empereur, aïant été averti de son arrivée, l'envoïa querir pour lui remettre l'éducation de son fils adoptif; mais Apollonius, plein de sa morgue Philosophique, regardant fierement l'Envoïé de l'Empereur, lui dit, que ce n'étoit pas au Maître à aller trouver le Disciple; mais au Disciple à aller trouver le Maître. Antonin ne s'offença point de cette impertinente & sotte vanité; mais il s'en mocqua, & tourna en ridicule ce Sophiste arrogant. Je suis surpris, dit-il, qu'un si grand Philosophe, ait trouvé le chemin plus long de son logis aux Palais, que de Chalchis à Rome; lui donnant à entendre par cette raillerie, que, puisqu'il étoit venu exprès de Chalchis à Rome pour trouver son Disciple, il pouvoit bien, sans se faire tort, achever la route, & pousser jusqu'au Palais.

On ne peut point douter qu'Antonin n'ait eu un soin particulier de l'éducation de Faustine sa fille, puisqu'il prit tant de précautions pour bien faire élever son fils adoptif. Mais il ne trouva point dans celle-là, de si heureuses dispositions que dans l'autre. Marc-Aurele se forma sur les vertus d'Antonin. Faustine imita les crimes

de

de ſa mere : Nous verrons, qu'elle porta l'impudicité aux plus affreux excès. Antonin n'en fut pas le témoin ; car il mourut dans la vingt-troiſiéme année de ſon Regne, après avoir gouverné l'Empire avec tant de ſageſſe, de juſtice, de modération, de douceur, & même avec tant de gloire, qu'on auroit pû dire de lui, avec beaucoup plus de raiſon que de Trajan & d'Auguſte, qu'il ne devoit jamais naître, ou qu'il ne devoit jamais mourir. Il donna, ſur les dernieres années de ſa vie, ce fameux Edit que Saint Auguſtin *(a)* a tant loué, & par lequel il étoit défendu aux maris d'accuſer leurs femmes d'adultere, lorſqu'ils étoient eux-mêmes coupables du même crime, & il ſoûmit ces maris

(a) S. Auguſtin parle de cette Loi, dont aucun Jurisconſulte ne fait pourtant point mention. Ulpien rapporte les termes d'Antonin dans la Loi 13. du Digeſte au titre *ad leg. Juliam de adult. Judex adulterii ante oculos habere debet & inquirere, an maritus pudice vivens mulieri quoque bonos mores colendi auctor fuerit. Periniquum enim videtur eſſe, ut pudicitiam vir ab uxore exigat quam ipſe non exhibeat, &c.* Sur quoi Godefroy, dans ſes Notes ſur cette Loi, rapporte une belle parole de Lactance. *Exemplo continentiæ docenda uxor eſt, ut ſe caſtè gerat. Iniquum enim eſt ut id exigas quod præſtare ipſe non poſſis.*

maris infidéles aux peines établies contre les femmes de ce caractere. Jamais Empereur n'a été tant regretté, ni de ses Sujets, ni des Etrangers, qui avoient une si haute idée de son intégrité, qu'ils le prirent souvent pour arbitre de leurs differens.





FAUSTINE LA JEUNE,

Femme de Marc-Aurele, surnommé le Philosophe.

L'Amour & l'étude de la Philosophie ne sont pas, dans les maris, un attrait qui leur attire toûjours les empressemens de leurs femmes. La trop grande sagesse des Epoux est bien souvent la cause, ou le prétexte des déreglemens de leurs Epouses; & qui sçait, si Faustine la Jeune auroit été si libertine, si Marc-Aurele eût été moins Philosophe? Elle étoit fille de Tite-Antonin, comme nous l'avons vû, & dans cet Empereur elle avoit le modéle le plus achevé de toute sorte de vertus; mais le poids de son panchant corrompu l'emporta sur une si sage éducation. C'est fort inutilement, & presque toûjours sans fruit, que l'attention la plus soigneuse cultive un fond, quand la nature l'a formé ingrat & mauvais. Faustine,

ne, née avec des inclinations dépravées, imita les crimes de ſa mere, comme s'il eût été fatal à celles de ce nom d'être déréglées. Il eſt vrai que, ſi le viſage eſt le miroir de l'ame, l'on ne devoit pas attendre de cette Princeſſe une vie fort ſage; ſa Phiſionomie annonçoit ſon humeur & le panchant de ſon cœur. Elle avoit la tête petite, (*a*) le viſage un peu avancé, le col long, les yeux petits, mais fort vifs, & tout l'air d'une étourdie. Incapable de réfléxion & de retenuë, de remords comme de ſcrupule, elle ne ſçût jamais oppoſer aux ſaillies de ſon tempéramment les devoirs de la bienſéance; & l'on trouve peu de Princeſſes, qui aient porté leurs crimes à des excez ſi honteux. Il eſt ſans doute, que la négligence avec laquelle Marc-Aurele éclaira ſa conduite, & les complaiſances aveugles qu'il eut pour elle, contribuerent beaucoup à ſon libertinage. C'eſt à des deſordres affreux qu'aboutit pour l'ordinaire une licence impunie. Un mari, qui veut faire l'aveugle ſur la conduite de ſon Epouſe, ſe trahit ſoi-même; & il eſt très-dangereux de laiſſer une trop grande liber-

té

(*a*) *Spon. recher. Curi. d'Antiq.*

té à certaines femmes, lesquelles ne s'en servent que pour deshonorer la main trop indulgente, qui ne sçait pas tenir en bride leurs passions.

L'Empereur Adrien, en adoptant Antonin, ordonna que celui-ci donneroit Faustine sa fille à Verus; mais, dès qu'il fut mort, Antonin, (*a*) qui voïoit une trop grande disproportion d'âge entre sa fille & Verus, prit une resolution opposée à l'intention d'Adrien, & forma le dessein de la marier avec Marc-Aurele, quoiqu'il eut

(*a*) *Capitolin in Marc-Aurel.*

(*b*) Il y a des Auteurs, qui prétendent, que Marc-Aurele avoit été accordé avec la Princesse Fabia fille d'Elius-Verus-César, qu'Adrien avoit adopté. M. de Tillemont le croit ainsi; cependant Jules-Capitolin dit positivement, que la fille de Lucius-Cejonius-Commodus lui avoit été destinée. *Usus est etiam Commodo Magister, cujus ei affinitas fuerat destinata*; & dans le même endroit, cet Historien, en parlant de Marc-Aurele, dit: *Virilem togam sumpsit 15. ætatis anno, statimque ei L. Cejonii Commodi filia desponsata est ex Adriani voluntate.* Je sçai qu'il est surprenant, que les Auteurs ne parlent point de cette fille de Cejonius, & qu'on ne peut pas bien démêler qui étoit ce Commodus, qui fut un des Précepteurs, ou des Maîtres de Marc-Aurele; mais je ne vois pas, que le

eut déja fiancé Cejonie fille de Lucius-Cejonius-Commodus. (*b*)

Marc-Aurele étoit d'une des plus illustres familles de Rome. Il descendoit de la race de Numa-Pompilius, dont il faisoit revivre la sagesse & la pieté. Il s'apelloit Annius-Verus; (*c*) mais, dès qu'il eut été adopté, il prit le nom de Marc-Aurele. Ses Ancêtres avoient toûjours tenu dans le Sénat un rang distingué; mais ses vertus personnelles le rendirent beaucoup plus illustre que sa naissance & que ses allian-

le silence des Historiens, sur la vie & la destinée de cette Romaine, doive faire conjecturer, que Marc-Aurele fiança Fabia, après qu'ils ont dit, qu'il fiança la fille de Cejonius.

(*c*) Marc-Aurele est très-souvent marqué dans l'Histoire sous le nom d'Antonin: il est vrai qu'on le distingue de son prédecesseur par le pronom de Marc. D'abord après sa naissance, il fut apellé, comme son Aïeul maternel, *Catilius-Severus*: Après la mort de son pere, il fut adopté par son Aïeul paternel, & prit son nom, *M. Annius Verus.* Adrien changea Verus en *Verissimus*, ensuite Tite Antonin l'adopta & lui donna les noms de *Marcus Ælius Aurelius Verus.* Après qu'il fut parvenu à l'Empire, il prit le nom d'Antonin; mais pour le distinguer de l'Empereur, qui avant lui a porté ce nom, on l'appelle ordinairement Marc-Aurele.

liances, quoiqu'elles ambrassassent tout ce qu'il y avoit de grand & de considerable dans Rome. On voïoit en lui toute sorte de belles qualitez, sans le mélange d'aucun considerable défaut. Il fut grave dès son enfance, moderé, sobre, liberal, & il conserva la simplicité de ses mœurs, dans l'exercice de la Puissance Souveraine, & dans tout l'éclat qui l'accompagne. Il passa la plus grande partie de sa jeunesse à l'étude de la Philosophie Stoïcienne. C'étoit avec des Philosophes qu'on le voïoit converser sans cesse; il affectoit leur air serieux & composé, se piquoit de les imiter jusques dans les petites choses, ne dédaignant pas même de porter, à leur exemple, une longue barbe & un grand manteau,

(*a*) On ne trouve point d'Auteur qui dise, que le surnom de Philosophe ait été donné à Marc-Aurele, ni par le Sénat, ni par le Peuple; on ne le lit ni dans aucune Inscription, ni sur aucune Medaille, ni dans aucun Historien. C'est donc moins un surnom qu'une épithete, que la maniere de vivre de ce Prince lui a fait donner par les Ecrivains. Il affectoit en effet si fort d'imiter les Philosophes en toutes choses, que cela alla jusqu'à la manie: & je ne sçai, si ce n'etoit point une grande foiblesse, dans un Empereur Romain, de porter le Manteau de Philosophe. Tertullien en eut

teau, & de ſe donner en ſpectacle au Public ſous ce riſible équipage. (*a*) Auſſi lui donna-t-on le ſurnom de Philoſophe. Au reſte ce fut de ſon application trop aſſiduë à l'étude de la Philoſophie, que prirent naiſſance ces incommoditez, (*b*) qui altererent ſi fort ſa ſanté, & auxquelles il fut ſujet preſque tout le tems de ſa vie. (*c*)

Dès qu'Adrien fut mort, Antonin adopta Marc-Aurele, & réſolut en même-tems de lui faire épouſer ſa fille, quoiqu'elle eût été deſtinée pour Verus. Fauſtine la mere en fit la propoſition à Marc-Aurele; mais comme celui-ci ne faiſoit rien à la légere & qu'il méſuroit toutes ſes démarches, il demanda du tems pour faire ſes réfléxions. Cependant Antonin lui donna

eut auſſi la même fantaiſie, & pour la juſtifier, il compoſa le fameux Ouvrage *de Pallio.*

(*b*) *Dio. lib.* 71.

(*c*) Marc-Aurele étoit naturellement d'un temperament ſain, robuſte & vigoureux: *In principio fuerat bona valetudine*, dit Dion: mais ſon application à l'étude & aux affaires ruïna ſa ſanté. Il vécut pourtant près de ſoixante ans, ſans prendre d'autres remedes que de la Thériaque, pour fortifier l'eſtomac & la poitrine. Ce remede devint fort commun; & parce que l'Empereur, qui en prenoit tous les jours, s'en trouvoit bien, la Thériaque devint le remede à la mode.

na le Titre de César, l'aggregea au College des Prêtres Saliens, le désigna Consul, & le revêtit enfin de tous les honneurs qui pouvoient donner du relief à un Prince qui devoit être son Successeur. Ils n'enflerent point le cœur de Marc-Aurele. Imbu des maximes Stoïciennes, il se montra insensible à des honneurs qui auroient satisfait l'ambition la plus démesurée, & faisant son plus doux plaisir de l'étude de la Philosophie, il s'y donna tout entier.

Cependant le tems qu'il avoit demandé pour se déterminer sur le mariage proposé, étant expiré, Marc-Aurele reçut avec reconnoissance l'honneur qu'on lui offroit, & épousa la Princesse Faustine. Cette fête se fit avec toute la magnificence qui pouvoit convenir à un si grand mariage, & l'Empereur en fit le sujet des plus abondantes largesses. Mais ce qui combla bientôt sa joie, fut la naissance de la Princesse Lucille, de laquelle Faustine accoucha. Marc-Aurele en devint plus cher à son beau-pere, aussi reçût-il de lui la dignité de Tri-

(a) *Capitolin in Antonin. Pium & in Marc-Anton.*

Tribun, & la puiſſance Proconſulaire. Ce nouveau degré d'élévation, bien-loin de donner atteinte à ſa modeſtie, le rendit au contraire plus moderé; & il fut autant ſoumis à Antonin que s'il eut été ſon fils. Jamais on ne vit une ſi bonne intelligence, & un beau-pere & un gendre ſe donner reciproquement de ſi louables marques d'inclination & d'eſtime.

Pluſieurs eſprits mal tournez ne pûrent ſouffrir cet heureux accord, s'imaginant que la faveur, où étoit Marc-Aurele auprès de l'Empereur, étoit un obſtacle à la leur. Il y a toûjours, dans les Cours des Grands, de ces flateurs corrompus & malins, qui croient avancer leur fortune en s'inſinuant dans l'eſprit des Princes, par des rapports empoiſonnez, qu'ils ſont contre ceux dont ils veulent ruïner le credit, ſous prétexte de zèle, & les Rois les plus ſages & les plus éclairez ne ſont pas toûjours à l'abri de leurs artifices. (*a*) Valerius-Omulus étoit de ce mauvais caractere. Cet adroit & envieux Courtiſan, qui avoit l'oreille de l'Empereur, (*b*) mettoit ſourdement à profit

(*b*) Omulus avoit été bien avant dans la faveur auprès de Tite-Antonin. Cet Empereur alloit quel-

fit toutes les occasions, où il pouvoit jetter des défiances dans son esprit contre Marc-Aurele, & lorsqu'il pouvoit donner un mauvais jour à quelque action de ce Prince ou de quelqu'un de sa famille, il avoit l'adresse de la revêtir de toutes les couleurs qui pouvoient lui donner la ressemblance du crime. L'imposture & la ruse étoient dangereuses dans sa bouche ; car comme il ne manquoit point d'esprit, il sçavoit donner du poids aux choses les plus legeres, & il avoit le secret d'emploïer avec succès la raillerie pour venir à ses fins ; mais en faisant semblant de plaisanter, il portoit des coups mortels, ce qui étoit une malice très-rafinée. Omulus prit ce tour, pour faire prendre à l'Empereur de l'ombrage contre son beau-fils. Domitia-Calvilla (*a*) mere de Marc-Aurele, Princesse fort sage & qui se piquoit de pieté envers les Dieux, alloit régulierement tous les jours por-

quelquefois chez lui pour y manger, & il souffroit sans peine d'être raillé par ce Courtisan qui faisoit souvent le plaisant. On raconte qu'un jour Antonin, étant allé chez Omulus, y admira des Colonnes de Porphyre, qui étoient d'une grande beauté, & lui demanda d'où il les avoit euës. Omulus, au lieu de répondre à l'honneur que lui fai-

porter ſes vœux à un Simulacre d'Apollon qui étoit dans ſon Jardin. Elle s'acquittoit de ce ſacrilege devoir, un jour que l'Empereur & Omulus la voïoient dans une poſture fort humble aux pieds de cette Statuë. Omulus, qui voïoit Antonin fort attentif à la pieté de la Princeſſe, tâcha de donner un mauvais ſens à cette action, qui méritoit au contraire ſes éloges, &, pour en décrediter le prix, il voulut inſinuer à Antonin, que ſa mort étoit l'objet de la priere de Calville ; car, regardant l'Empereur avec un ſourire malin, il n'eſt pas difficile, Seigneur, lui dit-il, de comprendre ce que demande à Apollon la mere de Marc-Aurele, c'eſt vôtre mort, qui doit mettre entre les mains de ſon fils l'autorité ſouveraine.

Antonin dont l'eſprit prudent & judicieux n'étoit pas capable de prendre facilement des défiances, ne donna point

faiſoit l'Empereur, d'admirer les ouvrages de ſa maiſon, lui répondit brutalement, que dans la maiſon d'autrui il falloit être ſourd & muet: *Cum in alienam domum veneris & mutus & ſurdus eſto.*

(*a*) La mere de Marc-Aurele, que nous appellons Domitia-Calvilla, s'appelloit auſſi Lucilla. Jules-Capitolin lui donne l'un & l'autre nom.

dans le piége qu'on lui tendoit, & ne diminua rien de ſon eſtime pour Calville, & de ſa tendreſſe pour Marc-Aurele. Le perfide Courtiſan n'eut d'autre ſatisfaction, que d'avoir dit ſans ſuccès une fade plaiſanterie, & il ne lui reſta peut-être que le chagrin d'avoir fait connoître ſon odieux caractère, comme c'eſt le fruit ordinaire que tirent de leurs impoſtures ces lâches Adulateurs, qui obſedent les oreilles des Princes.

Tite-Antonin étant mort, le Sénat, d'accord avec lui, ſur le mérite de Marc-Aurele, le déclara ſeul Empereur; mais celui-ci, qui étoit réligieux obſervateur de ſa parole, ne voulut pas manquer à celle qu'il avoit donné à Adrien, d'aſſocier à l'Empire Lucius Verus; il le fit, & quoiqu'il n'eût point trop bonne opinion de ce Prince, il le déclara ſon Collegue, lui donna le Titre de Céſar & d'Auguſte, & lui fit prendre des engagemens avec Lucille ſa fille.

Ce fut alors que la République Romaine, eut pour la premiere fois deux Empereurs, qui la gouvernerent de concert avec une égale autorité; car juſqu'alors la Puiſſance Souveraine n'avoit pas été partagée depuis que le Sénat l'avoit remiſe à Augu-

ſte.

ſte. Marc-Aurele fut bien-aiſe d'aſſocier Verus à ſa Dignité, & à ſon pouvoir, pour ſe débarraſſer ſur lui des ſoins pénibles & tumultueux du Gouvernement, & pour avoir plus de tems pour vacquer à l'étude de la Philoſophie. En effet il la cultiva ſur le Trône, avec la même application qu'il la cultivoit, lorſqu'il n'étoit que particulier, & il ne crut pas dégrader ſa Dignité en allant écouter les leçons des Philoſophes de réputation dans les Academies, d'où il revenoit rempli de maximes de la plus auſtere ſageſſe.

Elles n'étoient guéres du goût de Fauſtine, dont l'humeur coquette & enjouée, ne s'accommodoit guéres d'une prudence ſi ſérieuſe, & ne demandoit que des plaiſirs & des divertiſſemens. Auſſi dans le tems que, dans ſon Cabinet, Marc-Aurele s'enfonçoit dans ſes méditations Philoſophiques, Fauſtine ſa femme, oubliant ſa naiſſance & ſon rang, ſe livroit à des divertiſſemens peu réglez, & l'Empereur trop occupé de ſon étude, ſe mettant peu en peine d'éclairer la conduire de ſon Epouſe, elle ſçut ſi bien tirer avantage de cette molle indolence, qu'elle oſa ne rien refuſer à ſes deſirs. L'Empereur Verus ne donnoit pas aux ſiens une ſatisfaction moins hon-

teuſe, & fit voir qu'à beaucoup près il n'avoit point les inclinations auſſi nobles & auſſi réglées que ſon beau-pere ; mais les malheurs, qui dans ce tems-là affligerent la Ville & l'Empire, l'arracherent à ſes divertiſſemens. Le Tibre inonda la Ville, renverſa les plus beaux Edifices & ravagea la Campagne. Cette affliction fut ſuivie d'une famine horrible ; & comme ſi tous les fleaux s'étoient unis pour punir les Romains, les Parthes, après avoir chaſſé de Syrie Atidius Cornelianus qui en avoit le Gouvernement, déclarerent ouvertement la Guerre, qu'ils méditoient depuis pluſieurs années.

Les Empereurs donnerent tous leurs ſoins pour reparer les pertes qu'avoient cauſé l'inondation & la famine, &, après avoir envoïé des Généraux & des Troupes contre les Chattes & contre les Peuples de la Grande-Bretagne, qui menaçoient auſſi l'Empire d'une revolte, ils furent d'avis que Verus allât en perſonne en Syrie, pour punir les Parthes de leur rébellion, & que Marc-Aurele reſtât à Rome, où ſa préſence étoit néceſſaire. Le Sénat autoriſa toutes ces réſolutions.

Marc-Aurele accompagna ſon Collégue juſqu'à Capouë, d'où il reprit le chemin de

de Rome; mais aïant bien-tôt appris que Verus étoit malade à Canuſe, il fit faire, par le Sénat, beaucoup de vœux pour ſa guériſon, & alla voir ſon beau-fils, qu'il ne quitta que lorſqu'il fut en état de continuer ſon voïage de Syrie. Ce fut dans ce tems-ci que Fauſtine accoucha de la Princeſſe Fadile, que Caracalla depuis fit mourir, & de laquelle nous aurons lieu de parler ailleurs. Elle mit encore au monde bien-tôt après Juſtine, qui, ſelon quelques-uns, mourut fort jeune, & qui, ſelon d'autres, imita les crimes de ſa mere. Celle-ci ſe ſouilla des plus infames, elle renouvella les deſordres de Meſſaline, & j'avouë que, pour peu que l'on aime l'honêteté, on ne peut les rapporter ſans horreur. Je ſçai cependant, que les regles de l'Hiſtoire obligent celui qui l'écrit, à rapporter les vices comme les vertus de ceux dont il narre la vie; & que, pour décrire des traits honteux & des faits déteſtables, la plume de l'Hiſtorien n'en eſt ni moins ſage, ni moins retenuë. Pour moi, je ſouhaiterois ſçavoir rapporter, avec plus de circonſpection & en termes plus couverts, des crimes ſi horribles; mais à force de jetter des voiles ſur la penſée d'un Auteur, on la cache entiérement, & le Lecteur n'y

trouve que celle de l'Hiſtorien ou du Traducteur. Après tout, quand on a lû l'Hiſtoire de Meſſaline, de Julie & d'Agrippine, on ne peut point être ſurpris, de ce qu'on peut lire de Fauſtine, qui fut une parfaite imitatrice de leurs deſordres. Car dans le tems que Marc-Aurele, enſeveli dans la ſolitude de ſon Cabinet, digeroit les projets qu'il faiſoit pour humilier les Ennemis de l'Empire, ou épuroit ſon eſprit par l'étude de la Philoſophie, l'Impératrice ſa femme s'abandonnoit à ſon panchant, ſe ſouillant dans les plus honteux dereglemens. La confiance, qu'elle avoit dans la bonté de l'Empereur, l'enhardit à le deshonorer par un libertinage affreux. Elle ne ſe contenta point de chercher, dans des Amans de ſa naiſſance & de ſon rang, les empreſſemens qu'elle ne trouvoit pas dans Marc-Aurele, occupé à des ſoins plus ſérieux, & d'accorder à d'illuſtres Favoris des faveurs, que le mari trop ſtudieux négligeoit; elle ſe livra à tout venant, & ſes proſtitutions devinrent publiques: Car s'étant peu à peu acoûtumée à ne rougir de rien, & ne craignant point du tout Marc-Aurele, qui fermoit les yeux ſur ſes débauches, elle accorda tout à ſes infames appetits. Orphitus

tus fut un de ses soupirans, & ses soupirs n'eurent qu'un trop heureux succès. Utilius & Moderatus eurent part à ses faveurs, ou plûtôt à ses crimes, & Tertullus vécut avec elle dans une familiarité infame.

Le Public, qui conte pour ainsi dire tous les pas des personnes de ce rang, n'ignoroit point le libertinage de Faustine. Sur elle étoient ouverts les yeux de tout le monde, & la médisance, qui n'épargne ni Noblesse, ni Dignité, ni Grandeur, ni Autorité, ne fit pas grace à l'Impératrice. Marc-Aurele ne pouvoit qu'être instruit des excès de sa femme; & il étoit sans doute très-difficile, que des galanteries que Faustine, peu jalouse de sa réputation, mettoit en dépôt entre les mains de la rénommée, échapassent à sa connoissance. Il sçavoit sur tout, que Tertullus avoit avec elle de honteuses liaisons, il les avoit surpris un jour dînant eux deux tête-à-tête, & une si grande familiarité lui apprenoit assez qu'ils avoient encore des tête-à-tête plus secrets & plus criminels. Il eut même la dure mortification de voir, que les impudicitez de Faustine fournissoient au Théatre la matiere des scenes les plus risi-

bles, (*a*) puiſqu'un jour que cet Empereur étoit à la Comédie, les Acteurs eurent l'imprudente témérité de lui reprocher ſa honte, & de l'inſtruire des proſtitutions de ſa femme, ſans fort déguiſer un ſujet qu'il auroit été aſſez hazardeux de jouer ſous un autre Empereur, lequel auroit ſans doute converti en véritable Tragédie cette Piéce Comique. Car un Acteur qui repréſentoit un mari ſtupide, aïant demandé à ſon Eſclave le nom du galand de ſa femme, l'Eſclave le nomma par trois fois en diſant que c'étoit Tullus; mais le mari affectant ne l'avoir pas bien entendu, & aïant demandé comment il s'appelloit, l'Eſclave, en prenant un tour de plaiſant, lui repliqua qu'il s'appelloit Tertullus. (*b*)

Marc-Aurele eut ſans doute beſoin de tout le ſecours de ſa Philoſophie, pour devorer en ſecret des chagrins ſi cuiſans, &, en affectant de ne rien ſçavoir des galanteries de ſa femme, quoiqu'elle prît ſi peu de ſoin de les dérober à ſa connoiſſance, il

(*a*) *Jul. Capitolin. in Marc-Anton.*

(*b*) *Cum ſtupidus nomen adulteri uxoris à ſervo quæreret, & ille diceret ter Tullus, & adhuc ſtupidus quæreret, reſpondit ille : jam dixi ter, Tullus dici-*

il exerçoit une dure politique. Cependant ſoit en Stoïcien, ſoit en politique, il diſſimula les deſordres de Fauſtine, il lui donna toûjours des marques de tendreſſe & d'eſtime, dont elle étoit ſi peu digne, & voulant ſans doute faire acroire qu'il ignoroit les taches qu'elle avoit fait à ſa vie, ou juſtifier l'inſenſibilité qu'il marquoit avoir à ſon deshonneur, il voulût inſtruire la poſterité de la bonne opinion qu'il avoit de ſa femme, (*c*) en proteſtant dans ſes réfléxions morales, qu'il regardoit comme une faveur des Dieux d'avoir eû une Epouſe d'un ſi bon caractere; inutile précaution, qui ne put point défendre la réputation de l'Impératrice contre le bruit Public.

Verus ne tenoit point en Syrie une conduite plus réguliere que celle que Fauſtine tenoit à Rome, & nous verrons bien-tôt qu'il ne donna pas à ſon Collegue des chagrins moins ſenſibles. (*d*) Cependant les Généraux Romains humilierent les Enne-

dicitur. La penſée du Comique ne peut pas ſe rendre en François.

(*c*) *Marc-Aurel. Anton.* Op. *de ſe ip.*

(*d*) *Capitolin. in Ver.*

mis de l'Empire par des ſuccès heureux, Verus s'en attribua le mérite & la gloire, &, après la fin de la Guerre, il établit Avidius Caſſius Gouverneur de Syrie; mais la conduite douteuſe de ce nouveau Gouverneur aïant jetté des défiances dans l'eſprit de ce Prince, il écrivit d'abord à Marc-Aurele, que dans Caſſius ils avoient un dangereux Ennemi à craindre.

Marc-Aurele qui, par ſes maximes Philoſophiques, ſe mettoit dans l'indépendance de la fortune, ſoit qu'il regardât les avis de Verus, comme des ſoupçons que prenoit légérement un Prince, qui ne ſongeoit qu'à ſes plaiſirs, ſoit qu'en ſévère Stoïcien il crût, que les arrêts du Deſtin fuſſent inévitables, répondit à ſon Collegue, que, ſi les Dieux avoient deſtiné l'Empire à Caſſius, toute la puiſſance des hommes ne ſçauroit renverſer les décrets du Ciel, & qu'il étoit plus juſte, que l'on ſe ſoûmît avec docilité aux volontez du Deſtin, que de faire contre elles des efforts, qui auſſi bien ſeroient inutiles. Dans ce raiſonnement il y avoit beaucoup plus de Philoſophie que de juſteſſe & de politique; auſſi verrons nous bien-tôt, que, lorſque Caſſius ſe fut ouvertement déclaré, Marc-Aurele enviſagea cette revolte ſous des idées bien diſ-

différentes, & que ſa ſoumiſſion aux ordres du Deſtin, ne fut ni ſi aveugle, ni ſi docile.

Verus chargea ſa tête des Lauriers que d'autres avoient cueilli, & alla à Rome recevoir les honneurs du Triomphe, qui étoit le prix d'une Victoire, à laquelle il n'avoit aucune part, quoiqu'il ſe vantât des ſuccès avantageux de ces Guerres; ou plûtôt il y alla continuer ces affreuſes débauches, dont il avoit ſouillé toutes les Villes de Syrie. On ne vit jamais une licence ſi monſtrueuſe; &, quand on lira dans le Chapitre ſuivant les actions de ce Prince, on trouvera, que c'eſt avec juſtice qu'on l'a comparé aux Caligula, aux Neron & aux Domitien, Empereurs les plus décriez, qui euſſent occupé le Trône qu'il dèshonoroit lui-même par ſes horribles excès. Son incontinence ne reſpectoit rien, elle portoit ſes infames atteintes & ſur les perſonnes les plus mépriſables, & ſur celles qui méritoient le plus ſon reſpect; &, ſi l'on doit ajoûter foi aux bruits qui coururent & qui ne trouverent que trop de créance dans les eſprits, il porta ſes abominables attentâts ſur l'honneur même de Fauſtine ſa Belle-Mere, & n'eut pas honte de ſouiller le lit de Marc-Aurele ſon

Beau-

Beau-Pere & son Bienfaicteur, par un inceste criant, & par une odieuse ingratitude. L'on ne peut en effet guères réfuser de croire capables d'un tel crime Verus & Faustine: L'un, revêtu de la Puissance Souveraine, étoit incapable de retenuë dans ses infames passions; l'autre n'avoit, ni honte, ni pudeur; & ils brûloient l'un & l'autre des mêmes feux. On dit même, que Verus ne fit point un mystere de ce crime; car, comme s'il eût voulu s'honorer & tirer gloire d'une si exécrable saleté, il se vanta de ce commerce incestueux, comme d'une conquête précieuse; & ce fut à Lucille sa femme, qu'il eut la lâcheté de faire une si brutale confidence.

Lucille fut étrangement surprise de trouver une Rivale dans sa Mere: car, quoiqu'elle fût persuadée que Faustine ne menoit pas une vie fort chaste, elle ne pensoit point que cette Impératrice pût porter ses débordemens, jusqu'au point de s'abandonner à la lubricité d'un Beau-Fils. Elle ne pût retenir son chagrin & sa jalousie, &, oubliant pour un tems le respect qu'elle devoit à sa Mere, elle lui fit de sanglans reproches des infames liaisons qu'elle avoit avec Verus. Il est certains crimes si affreux, que ceux qui en sont coupables, cherchent toûjours

jours à en éloigner d'eux & le ſoupçon & l'infamie, de quelque impudence qu'ils puiſſent armer leur front; & une Femme eſt un monſtre, ſi, dans les reproches qu'on lui fait de ſes débauches, elle ne montre quelque honte. Fauſtine, familiariſée depuis long-tems avec le crime, n'eut pourtant point aſſez d'effronterie pour ſoutenir les plaintes de ſa Fille qui la couvroient de confuſion; mais elle eut le cœur ſi fort ulceré contre Verus, que beaucoup crurent dans la ſuite que la mort de ce Prince étoit la punition de ſon indiſcretion, & l'effet de la vangeance de Fauſtine.

Si Marc-Aurele étoit inſtruit de toutes ces choſes, il faut convenir, qu'il avoit de belles occaſions d'exercer ſa Philoſophie, & qu'il falloit, ſans doute, avoir l'ame fort Stoïque pour diſſimuler & pour ſouffrir une vie ſi licentieuſe. Cependant le caractère de cet Empereur ne ſe dementit point; il parût toûjours inſenſible à ſon malheur, & fit ſemblant de ne rien voir de ce que tout Rome voïoit. Cette lâche complaiſance, ou cette ridicule inſenſibilité, ne ſervit qu'à entretenir l'Impératrice dans ſes habitudes, & l'enhardit à commettre ces crimes éclatans dont elle ſe

noir-

noircit à Caïette. (*a*) Marc-Aurele y étoit allé, & Faustine avoit été de ce voïage. Ce fut dans cette Ville, que cette Princesse, emportée par sa passion, se prostitua à ces monstrueuses dissolutions que l'on auroit de la peine à croire, si l'on ne les lisoit dans les Auteurs, qui ont transmis à la posterité l'infamie de sa vie. Ce ne fut plus à des Sénateurs seulement, ou à des Chevaliers, qu'elle prodigua ses faveurs, ç'auroit été pour elle des ménagemens trop contraignans, que de n'associer à ses crimes que des amans distinguez par leur Noblesse, ou par leur Dignitez, & de gêner sa passion par des considérations de bienséance & de délicatesse; ce furent des hommes de la plus ville condition, des hommes abjects & méprisables, qui devinrent l'objet de son inclination dépravée; car, comme

(*a*) Caïette est une Ville du Roïaume de Naples, ainsi appellée de Cajeta Nourice d'Enée, qui mourut dans l'endroit où est la Ville.

Tu quoque littoribus nostris æneia nutrix
Æternam moriens famam Cajeta dedisti.
Virg. 7. Æneid.

Cette Ville est entre Capouë & Terracine. On y

me elle ne trouvoit plus d'horreur dans le crime, elle ne garda aucun ménagement, elle mit, pour ainſi dire, ſon honneur à l'encan. On la vit, dans les Amphitéatres & ſur le Port, faire paſſer, comme en revûë, devant elle les Matelots & les Gladiateurs tous nuds, & choiſir ceux qui lui paroiſſoient les plus propres pour ſatisfaire ſon inſatiable lubricité, auxquels elle s'abandonnoit brutalement, donnant à tout l'Empire (*b*) le honteux témoignage du plus horrible débordement, ſans que l'obſcénité de ce ſpectacle, ſans que nulle réfléxion, nulle raiſon de pudeur, de bienſéance, d'honnêteté pût arrêter la fureur de ſes infames feux, & la détourner d'un goût ſi bizarre & ſi dépravé. Jamais on ne vit un libertinage ſi prodieux. (*c*)

Ce fut peut-être durant ces débauches, que

y voit le corps du fameux Connétable de France Charles de Bourbon.

(*b*) *Capitolin in Marc. Aurel. Victor.*

(*c*) *In tantum petulantiæ proruperat, ut in Campania ſedens amœna littorum obſideret, ad legendos ex nauticis, quia plerumque nudi agant, flagitiis aptiores*, dit Victor. *Fauſtinam ſatis conſtat apud Cajetam conditiones ſibi & nauticas & gladiatorias elegiſſe*, dit Capitolin. Fauſtine n'étoit pas la premiere qui avoit eu cette honteuſe curioſité; Martial

que Fauſtine devint enceinte. On ne devoit attendre qu'un fruit corrompu d'une groſſeſſe arrivée dans de ſi honteuſes conjonctures. Le ſonge de l'Impératrice n'aida pas peu à fortifier ces ſoupçons, & préſagea le mauvais naturel de l'enfant qu'elle portoit. Elle étoit pour lors à l'Anuve, & elle ſongea qu'elle mettoit au monde deux Serpens, dont l'un étoit plus cruel que l'autre. Ce ſiniſtre préſage ne ſe vérifia que trop, au grand malheur de l'Empire; Fauſtine accoucha de deux jumeaux, de Commode, qui a été un des plus grands fleaux du genre humain, & d'Antonin, qui n'auroit pas été d'un meilleur caractère, s'il eût vécu. La dépravation du naturel de Commode, la malignité de ſon cœur, ſes inclinations corrompuës, ſon panchant pour les Spectacles, ſon amour pour les Gladiateurs, firent toûjours croire & avec fondement, ſans doute, que Març-Aurele n'étoit pas ſon pere, mais bien quelqu'un de ces Gladiateurs qui avoient eu part aux faveurs de Fauſtine. Je ſçai qu'il y a des Auteurs, qui,

tial raille dans une Epigramme une Romaine, qui ſçavoit ſoutenir le ſpectacle d'un homme nud:

In-

qui, pour mettre à couvert l'honneur d'Antonin, ou celui de Fauſtine, dont elle étoit ſi peu ménagere, ou pour cacher la honte de la naiſſance de Commode, ont fabriqué certaine Hiſtoire au ſujet de la groſſeſſe de l'Impératrice. Ils diſent, que Fauſtine, aïant vû un Gladiateur de bonne mine, en ſentit ſon cœur épris. Cette paſſion la jetta dans une maladie de langueur qui alarma Marc-Aurele. Un ſi bon Mari ne négligea rien pour procurer à ſa femme le remede qui pouvoit la guérir, il lui demanda la cauſe de ſon mal, & il apprit, que cette langueur étoit l'effet de ſon amour pour un Gladiateur. Ce genre de maladie déconcerta un peu le flegme Philoſophique de Marc-Aurele, & parce, ſans doute, que le remede, qu'il voïoit bien que Fauſtine auroit ſouhaité, intéreſſoit trop délicatement ſon honneur & ſa gloire, il conſulta les Chaldéens ſur cette maladie, de laquelle il leur expliqua la cauſe, & chercha dans leur ſcience la guériſon de Fauſtine. Ces Medecins furent d'avis qu'on égor-

Invitas nullum niſi cum quo Cotta lavaris,
Et dant convivam balnea ſola tibi.
Mirabar, quare numquam me Cotta vocaſſes;
Jam ſcio, me nudum diſplicuiſſe tibi.

égorgeât le Gladiateur qui avoit bleſſé le cœur de l'Impératrice, & de lui en faire boire le ſang. Marc-Aurele fut auſſi obligé d'entrer dans l'ordonnance de ces Chaldéens & de donner au remede la principale efficace ; car il étoit auſſi porté par la réponſe de ces Sçavans, que l'Empereur coucheroit avec ſa femme, après qu'elle auroit bû la ſanglante potion. Tout fut exécuté, & le ſuccès fut heureux ; mais, parce que l'imagination de Fauſtine avoit été échauffée par l'idée du Gladiateur, elle conçut Commode, qui porta du ſein de ſa mere les inclinations d'un véritable Gladiateur. Il eſt vrai, que l'Hiſtorien, qui rapporte ce fait, nous dit que c'étoit un bruit de Peuple, qui ne trouvoit créance que parmi les eſprits foibles ; & il y a apparence, que, de l'humeur dont étoit Fauſtine, perſonne n'auroit jamais crû qu'elle fût femme à ſécher d'amour pour un Gladiateur, pour n'oſer ſatisfaire ſa paſſion, par retenuë, ou par délicateſſe.

Il eſt étonnant que Marc-Aurele, qui étoit ſi fort amateur de la vertu, & qui très-certainement ne pouvoit point ignorer les proſtitutions de ſa femme, ait eu la force de les diſſimuler ſi long-tems, & qu'il ne fit point réfléxion, qu'en ne puniſ-

ſant

ſant point de ſi horribles deſordres, il s'en rendoit complice & en partageoit l'horreur & l'infamie avec l'impudique Fauſtine. Il ne pouvoit point au reſte douter, que tout Rome ne ſçût la vie ſcandaleuſe de ſon Epouſe; car parmi ſes Courtiſans, il s'en trouva qui furent aſſez jaloux de ſon honneur, pour oſer lui faire des reproches d'un ſilence ſi peu politique. Ils lui repréſenterent l'infamie dont Fauſtine dèshonoroit ſa maiſon, & les outrages qu'elle faiſoit à un Epoux & à un Empereur, aux intérêts & à la gloire de qui tout l'Empire devoit s'attacher; que des crimes ſi crians & ſi honteux demandoient une punition éclatante; que c'étoit preſque autoriſer les diſſolutions de Fauſtine que de les diſſimuler; qu'une ſi mole clémence étoit, dans cette occaſion, une honteuſe foibleſſe; que ſa femme méritoit, qu'on lui ôtât une vie qu'elle avoit ternie par tant d'adulteres, de proſtitutions & de débauches; que du moins, s'il ne vouloit pas faire mourir la fille d'Antonin, il devoit la répudier, & faire pour toûjours divorce avec une Princeſſe, qui avoit ſouillé leur mariage par des infidélitez les plus honteuſes & les plus puniſſables.

Marc-Aurele écouta ces avis avec ſon flegme

flegme ordinaire, & répondit froidement à ces Courtisans zélez, que, s'il répudioit Faustine, il falloit qu'il lui rendît sa dot; (a) voulant par là leur faire comprendre, qu'aïant reçû l'Empire de la liberalité d'Antonin, qui lui avoit en même-tems donné sa Fille, il ne pouvoit, sans ingratitude, la renvoïer, sans lui remettre la Dignité qu'elle lui avoit procuré. Cette réponse ferma pour toûjours la bouche aux amis de Marc-Aurele. Ils ne se mirent plus en peine d'arrêter des débauches que le foible Empereur souffroit, par un sentiment de gratitude & de générosité; & Faustine, persuadée que la reconnoissance de son Epoux envers Antonin, lui seroit un abri contre la punition que méritoient les déloïautez qu'elle lui faisoit, continua im-

(a) Burrhus avoit fait la même réponse à Neron, lorsque ce Prince vouloit repudier Octavie, qui lui avoit procuré l'Empire.

(b) Marc-Aurele aïant consulté ses Dieux touchant l'issuë de la Guerre, qu'il alloit entreprendre contre les Marcomans, les Prêtres de ces fausses Divinitez lui déclarerent, que, pour avoir un heureux succès, il falloit appaiser la colere des Dieux, grandement irritez contre les Chrêtiens. L'Empereur, qui étoit fort attaché à sa superstitieuse Réligion, donna des Edits sanglans contre les Chrêtiens, & il y en eut un nombre infini qui souf-

impunément son libertinage & vécut dans les plus grands déréglemens. C'est ainsi que l'impunité enhardit l'Auteur du crime & lui donne la licence de le commettre sans crainte.

La conduite de l'Empereur Verus n'étoit pas plus réguliere ; il s'abandonna aux débauches les plus affreuses, & à la cruauté près, il se souilla des vices des plus fameux Tyrans. Mais la Guerre des Marcomans troubla bien-tôt ses infames plaisirs. La revolte de ces Barbares porta l'alarme dans Rome, & Marc-Aurele avec toute sa Philosophie, se trouva dans de grandes perplexitez. Il n'oublia rien de ce que la superstition Païenne mettoit en œuvre pour se rendre les Dieux propices ; (b) mais comme c'étoit à des Divinitez impuis-

souffrirent le martyre. Deux des plus illustres furent S. Gervais & S. Protais freres, dont le pere & la mere avoient eu le bonheur de mourir pour la foi de Jesus-Christ. Ce fut à Milan que ces deux freres donnerent leur vie pour confesser le vrai Dieu, au milieu des affreux tourmens que leur fit souffrir le Préfet Astase. On me pardonnera si dans un Ouvrage profane je mets cette Note pieuse, qui regarde le martyre de deux Saints, dont le lieu de ma naissance porte le nom. C'est *Saint Gervais*, petite Ville du Diocese de Castres, dans le Haut-Languedoc.

puiſſantes qu'il adreſſoit ſes vœux, il fut obligé de ſe préparer à la défenſe, & de chercher dans la force & dans le courage des Legions, le ſecours que ſes ſacrileges ſacrifices ne pouvoient obtenir de ſes Dieux. Cependant les Marcomans faiſoient des dégâts dans les Provinces, & dans ce même-tems la peſte faiſoit des ravages dans Rome. Il n'y avoit point de jour que ce fleau ne laiſſât des marques de ſa fureur dans preſque toutes les familles de la Ville. Marc-Aurele aporta toute la vigilance, dont il étoit capable, pour remedier à une ſi affligeante calamité; &, après avoir donné les ordres néceſſaires pour regler toutes choſes, il partit avec ſon Collegue, à la tête de ſon Armée, & ſe rendit à Aquilée.

L'approche des Empereurs, qui avoient fait de grands préparatifs pour cette Guerre, effraïa les Barbares, & détacha de leur Ligue quelques Rois que les rebelles avoient adroitement attiré dans leurs intérêts; & dans ce même tems les Quades, aïant perdu leur Roi, déclarerent hautement qu'ils n'en vouloient point d'autre que celui que les Empereurs voudroient leur donner. Verus, que ce voïage enlevoit à ſes plaiſirs, & qui n'avoit quitté Rome qu'avec beaucoup

de

de regret, souhaitoit fort d'y retourner: Il représenta à Marc-Aurele, que la Guerre étoit finie, & qu'il n'avoit plus d'Ennemis à combattre, que la contagion ravageoit l'Armée, & qu'on l'exposoit au danger de perir entierement & sans ressource, si l'on ne ramenoit les Legions dans leurs quartiers. Marc-Aurele, qui pesoit les choses avec plus de sagesse, n'eut garde de donner dans les raisons ou dans les prétextes de son Collegue. Il lui fit comprendre, que cette feinte soumission des Barbares n'étoit qu'un artifice adroitement concerté, pour leur faire licencier l'Armée, afin de porter à l'Empire un coup plus sûr, lorsque les Legions auroient été congédiées. Verus, qui vouloit marquer de la déference pour les sentimens de son Beau-Pere, n'osa plus insister; mais, après qu'ils eurent passé les Alpes, ce Prince qui n'aimoit point les fatigues de la Guerre, & qui, plus il s'éloignoit de Rome, plus il desiroit d'y retourner, allegua tant de raisons à Marc-Aurele, qu'il lui persuada enfin de suspendre la Guerre, & d'aller prendre avec le Sénat les mesures les plus justes pour reduire les Barbares.

C'étoit au commencement de l'Hyver, qu'ils reprirent, tous deux, le chemin de

Rome, & dans la même voiture. Mais comme ils furent arrivez entre les Villes de Concordia & d'Altino, Verus fut attaqué d'une Apoplexie qui l'emporta. Marc-Aurele continua sa route jusqu'à Rome, où il fit faire à son Collegue de superbes funerailles. Il lui procura les honneurs de l'Apothéose, & fit mettre au rang des Dieux le plus débauché des hommes: Après quoi, s'étant mis en état de reduire les Barbares, il marcha contre eux avec une Armée formidable. Celle des Rebelles n'étoit pas moins redoutable, & elle étoit beaucoup plus nombreuses; car, outre les Marcomans, il y avoit des bandes d'Allemans, de Quades & de Vandales. A ceux-là s'étoient joints les Sarmates & les Jazigyens, Peuples accoûtumez aux fatigues de la Guerre, nourris dans les alarmes des Combats, & autant irreconciliables Ennemis de l'Empire, que les Marcomans même, contre lesquels Marc-Aurele avoit assemblé toutes ses forces, quoique la peste les eût fort diminuées, & qu'elle eût fait de grands ravages dans les Legions Romaines. La conduite de l'Empereur suppléa au nombre, & fut victorieuse des Barbares. Ces avantages les étonnerent; mais ne les abbatirent point; car, tirant une nouvelle ressource de

leur

leur desespoir, ils ramasserent toutes leurs forces, & resolurent de faire un dernier effort. Et certes l'on peut dire, que jamais l'Empire Romain ne courut un plus grand peril; & il est constant, que ses Legions n'auroient pû échaper à l'épée des Ennemis, si le Ciel fléchi par les prières des Chrêtiens, qui servoient dans les Troupes de Marc-Aurele, n'eût combatu pour ainsi dire pour elles.

L'Armée Romaine, qui étoit sur les terres des Quades, s'étant par malheur logée dans un poste très-desavantageux, les Barbares l'y assiegerent. (a) Elle étoit comme prisonniere dans un lieu fermé par des Montagnes, des fossez & des détroits, d'où elle ne pouvoit sortir qu'en se donnant à discretion aux Ennemis, qui esperoient de la défaire sans coup férir. Comme parmi les Romains il y avoit beaucoup de Soldats blessez & beaucoup d'autres qui étoient frappez de la peste, la contagion s'alluma de plus en plus & faisoit tous les jours des ravages horribles. Ce fleau devint encore plus cruel par la chaleur excessive, qui faisoit étrangement souf-

(a) *Dio. lib.* 71.

frir les Soldats & les chevaux, parce qu'on manquoit absolument d'eau, ce qui rendit la soif le plus insuportable de tous ces maux, de manière qu'il sembloit, que tous les malheurs se fussent unis comme de concert pour faire perir l'Armée. Les Barbares, qui ne souffroient aucune de ces incommoditez, & qui étoient instruits du triste état des Romains, attendoient une victoire assûrée, & d'autant plus avantageuse, qu'ils voïoient bien ne devoir pas leur coûter la mort d'un seul Soldat, puisque, sans en venir aux mains, il falloit que les Romains perissent de misère dans ce poste, où ils étoient comme assiegez, ou que, pour en sortir, ils se livrassent à eux, ce qui étoit leur seule ressource.

Marc-Aurele n'ignoroit point le danger, & ne manqua pas d'implorer la protection des Dieux Tutelaires de l'Empire; mais ses prieres n'eurent aucun heureux succès, parcequ'elles ne s'adressoient point à celui qui a seul le pouvoir d'ouvrir & de fermer les cataractes du Ciel. Dans cette extremité, la plus fâcheuse, où les Troupes Romaines se fussent trouvées, l'Empereur étoit fort ambarrassé; & comme il étoit dans ces cruelles perplexitez, le Préfet des Gardes Prétoriennes lui vint dire,

que,

que, dans l'Armée, il y avoit une Legion composée de Chrêtiens, qui ne demandoient rien aux Dieux qu'ils adoroient, qu'ils n'eussent la confiance d'obtenir, & qu'il ne voïoit pas, que, dans cette occasion, on dût négliger de leur faire demander à leur Dieu un secours, dont ils avoient tant de besoin. Marc-Aurele fit sur le champ appeller les Officiers de cette Legion, & les pria de demander au Dieu des Chrêtiens la délivrance de leurs maux. Ils la demanderent & ils l'obtinrent, le Seigneur aïant voulu manifester sa toute-puissance en faveur de ceux qui invoquoient son nom. Car à peine la prière des Chrêtiens fût finie, que le Ciel, qui étoit fort serein, s'obscurcit tout à coup, & aussitôt les Romains eurent la joie de voir tomber dans leur camp une pluie abondante, qui tempera la chaleur & rafraîchit les Soldats & les animaux, qui avoient plus souffert par la soif que par tous les autres maux, dans le tems que, sur les Barbares, il tomba avec violence une épaisse grêle accompagnée d'éclairs & de tonnerre éclatant, qui jetterent une si grande épouvante dans leurs cœurs, que, saisis de fraïeur, il prirent la fuite, & laisserent leur camp & leur bagage aux Romains, qui les poursuivirent &

en firent un grand carnage. Marc-Aurele reconnut, qu'il devoit ce signalé bienfait à la Legion des Chrêtiens. Il l'honnora du surnom glorieux de *Fulminante*, & eut depuis les Chretiens en estime. (*a*)

Je sçai, que les Ennemis de la Religion Chrêtienne, pour affoiblir la vérité de ce miracle, ont attribué ce célèbre évenement aux enchantemens du Magicien Arnulphe, & que les flateurs, pour faire la cour à l'Empereur, publierent, que c'étoit à sa pieté que les Dieux avoient accordé cette grace. Je laisse aux Lecteurs à voir dans les Auteurs de l'Histoire ce qu'on a dit pour refuter ces visions.

Cette victoire reléva infiniment la gloire de Marc-Aurele, & le rendit redoutable aux Barbares. Les Legions le proclamerent

(*a*) Cette Legion s'appelloit Melitine, soit qu'elle eut été levée à la fameuse Ville de ce nom, soit qu'elle y eut son Quartier. On prétend, que, dès Trajan même, elle avoit le surnom de Foudroïante, & que Marc-Aurele ne fit que le lui confirmer.

(*b*) Ce mot d'Empereur à deux significations bien differentes l'une de l'autre. Dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui, ce mot signifie une Dignité, à laquelle est attachée une autorité souveraine & perpetuelle, telle que l'on accorda à Jules-Cesar,

rent Empereur, (*b*) avec un applaudissement général ; mais il ne voulut recevoir cet honneur, qui lui étoit si bien dû, qu'après que le Sénat le lui eut confirmé par un décret qui lui décerna aussi le Titre de Germanicus. Le Sénat ne pouvoit, sans doute, faire trop d'honneur au mérite de ce Prince, le Sénat, dis-je, qui canonisoit, pour ainsi-dire, si souvent les vices les plus honteux de ces Tyrans timides & flateurs: Il prodiguoit les titres les plus pompeux ; &, s'il en accorda avec justice à Marc-Aurele, il en donna sans raison à Faustine. Car, dans le tems que cet Empereur honoroit le Trône par ses vertus, & par le noble soin qu'il prénoit de défendre la République contre les efforts de ses Ennemis, & que, par des victoires dûës à sa conduite, il se ren-

sar, & ensuite à ses successeurs. Dans l'autre sens, ce mot d'*Imperator* est un honneur, un titre de gloire, une récompense que les Armées donnoient à leurs Généraux, après qu'ils avoient remporté quelque Victoire. Dion distingue ces deux significations en disant, que César-Auguste prit le nom d'Empereur : *non quale propter Victoriam tribui more vetusto solebat (id enim sæpius & antea & postmodum ex ipsis actionibus reportavit, vicies quidem Imperator dictus) sed summa Imperii demonstraretur, quod patri quoque ejus Julio & ejus filiis fuerat decretum.*

rendoit digne des honneurs que le Sénat & les Legions lui préparoient, Faustine se livroit sans reserve aux plus brutales voluptez, & devenoit, par ses infames prostitutions, l'opprobre & l'horreur de l'Empire, duquel Marc-Aurele faisoit les délices & le bonheur. Cependant le Sénat l'honora de ses éloges, & lui décerna le Titre superbe de *Mere des Armées*, (*a*) lors même qu'elle méritoit des suplices & non pas des honneurs. Au reste les Barbares étoient tellement consternez, que Marc-Aurele les auroit entierement subjuguez, & auroit reduit leurs Païs en Provinces Romaines, si la nouvelle de la revolte de Cassius, qui s'étoit fait déclarer Empereur en Syrie, ne l'eut obligé de porter ses armes contre ce Rebelle, qui depuis long-tems nourrissoit un désir envelopé, de monter sur le Trône, & qui avoit dans Rome de secretes intelligences. Ce fut alors, que l'Empereur reconnut, que les soupçons de Verus n'avoient

(*a*) *Faustina quoque Mater Exercituum appellata est.* L'Impératrice Livie fut la premiere, à qui le Sénat, devenu flateur, donna de semblables titres; car on l'appella Mere de la Patrie. On voit dans l'Histoire une infinité de ces exemples. On fit

voient pas été mal fondez, & que dans Caſſius il avoit un dangereux adverſaire. Cette revolte l'engagea à donner la Paix aux Allemans, ſous d'aſſez honnêtes conditions, & renvoïant à un autre tems le ſoin de mieux ſoumettre les Ennemis de l'Empire, il ſe diſpoſa à aller combattre le ſien propre.

Avidius Caſſius deſcendoit de la célèbre Famille des Caſſius, qui avoit tenu dans Rome un rang ſi diſtingué du tems de la République, de la liberté de laquelle elle avoit été toûjours fort jalouſe. Celui-ci avoit hérité de la haine que ſes Ancêtres avoient marqué, dans toutes les occaſions, contre ceux qui s'arrogoient une trop grande puiſſance; & l'on dit, que lui-même dans ſa jeuneſſe, avoit conſpiré contre Antonin le Débonnaire; (*b*) mais, que ſon Pere, qui étoit très-honnête homme, l'avoit détourné de cet horrible deſſein. En lui on voïoit le bizarre aſſem-

fit frapper, à l'honneur de Fauſtine, une Medaille, dans laquelle on lui donna le titre de Mere des Armées: *Divæ Fauſtinæ Aug. Matr. Caſtror. Conſecratio.*

(*b*) *Vulcat. Gallic. in Caſſ.*

blage des vertus & des vices les plus opposez entre eux. Tantôt on le voïoit févère, férieux & refroigné, tantôt humain, doux & poli. Quelquefois il affectoit une grande pieté & beaucoup de respect pour les Dieux, & peu après on lui voïoit mépriser ce que la Réligion avoit de plus sacré. A certains jours, il s'inondoit de vin & poussoit la débauche jusqu'à l'excès, & après, il vivoit avec une frugalité & une temperance étonnante: Tantôt il se livroit, sans aucune retenuë, aux plaisirs les plus brutaux, & tantôt il les fuïoit avec soin; de sorte que ce mélange, de bonnes & de mauvaises qualitez, le fit comparer à Catilina, dont il n'étoit pas fâché qu'on lui donnât le nom. Il étoit si exact observateur de la Discipline militaire, que sa sévérité tendoit à la cruauté; car il punissoit les moindres fautes des plus rigoureux supplices. Marc-Aurele, qui le regardoit comme un homme de service, capable de contenir les Troupes dans le devoir, lui avoit donné des emplois importans, dont il s'étoit toûjours bien acquitté, & ce fut, sans doute, pour le récompenser, qu'on lui avoit donné le Gouvernement de toute la Syrie, où, après

avoir

avoir pris toutes ses mesures, il fit éclater sa revolte.

L'on dit, qu'il y fut poussé par les sollicitations de Faustine. Cette Princesse, (a) en qui l'amour des plaisirs n'avoit point éteint l'ambition, s'imaginant, que Marc-Aurele, qui étoit presque toûjours malade, ne pouvoit pas vivre long-tems, & voulant chercher un appui à ses Enfans & s'assûrer elle-même sur le Trône par quelque Alliance, crût, que, dans l'Empire, il n'y avoit point de Personne plus propre à ses desseins, que Cassius, de qui les exploits n'avoient pas moins de réputation que le nom, & dans cette vûë elle lui écrivit de se saisir de l'Empire d'abord qu'il apprendroit la mort de Marc-Aurele, & lui promit de l'épouser. Mais il n'y a pas apparence, que Faustine ait jamais eû ce dessein; car, outre qu'il n'a jamais paru qu'elle fût ambitieuse, son vice capital aïant été le libertinage, nous avons les Lettres qu'elle écrivit à Marc-Aurele, qu'elle exhorta à ne pas faire grace à Cassius ni à ses complices; sentimens de vangeance, qui la défendent de tout soupçon d'ambition. Il est

(a) *Dio. lib.* 71.

plus vraiſemblable, que Caſſius, ſe laiſſant emporter à de folles eſpérances, & ſe voïant à la tête d'une Armée conſiderable, aimé de ſes Troupes, reſpecté dans la Syrie, & pouſſé d'ailleurs par ſes flateurs & par ſon ambition, fit courir le bruit que Marc-Aurele étoit mort; ſoit qu'il le crût ainſi, ſoit que, par cette fauſſe nouvelle, il voulût engager l'Armée à ſe choiſir un Maître, & ſe ſaiſir de la Puiſſance Souveraine.

La nouvelle de cette revolte, que Marc-Aurele apprit à l'Armée, lui donna beaucoup de chagrin. La réputation de Caſſius, la haute eſtime où il étoit, & dans les Troupes, & dans les Provinces, l'amour qu'avoient pour lui les Soldats, le lui rendoient redoutable. L'Empereur tint d'abord cette nouvelle fort ſecrete; mais voïant que, dans ſon Armée, il ſe formoit déja des partis, il ne voulut plus faire fineſſe de la rebellion de Caſſius, de laquelle tout le monde étoit inſtruit; &, aïant fait aſſembler les Legions, il leur dit: Qu'il leur parloit moins pour éclater en injures & en plaintes contre ſes Ennemis, que pour partager avec elles la douleur qu'il avoit, d'être engagé à une Guerre Civile, & de ſe voir trahi par un homme, qui lui avoit té-

témoigné beaucoup de fidelité, & qu'il n'avoit jamais offensé. (a) „ Quelle amitié, „ ajoûta-t-il, sera dèsormais à l'abri de la „ trahison ? quelle vertu sera hors d'atteinte ? Si cette revolte n'étoit formée „ que contre moi, je la mépriserois, & „ je me mettrois peu en peine de me défendre; mais c'est contre vous, comme „ contre moi, qu'il tourne ses armes; il „ attaque la République, & nous ne pouvons la défendre qu'en versant le sang de „ nos Citoïens. Pour moi, mes chers Compagnons, quoique exposé, comme je suis, „ à mille dangers dans ces Terres étrangeres, éloigné de Rome & de ma Famille, chargé d'années & d'incommoditez, je n'épargnerai ni mes soins, ni „ mes peines, pour faire rentrer Cassius „ dans son devoir; c'est à vous à bien faire „ le vôtre. La victoire est, pour ainsi dire, entre vos mains. Nous avons pour „ Ennemis des Ciliciens, des Juifs, des Syriens, des Egyptiens, Peuples efféminez, „ qui ont été si souvent la matiere de nos „ Triomphes. N'en craignez point la multitude; vôtre valeur est une plus sûre ressour-

(a) *Dio. lib.* 72.

„ ſource que le nombre des Soldats. Caſ-
„ ſius a plus de réputation que de mérite,
„ & quand il ſeroit même plus grand Ca-
„ pitaine qu'il n'eſt, que peut faire un
„ Lion à la tête des timides Chevreuils?
„ Vantera-t-on les exploits que Caſſius a
„ fait dans la Guerre des Parthes? N'eſt-
„ ce pas à vôtre courage qu'il les doit?
„ N'en ſommes-nous pas redevables à la
„ conduite des autres Généraux? Je croi,
„ que ſa revolte a été l'effet de ſa fole cré-
„ dulité, & que le bruit de ma mort, ré-
„ pandu dans la Syrie, l'a engagé témé-
„ rairement dans une ſi aveugle entrepri-
„ ſe; ainſi, la nouvelle, qui lui aura appris
„ que je vis & que je me porte bien, lui
„ aura fait tomber les armes des mains;
„ mais, quand même il n'auroit pas aban-
„ donné ſon deſſein, mon approche le dé-
„ concertera; il apprendra vôtre valeur,
„ il reſpectera ma Dignité. Si j'ai quel-
„ que choſe à craindre, c'eſt, qu'il ne ſoit
„ la triſte victime de ſon deſeſpoir, ou du
„ zéle de quelques Soldats, qu'il ne ſe tuë de
„ honte, ou que quelqu'un ne le tuë pour
„ punir ſon audace. Je ne ſouhaite ni l'un
„ ni l'autre; un tel malheur me raviroit
„ le plus doux fruit de la victoire, &
„ la gloire de pardonner à un Ennemi, &
„ de

„ de marquer mon affection à celui qui
„ m'a trahi ; il m'ôteroit enfin l'occaſion
„ de faire voir, qu'il y a encore dans cer-
„ tains hommes de précieux reſtes de la
„ généroſité de nos Peres.

Cependant le Sénat déclara Caſſius Ennemi de la République, & confiſqua ſes biens au profit du Prince, & Marc-Aurele, qui n'avoit que des ſentimens généreux, les aïant refuſez, on les appliqua au Tréſor public. Au reſte, cette revolte fut auſſi-tôt éteinte, que déclarée. Caſſius fut tué par un Centenier, qui voulut délivrer l'Empereur de ce redoutable adverſaire, lequel, par cette mort violente, annonce aux Tyrans quelle eſt la fin funeſte qui termine, pour l'ordinaire, les Puiſſances uſurpées.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, Fauſtine étoit à Rome auprès de la Princeſſe Fadille ſa Fille, qui étoit malade, & que le Médecin Piſitheus n'avoit ſçû guérir, quoique ſon indiſpoſition fût aſſez légére. Marc-Aurele lui apprit la revolte de Caſſius, & la pria de l'aller joindre, pour qu'ils puſſent prendre enſemble les réſolutions & les méſures convenables. Fauſtine, ſoit qu'elle n'eût aucune part au crime de Caſſius, ſoit qu'elle voulût couvrir ſa perfidie,

par des dehors artificieux & par une apparence d'indignation contre l'Auteur de cette conſpiration, répondit à Marc-Aurele, qu'elle ſe rendroit au plûtôt auprès de lui; mais cependant il devoit prendre garde de ne pas faire grace à ces rebelles, puiſque c'étoit la plus grande marque d'amour qu'il pouvoit donner à ſes Enfans. „ Sçachez,
„ lui dit-elle, que c'eſt une fauſſe poli-
„ tique de pardonner aux perfides; ſi on
„ ne les punit, leur méchanceté en devient
„ plus hardie. Je me ſouviens, que Fau-
„ ſtine ma Mere, repréſenta à vôtre Pere
„ Antonin, lorſque ce même Caſſius avoit
„ attenté à ſa vie, qu'une affection ſage &
„ reglée devoit avoir pour objet ſon ſang,
„ plutôt que des Etrangers, & qu'un Em-
„ pereur, qui néglige ſa Femme & ſes En-
„ fans, étoit un Empereur ſans tendreſſe.
„ Nôtre Fils Commode, pourſuit-elle dans
„ ſa ſeconde Lettre, eſt encore fort jeune,
„ & Pompeien nôtre Gendre eſt déja fort
„ vieux; ils ſont ſans appui; c'eſt les ex-
„ poſer à l'ambition & à la fureur de Caſ-
„ ſius, ſi vous le laiſſez vivre. Gardez-
„ vous de pardonner à des gens, qui ont
„ oſé former contre vous un ſi puniſſable
„ attentat.

Marc-Aurele, dont les ſentimens étoient toû-

toûjours pleins de bonté & de douceur, n'entra point dans ceux de sa Femme; car, à peine eut-il appris la mort funeste de Cassius, qu'il donna publiquement des marques de sa douleur. Sa moderation alla même jusqu'à s'interesser auprès du Sénat, pour les complices de la revolte. „ Je re„ connois vôtre tendresse, ma chere Fau„ stine, écrit-il à son Epouse, dans l'of„ ficieux soin que vous prenez de moi & „ de mes Enfans. J'ai lû, plus d'une fois, „ la Lettre que vous m'avez écrit à For„ mies, & dans laquelle vous me conseil„ lez de punir les complices de Cassius; „ mais je ne sçaurois suivre vôtre avis, si „ opposé aux sentimens de mon cœur: Je „ suis, au contraire, résolu de pardonner à „ sa Femme, à ses Enfans, à son Beau-Fils; „ & je veux prier le Sénat de temperer si „ bien la rigueur des Loix, en leur faveur, „ qu'il ne les condamne, ni à un exil trop „ rigoureux, ni à des peines trop rudes. „ Rien n'est plus digne d'un Empereur „ que la clémence: C'est cette vertu, qui „ a placé César parmi les Dieux, qui à im„ mortalisé la mémoire d'Auguste, qui a „ décoré Antonin vôtre Pere du glorieux „ Titre de Débonnaire. Si, dans cette „ Guerre, on n'avoit suivi que mes or-

„ dres,

„ dres, Caſſius ſeroit encore en vie. Les „ Dieux m'accorderont leur protection, en „ récompenſe de ma modération. J'ai dé- „ ſigné nôtre Beau-Fils Pompeien Conſul „ pour l'année prochaine.

L'on ne peut voir rien de plus grand dans un Empereur Païen, que ces ſentimens de Marc-Aurele : On les trouve encore dans la Lettre qu'il écrivit au Sénat, qu'il prie de ne répandre le ſang d'aucune perſonne de qualité, & de rendre les bannis à la Patrie, & les proſcrits à leurs Domaines. „ Que ne puis-je, dit- „ il, rappeller du tombeau la plûpart de „ ceux à qui cette revolte coûte la vie; „ car je n'approuverai jamais, qu'un Em- „ pereur vange ſes intérêts propres. Fai- „ tes donc grace, je vous prie, à la Fem- „ me de Caſſius, à ſes Enfans, à ſon „ Gendre; mais, pourquoi demandai-je „ grace pour des perſonnes, qui ne ſont „ coupables de rien? Qu'ils vivent ſans „ crainte, qu'ils ſentent qu'ils vivent ſous „ le regne de Marc-Aurele, qu'ils jouiſ- „ ſent en repos de l'héritage de leurs Pe- „ res, qu'ils aient la liberté d'agir, de „ commercer, d'aller où ils voudront, „ qu'ils portent par tout un témoignage „ vivant de vôtre clémence & de la mien-

„ ne.

„ ne. " Tels étoient les ſentimens de Marc-Aurele, conſignez dans ſes Lettres que l'Hiſtoire à conſervées. & qui ſeront un monument immortel de la grandeur d'ame & de la générosité d'un ſi grand Prince. Il en donna des marques réelles aux reſtes malheureux de l'infortuné Caſſius; car il fit rendre à ſes Enfans la moitié de tous les biens de leur Pere, & prit ſous ſa protection Druantianus ſon Beau-fils, & Alexandrie ſa fille, de laquelle, par ſes bien-faits, il ſoulagea la douleur que lui avoit cauſé la déplorable fin de ſon Pere.

Le Sénat, au reſte, releva infiniment la clémence de l'Empereur. Rome retentit du bruit des acclamations & des magnifiques éloges que l'on donna à la modération d'un ſi bon Prince, qui ne ſçavoit que pardonner; & Marc-Aurele, après avoir mis ordre aux affaires de la Ville, partit pour l'Aſie, afin d'étouffer, par ſa préſence, toutes les ſemences de la Guerre, & de reduire entierement à l'obéïſſance les Villes & les Provinces, qui avoient ſuivi le parti de Caſſius. Fauſtine ſuivit ſon Epoux dans ce voïage; mais le terme de ſes impudicitez étoit arrivé avec celui de

sa vie. Elle mourut dans un Village, (a) au pied du Mont Taurus. (b) Les uns disent, qu'elle fut emportée par une mort subite, les autres prétendent, qu'elle mourut de la goûte; il y en a qui assûrent, qu'elle se procura elle-même la mort, pour ne pas avoir la confusion & la honte de voir ses intelligences avec Cassius découvertes: Quoiqu'il en soit, Marc-Aurele témoigna une douleur inconsolable à la mort de sa Femme. Ce fut, dans cette occasion, que sa Philosophie l'abandonna; car se laissant aller sans reserve à son affliction, il pleura aussi amerement, que s'il eut perdu la Femme du monde la plus vertueuse. Il prononça l'éloge funebre de Faustine, il fit rendre à sa mémoire toute sorte d'honneur, & pria le Sénat d'en faire une Divinité. Le Sénat accoûtumé, depuis longtems, à prodiguer ces honneurs, & à peupler le Ciel des Romains de pareilles Déesses,

(a) Ce Village s'appelloit HALALA, du nom du Dieu Elagabal qu'on adoroit sur le Mont Taurus, comme si l'on disoit Village d'Elagabal, *Vicus* HALALÆ, ou ALALÆ. Marc-Aurele en fit une Colonie, & lui donna le nom de sa Femme, & depuis, ce lieu fut appellé Faustinople. Il étoit situé au pied du Mont Taurus, la Mon-

ſes, accorda, ſans peine, l'Immortalité à Fauſtine, & plaça dans le Ciel celle qui, par ſes crimes, avoit été la honte de la terre. Il ordonna encore par un décret également impie & flateur, qu'on dreſſeroit dans le Temple de Venus des Statuës d'argent à l'honneur de Fauſtine & de Marc-Aurele; qu'on y éleveroit un Autel, ſur lequel les Filles de Rome, qui voudroient ſe marier, ſeroient obligées d'offrir des Sacrifices conjointement avec leurs Epoux; que dans l'Amphitéatre on placeroit une effigie d'or de Fauſtine au même endroit, où elle avoit accoûtumé de s'aſſeoir, lorſqu'elle étoit vivante, & que, toutes les fois que l'Empereur y prendroit ſa place, les principales Dames de Rome iroient ſe ranger auprès de la Statuë de Fauſtine pour lui faire honneur. Marc-Aurele, de ſon côté, ſoulagea ſa douleur, par les marques qu'il donna de ſon amour & de ſon eſtime pour ſon

Montagne de toute l'Aſie la plus grande & même de tout l'Univers, & elle a preſque autant de noms qu'il y a de païs où elle s'étend; de là vient, qu'elle eſt connuë ſous les noms de Taurus, Imaüs, Egide, Paropamiſus, Orate, Orege, Oragus, Sarpedon, Choatre, & pluſieurs autres.

(*b*) *Dio. lib.* 71. *Capitol. in Marc-Antonin.*

ſon Epouſe. Il fit une Colonie du Village, où elle étoit décédée, & l'appella Fauſtinople. Il inſtitua des Fêtes qu'il appella Fauſtiniennes, & fit bâtir, à la gloire de Fauſtine, un Temple ſuperbe, qui depuis fut dédié à Heliogabale, comme s'il lui eût été fatal d'être conſacré aux plus infames Divinitez.

Après que l'Empereur eut réglé toutes choſes en Orient, il reprit le chemin de Rome. Il y entra en triomphe, aïant à ſon côté ſon fils Commode, qu'il créa ſon Collégue au Tribunat. Il donna au Peuple le plaiſir des plus magnifiques Spectacles, il pourvut, avec une admirable préVoïance, à toutes les néceſſitez de l'Etat, & fit fleurir les Loix dans tout l'Empire. Des vertus ſi brillantes & ſi utiles, & le noble ſoin qu'il prenoit de la République, rendirent ce Prince cher à tout le monde, & mirent en vogue, dans Rome & en ſa faveur, la fameuſe Sentence de Platon, que les Empires ſont heureux, lorſque des Philoſophes les gouvernent, ou que ceux qui les gouvernent ſont Philoſophes.

Le Trône de l'Empire étant vuide par la mort de Fauſtine, la Princeſſe Fabia, Sœur de Verus, ſongea à le remplir. Dans cette

vûë,

vûë, elle mit en uſage tous les moïens que ſçait emploïer une Femme, qui veut plaire. La Philoſophie la plus ſévère ne met pas toûjours à couvert des traits de l'amour le cœur de ceux qui la profeſſent: Le Stoïcien le plus inſenſible ſe *décatoniſe* auprès d'une Perſonne charmante, & un regard tendre & paſſionné change, ſouvent dans un moment, une ame fortifiée par les maximes de la plus auſtere ſageſſe. Fabia (*a*) fit faire à ſes yeux toutes les démarches, qui pouvoient faire comprendre à Marc-Aurele ſes prétentions, & arma ſes regards de tous les feux, qui pouvoient enflammer le cœur de l'Empereur; mais, des raiſons domeſtiques y balencerent les appas de cette Romaine, dont la vertu étoit d'ailleurs fort en doute. Marc-Aurele ne voulut pas donner une Marâtre à ſes Enfans, ni répondre aux empreſſemens de celle qui ſoupiroit après le Trône, plus ardemment, ſans doute, qu'après ſon cœur, & aïant pris pour Concubine la Fille d'un de ſes Intendans, il s'appliqua infatigablement à mettre toutes choſes dans le bon ordre. Il étoit occupé à ce glorieux ſoin,

(*a*) *Capitolin. in Marc. Anton.*

lorſqu'il eut avis que les Barbares méditoient une nouvelle revolte. Il ſe réſolut de ne les plus ménager, & de les ſoûmettre ſi bien, qu'ils ne fuſſent plus en état de remuer, & de troubler le repos de l'Empire: En effet, après leur avoir déclaré la Guerre avec les cérémonies accoûtumées, (*a*) il partit de Rome, accompagné de ſon Fils Commode, (*b*) dont il vouloit former la jeuneſſe à la vertu, & ſe rendit avec beaucoup de diligence à portée des Ennemis, ſur leſquels, peu de tems après, il remporta une victoire que la valeur des Barbares ne lui diſputa, durant un jour entier, que pour donner plus d'éclat à ſa conduite & pour exercer ſon expérience. Cet avantage auroit été ſuivi de la défaite entiere de ces Peuples liguez, ſi la mort n'eût arrêté Marc-Aurele au milieu d'une courſe ſi glorieuſe; car, quelques jours après cette Bataille, il ſe ſentit malade. Il connut d'abord, qu'il étoit arrivé au dernier terme de

(*a*) Il y avoit à Rome, dans le Temple de Mars, une colonne, ſur laquelle étoit poſée une lance qu'on y gardoit avec beaucoup de ſuperſtition. Lorſqu'un Empereur vouloit déclarer la Guerre à quelque Nation, il alloit en céremonie dans

de sa vie. Il fit assembler ses Amis dans sa chambre, il leur présenta son Fils, les pria de lui servir de Pere, de l'instruire, de lui donner leurs conseils, leur fit un discours si touchant, qu'il leur fit verser des larmes, & après avoir donné à Commode les plus sages avis, il mourut regretté de tous les Ordres de la Ville, des Armées, des Provinces & de tout l'Empire, comme le meilleur Prince qui eut encore regné.

Cette mort donna lieu à une infinité de soupçons. Les uns attribuerent la maladie de Marc-Aurele aux fatigues de la Guerre. Dion assûre, qu'il sçait de très-bonne part, que des Médecins, emploïez par Commode, hâterent sa mort, pour plaire à ce Prince dénaturé, qui souhaitoit de regner. D'autres enfin disent, que, l'Empereur voïant dans son Fils un naturel dépravé & des inclinations corrompuës, la vie lui devint odieuse & qu'il voulut la terminer par une abstinence volontaire. Il est du

dans ce Temple, & après y avoir offert des sacrifices pour la prosperité de ses Armes, il tournoit la pointe de cette lance fatale vers le Peuple, ou vers la Nation, à laquelle il vouloit faire la Guerre, & la lui déclaroit par cette cérémonie.

(b) *Dio. lib.* 71.

moins très-constant, que le plus grand chagrin de Marc-Aurele, vint du mauvais caractère qu'il avoit reconnu en son Fils, qui avoit déja donné les témoignages les plus marquez d'une grande cruauté & de toute sorte de vices, quelque soin qu'il eut pris de lui inspirer des sentimens nobles (a) & vertueux, en ne confiant sa jeunesse qu'à des Précepteurs habiles, & renommez par leur mérite; mais la malignité de ses inclinations fut plus puissante que toute la prévoïance de cet Empereur. Quoiqu'il en soit de la mort de Marc-Aurele, elle fit soupirer tout l'Empire, & les honneurs pompeux qu'on rendit à sa mémoire, les larmes que répandit tout Rome, le deuil dont toutes les Familles furent remplies, furent de glorieux témoignages de la haute estime qu'on avoit pour sa vertu, & du regret inconsolable qu'on avoit de sa mort.

(a) *Dio. lib. 71.*



LUCILLE,

Femme de Lucius Commodus Verus.

LA vertu n'eſt pas un bien héréditaire; elle ne ſuit ni les noms, ni le ſang. D'un Pere ſage & moderé, naiſſent ſouvent des Enfans libertins & ſcélérats, & plus ſon mérite a été brillant, plus il contribuë à faire paroître, avec honte, les vices qui les font dégénerer. Il y a une certaine malignité de naiſſance que rien ne peut corriger; l'éducation, même la mieux cultivée, le bon exemple, les leçons de la plus auſtere ſageſſe redreſſent rarement la nature. Marc-Aurele fut un Prince accompli; en lui on admira l'aimable & rare alliance des vertus civiles, politiques & guerrieres; cependant ſes Enfans n'eurent aucune de ſes belles qualitez. Commode ſon Fils fut un des Princes les plus déreglez; en lui l'on vit le monſtrueux aſſemblage de

tous les vices des Tyrans : Dans Lucille sa fille aînée, l'ambition & le libertinage furent des crimes éclatans : Ses autres Enfans deshonorerent la grandeur de leur naissance par les plus infames actions ; & l'on remarqua, que ceux même, que la mort enleva dans leur enfance, avoient un funeste panchant au mal. (*a*) Tant il est vrai, que du sein-même de leurs Meres les Enfans portent la semence des vertus, ou des vices, qui illustrent, ou qui ternissent leur vie, & que les occasions font germer.

Lucille nâquit dans Rome vers la fin de la premiere année du Mariage de M. Aurele avec Faustine, (*b*) Sa Naissance, qui combla la Ville de joie, fournit à l'Empereur Antonin une heureuse occasion pour faire ses largesses au Peuple, & pour revêtir son Beau-Fils des plus éclatantes Dignitez. Il l'honora de la Puissance du Tribunat, lui ac-

(*a*) *Lamprid. in Commod.*

(*b*) *Tillem. sur M. Aurele.*

(*c*) Lucius Cejonius Commodus étoit le nom de famille de Verus : car d'habiles Critiques prétendent, que le nom de Verus ne lui fut donné que par M. Aurele, quand il l'eut déclaré Auguste.

accorda l'Autorité Proconsulaire, & s'éleva si haut, qu'il ne lui laissa plus désirer que l'Empire, qu'il lui remit aussi avant sa mort.

Quoique Lucius-Verus (*c*) fut Fils adoptif d'Antonin aussi-bien que M. Aurele, il n'en reçut pas de si grandes marques d'estime & de tendresse, car Antonin ne l'avoit jamais voulu élever; mais M. Aurele fut à peine Empereur, qu'il le fit d'abord, non seulement César & Auguste, mais encore son Collegue dans la Puissance Souveraine; &, pour se l'attacher par les liens les plus étroits, il lui fit fiancer sa Fille Lucille, qu'il n'épousa pourtant que deux ans après en Orient.

Verus étoit un Prince bien fait, (*d*) sa taille étoit avantageuse, son visage imprimoit le respect. Il avoit des cheveux longs & fort blonds, & il en prenoit un soin si curieux, que pour en rélever la couleur, il ré-

ste. Il avoit encore celui de Ælius, mais par son Pere qui fut ainsi appellé par Adrien, lorsqu'il l'adopta. A tous ces noms il ajoûta souvent celui d'Antonin, qu'il avoit reçû du Prince, qui portoit ce nom, le jour de son adoption.

(*d*) *Capitolin. in Ver.*

répandoit dessus de la poudre d'or. (*a*) Il ne parloit qu'avec peine, mais ce défaut n'auroit pas terni sa réputation, s'il n'avoit pas eu d'ailleurs les plus grands vices. Il aimoit le jeu avec fureur, les femmes avec passion, le vin sans mesure, & nous verrons jusqu'à quel point il poussa ces excès. Il s'abrutit sur tout si fort dans les débauches du vin, dont il s'inondoit jusqu'à la crapule, que son visage en devint tout boutonné & comme couperosé. (*b*)

Les généreux témoignages de bonté, qu'il reçut de M. Aurele, furent pour lui, dans le commencement, un juste motif de reconnoissance. Il l'a marqué par sa déférence à toutes les volontez de l'Empereur, qu'il regarda moins comme son Collégue & son Egal, que comme son Supérieur & son Pere: Et parce que M. Aurele faisoit ses plus cheres délices de l'étude de la Philosophie, Verus, qui avoit peu de panchant

(*a*) *Dicitur sane*, dit Capitolin, *tantam habuisse curam flaventium capillorum, ut capiti auri ramenta resspergeret, quo magis coma illumata flavesceret.*

(*b*) *Spon. Recher. Cur. d'Antiq.*

(*c*) Les Cattes étoient un Peuple de l'ancienne Ger-

chant & même peu de génie pour les Sciences, affectoit, par une complaisance politique, de paroître Philosophe. Mais difficilement soûtient-on long-tems un caractere emprunté. C'est un personnage pénible à soûtenir, lorsqu'il faut faire violence au cœur; nôtre panchant se manifeste bien-tôt par quelque saillie, dont nous ne sommes pas trop les maîtres. Verus se lassa de se contrefaire; &, parce que la sagesse imposante de M. Aurele étoit pour lui un frein incommode, qui tenoit en bride ses passions, il lui tarda de trouver une occasion de quitter Rome pour leur donner la liberté de se satisfaire.

La revolte de plusieurs Peuples barbares arriva à propos. Les Parthes, que Trajan avoit soumis, secouerent le joug de l'obéïssance, & firent soulever tous les Peuples de l'Orient. Les Cattes (c) couroient l'Allemagne; & l'Angleterre menaçoit de quelque

(c) Germanie. Ils habitoient au pied de la Forêt Hercyne, aujourd'hui la Forêt Noire. Ce Peuple fut fort célebre du tems des Romains, à qui il donna beaucoup d'exercice. Les Cattes étoient robustes, vigoureux, pleins de courage & fort amateurs de la vertu. D'abord qu'ils avoient atteint

que remuëment. On choisit Aufidius-Victorinus pour aller contenir les Cattes dans leur devoir; on envoïa Agricola en Angleterre, & on fut d'avis, que l'Empereur Verus allât en personne contre les Parthes, qui étoient les ennemis les plus redoutables, & que M. Aurele demeurât à Rome, pour, de là en avant, pourvoir aux besoins de l'Etat & à l'éducation de sa Famille.

Lucille étoit alors dans le premier éclat de sa jeunesse. Elle avoit environ treize ou quatorze ans, & M. Aurele en faisoit le cher objet de ses soins, afin de la rendre digne du haut rang auquel elle étoit destinée. Elle étoit bien faite, & Verus lui devoit sa tendresse & ses empressemens, autant à cause de son mérite personnel, que par reconnoissance pour les obligations qu'il avoit à son Pere. Mais la disproportion

teint l'âge de dix-sept ans, ils se laissoient croître la barbe & les cheveux, qu'ils ne faisoient pas plutôt couper qu'ils n'eussent tué un ennemi. Les plus braves parmi eux portoient un anneau de fer, ce qui étoit une marque d'ignominie, & faisoient un vœu de ne le quitter que lorsqu'ils auroient tué plusieurs ennemis. Les Auteurs placent le païs des Cattes le long de la Forêt Noire, mais ils ne sont

tion de leur âge ne contribuoit guéres à lier leurs cœurs : Lucille étoit extrêmement jeune ; & Verus, âgé alors de trente-deux ans, n'étoit pas ſans avoir ſoupiré pour quelque autre ; auſſi verrons-nous qu'il ne parut jamais paſſionné pour Lucille, & que Lucille n'aima peut-être jamais Verus.

Si ce Prince au reſte étoit bien-aiſe d'aller en Syrie, M. Aurele de ſon côté n'étoit pas fâché qu'il y allât, mais ils avoient des raiſons bien oppoſées. M. Aurele, qui n'ignoroit point les inclinations corrompuës de ſon Collegue, ſe flatoit, qu'éloigné des délices de Rome, il s'accoûtumeroit à la ſobrieté, à la peine & au travail dans les incommoditez & les fatigues de la guerre ; & Verus au contraire eſperoit, que, maître de ſoi-même & n'aïant perſonne qui éclairât ſes actions, il jouïroit, ſans trouble,

ſont pas bien d'accord touchant le lieu ; car la Forêt Hercyne, ſi Céſar dit vrai dans ſes Commentaires, étoit ſi longue, que quoique on l'eût côtoïée durant ſoixante jours, on n'en avoit pû découvrir le bout. Il y a apparence que leur véritable païs étoit ce que nous appellons aujourd'hui le païs de Heſſe ; Caſſel, qui en eſt la Capitale, ſemble avoir retenu leur nom : *Caſtellum Cattorum*.

des plaiſirs que la préſence gênante, & l'auſtérité des maximes de ſon Beau-Pere lui interdiſoient. Il partit plein de ces criminelles eſpérances, & arriva en Syrie. Il ne voulut pas d'abord ſe faire connoître par des excès. Il commença par ſe donner aux divertiſſemens de la chaſſe & du jeu dans la Pouille, de là il paſſa à Corinthe, & enſuite à Athenes ſur des Vaiſſeaux chargez de Joueurs d'Inſtrumens, qui faiſoient retentir la côte de doux concerts & d'airs mols & efféminez, & étant enfin arrivé à Corinthe, il laiſſa le ſoin de la guerre à ſes Généraux, qui étoient des Officiers d'expérience, & ſe livra à toute ſorte de plaiſirs, de voluptez & de débauches, avec ſi peu de reſerve, qu'il ne ſongea pas plus aux armées & à la guerre, que s'il ne fût venu exprès que pour ſe divertir. Par cette conduite, ſi peu judicieuſe & ſi peu conforme à la gravité de ſon rang, il devint la fable des Syriens & le ſpectacle de leur dériſion: Ils mépriſerent un Prince, qui s'oublioit dans un loiſir ſi voluptueux, & ils commencerent même de le haïr, d'abord que ſa lubricité mit en alarme la pudeur de leurs femmes.

M. Aurele apprit, avec douleur, les excès de ſon Collegue; & ce ne fut point un

des

des moindres ſujets, qui donnerent tant d'exercice à ſa Philoſophie. Cependant, malgré l'indolence de Verus, les armes Romaines eurent des ſuccès heureux. Vologeſes, Roi des Parthes, fut chaſſé de l'Armenie, Caſſius prit Cteziphon & il y ruïna le fameux Palais des Rois, qui paſſoit pour une merveille de l'art. Edeſſe dans la Méſopotamie fut aſſiégée. Babylone, Seleucie & beaucoup d'autres Villes furent ſoûmiſes; & les principales Provinces, qui compoſoient le Roïaume des Parthes, reconnurent l'Empire Romain.

Verus s'enfla de ces grands ſuccès, comme s'ils étoient le précieux fruit de ſes travaux militaires. Il ſe fit ridiculement appeller Partique, Medois, Armenien, & s'appropria, avec autant d'orgueil que d'injuſtice, ces Titres, qui marquoient l'éclat des Victoires, dont il uſurpoit la gloire, & dont d'autres avoient le mérite. Il donna des Rois aux Nations qui avoient accoûtumé d'en avoir, il diſtribua les Gouvernemens des Provinces aux Sénateurs de ſa ſuite, & donna à Avidius-Caſſius celui de la Syrie, qui étoit le plus conſiderable & le plus important.

Cette Dignité fut, pour ce Général, une amorce, qui le fit ſoupirer après une plus

haute. Il couvrit ſon ambition du louable prétexte d'amour de la liberté; on lui entendoit dire éternellement, qu'il n'y avoit rien de plus inſupportable qu'un Empereur, dans le tems qu'il couvoit le perfide deſſein de le devenir. Si Verus lui envoïoit des ordres, il les recevoit avec mépris & les exécutoit avec négligence; il ne ceſſoit de fronder le Gouvernement préſent, & de répandre par-tout des ſémences de revolte. Tantôt il parloit des débauches de Verus avec une inſolente témérité, tantôt il faiſoit de mordantes railleries de M. Aurele qu'il appelloit une vieille Philoſophie. Verus, qui croïoit avoir remarqué, dans la conduite de Caſſius, des pas douteux, qui rendoient ſa fidélité ſuſpecte, fut confirmé dans ſes ſoupçons, en apprenant ſes inſolens diſcours: Il fut encore averti, que ce Gouverneur faiſoit de gros amas d'argent, & que cette précaution marquoit en lui quelque profond deſſein. Il en donna d'abord avis à M. Aurele, & lui manda, que Caſſius aſpiroit à la tyrannie, & qu'il étoit d'autant plus à craindre que les ſoldats l'écoutoient volontiers.

Marc-Aurele, dont l'ame Philoſophe s'élevoit au-deſſus des idées communes, répon-

pondit à son Collegue, qu'il avoit reçû sa Lettre, mais qu'il y trouvoit plus d'inquiétude que de grandeur d'ame, & qu'elle étoit peu digne de leur regne. *Si les Dieux*, lui dit-il, (a) *veulent élever Cassius sur le Trône de l'Empire, l'on ne peut faire contre leurs Arrêts que d'inutiles efforts, puisque, selon la maxime de votre Bisaïeul même, jamais Prince ne fit mourir son Successeur : Si au contraire Cassius n'est pas appellé par le Ciel à la Puissance Souveraine, il se creusera lui-même son malheur. Après tout, on ne peut point traiter, comme coupable, un homme que personne n'accuse, & auquel on ne peut imputer d'autre crime, que d'être aimé des soldats; & si l'on maltraitoit un homme de ce mérite, l'on ne manqueroit pas de dire, qu'il auroit été la victime de notre défiance & de notre jalousie, plûtôt que de son crime. Pour ce qui regarde la fortune de mes enfans*, continue-t-il, *je les verrai perir de sang-froid, s'ils méritent moins d'être aimez que Cassius, & si la vie de celui-ci est plus nécessaire à l'Empire que celle des enfans de Marc-Aurele.*

Ces

(a) *Vulcatius Gallican.*

Ces ſentimens ſont grands à la vérité, mais il faut convenir auſſi, que, dans la réponſe de cet Empereur, il y a plus de Philoſophie que de Politique. L'on ſçavoit, que Caſſius, dans ſa jeuneſſe, avoit donné des marques précoces d'une ambition extrême, & il n'étoit pas ſi peu dangereux qu'on dût mépriſer ſes pratiques. Verus cependant crût avoir aſſez ſatisfait à ſon devoir, en inſtruiſant ſon Beau-Pere de ce qui ſe paſſoit ; & s'embarraſſant peu de ce qui pouvoit en arriver, il ne ſongea plus qu'à ſes plaiſirs. Il s'abandonna aux plus infames. Son Palais devint un ſerrail abominable, rempli de ſemmes les plus débauchées, avec leſquelles il vivoit dans les plus odieuſes diſſolutions ; &, non content de ſe ſouiller dans ces affreux deſordres, il entretenoit encore de jeunes garçons dont il abuſoit brutalement. Il paſſoit les Hyvers à Laodicée, (a) & les Etez à Antioche, laiſſant par-tout de honteuſes traces de ſes débauches, faiſant ſes plus ſérieuſes occupations des jeux, des danſes & des feſtins, où il paſſoit les jours & les nuits

(a) *Capitol. in Ver.*

nuits avec d'indignes Affranchis, qu'il faisoit dépositaires de ses pensées les plus intimes, & sur qui il se déchargeoit du soin des affaires.

Une conduite si irréguliere faisoit gémir M. Aurele; il crût ne pouvoir arrêter de si honteux excès, qu'en envoïant à Verus la Princesse Lucille, afin qu'il l'épousât; il communiqua son dessein au Sénat, &, après avoir pris son avis, il déclara qu'il vouloit mener lui-même sa Fille en Syrie; mais un étrange accident arrivé à la jeune Princesse lui fit differer son départ. Elle se trouva possedée du Demon; & ce malheur affligea sensiblement M. Aurele. (*b*) On fit venir à Rome tout ce qu'on pût découvrir d'habiles Médecins, d'Haruspices & de Devins, pour chercher dans leur science la guérison de Lucille; mais ce fut inutilement qu'ils mirent en œuvre leurs sacrileges secrets; le Demon, indocile à la voix de ses suppots, protesta, qu'il n'y avoit que son ennemi l'Evêque de Hieraple Aberce qui pût lui faire quitter sa proie. L'Empereur manda aussi-tôt ce Prélat, & le pria

(*b*) *Metaphras. act. S. Aberc.* 22. *Octobre. Baron. ad an.* 163.

pria de guérir la Princeſſe ſa Fille. La ſainteté de cet Evêque fut plus redoutable au Demon que toute la ſcience des Haruſpices. Il commanda à l'eſprit immonde de ſortir du corps qu'il obſedoit, au nom de celui devant qui toute puiſſance fléchit, & le Demon, forcé d'obéïr à la Vertu du Très-haut & de reconnoître ſon Empire ſouverain & l'autorité de ſes Miniſtres, quitta ſur le champ le corps de la Princeſſe, qui ſe trouva délivrée de cette dangereuſe & honteuſe poſſeſſion. M. Aurele fut ſenſible à ce ſignalé bien-fait, & pour en marquer ſa reconnoiſſance au ſaint Evêque qui le lui avoit accordé gratuïtement, (a) parce qu'il avoit reçû gratuïtement de Dieu le don de faire ce miracle, il établit, en faveur des pauvres de l'Egliſe de Hieraple, une penſion de trois-mille muids de froment qu'il ordonna qui leur feroient diſtribuez tous les ans, comme ils le furent en effet, quelque diſette qu'il y eût, juſqu'à ce que Julien l'Apoſtat éteignit cette penſion, croïant éteindre ce glorieux monument de la vérité de ce miracle, & de la Divinité de celui au nom de qui il avoit été operé. Lu-

(a) *Matth. c.* 10. 8.

Lucille aïant été heureusement délivrée, son Pere ne voulut plus differer de la conduire en Syrie. Cette Princesse avoit alors environ dix-sept ans, & elle étoit dans le plus vif éclat de sa beauté. Elle n'ignoroit point ce qu'on disoit à Rome de Verus, & ce n'étoit peut-être point sans regret, qu'elle quittoit le Palais de son Pere pour se laisser conduire en Orient, où elle devoit épouser un Prince que ses débauches avoient étrangement décrié; mais M. Aurele s'imaginoit que Verus, quand il auroit épousé Lucille, ne porteroit point ailleurs sa tendresse, & que la présence de la Princesse seroit un frein à ses honteuses dissolutions. Il partit donc de Rome & arriva à Brunduse; mais aïant appris, que ses ennemis faisoient courir le bruit, que, sous le prétexte spécieux de mener Lucille à son époux, il n'alloit en Syrie que pour voler à son Collegue la gloire d'avoir terminé la Guerre, il voulut faire voir l'innocence & la droiture de ses intentions, & s'en retourna à Rome, après avoir confié sa Fille à sa Sœur Cornificia & à Civica-Pompetanus Oncle de Verus. Il donna aussi pour lors une belle & louable marque de sa modération & de son éloignement pour tout faste; car aïant appris, que les Provinces, averties de son

voïa-

voïage & de celui de sa Fille, se préparoient à leur rendre les honneurs qui étoient dûs à leur rang, il fit écrire aux Proconsuls & aux Gouverneurs, qu'il ne vouloit point que personne fût au-devant de la Princesse, ni qu'on lui rendît aucun honneur, n'ignorant point, sans doute, que de ces dépenses les Provinces en supportoient les charges, & que les Proconsuls en avoient le mérite & les récompenses.

Cependant l'on apprit en Syrie, que Marc-Aurele étoit en chemin avec la Princesse sa Fille. Cette nouvelle donna du chagrin à Verus, qui ne se soucioit pas trop d'avoir son Beau-Pere pour témoin de sa vie licentieuse, ni son épouse pour obstacle à ses plaisirs insensez; mais, sur tout, il craignoit, que M. Aurele ne fût instruit de tous ses excès & de son inapplication pour les affaires de l'Empire; il voulut parer le coup, en s'avançant jusqu'à Ephese, sous le louable prétexte d'épargner à l'Empereur la peine & la fatigue d'un plus long voïage, & ce fut là, qu'il reçut la Princesse Lucille & qu'il apprit que M. Aurele s'en étoit retourné de Brunduse; ce qui lui fit beaucoup de plaisir. Il épousa Lucille & l'emmena en Syrie; & il y a apparence, qu'elle n'y eut pas de grands agrémens.

Ve-

Verus continua ſes débauches au mépris de la jeune Impératrice, & ſe plongea brutalement dans les plus honteux plaiſirs, lors même qu'il en pouvoit prendre de légitimes. M. Aurele en fut pleinement inſtruit; &, voïant que la préſence même de ſa Fille n'étoit pas capable de faire changer de conduite à ſon Collegue, il le rappella ſous le plauſible prétexte que la Guerre étant finie, il étoit juſte, qu'il vint à Rome recevoir le fruit de ſes travaux & l'honneur du triomphe que le Sénat lui avoit décerné.

Verus ſe ſeroit paſſé volontiers de cet honneur; la gloire n'étoit pas ſa paſſion dominante. Un Prince, qui s'oublie dans les débauches, n'eſt guéres jaloux de ſa réputation ni de ce qui peut l'illuſtrer; mais, ne voulant pas marquer de la reſiſtance aux empreſſemens de ſon Beau-Pere, ni du mépris pour la récompenſe que le Sénat accordoit à ſes victoires, auxquelles pourtant il ſçavoit très-bien qu'il n'avoit pas fort contribué, il partit à ſon cœur défendant, & emmena avec lui la Princeſſe ſon Epouſe. Celle-ci quitta la Syrie avec moins de regret; Verus ne l'avoit regardée que comme l'eſpion de ſes démarches, & ne lui avoit jamais témoigné ni conſideration, ni tendreſſe; auſſi n'étoit-elle pas fâchée de retour-

tourner à Rome, où elle s'imaginoit, que Verus n'oseroit mener une vie aussi débordée que celle qu'il menoit en Orient. Mais les chaînes qu'une longue habitude a fortifiées ne se rompent pas facilement. Ce Prince porta à Rome l'infamie de ces débauches horribles, dont il avoit souillé la Syrie. Il les outra même si fort, qu'il passoit les nuits entieres à jouër & à se remplir de vin, courant toutes les ruës de la Ville sous un habit déguisé, & faisant toutes ces folies qui avoient rendu Neron l'exécration de Rome, si l'on en excepte sa cruauté. (*a*) Il fit dresser dans son Palais un appartement, qu'on appelloit le Cabaret du Prince, & c'est là, qu'appellant les compagnons de ses débauches, il faisoit ces excès, que les Historiens de sa vie rapportent. (*b*) Il ne quittoit les plaisirs de la table que pour se livrer à de plus honteux, sacrifiant à tout ses feux infames, sans respecter les droits les plus sacrez de la Nature, également incapable de remords & de scrupules, n'aïant

(*a*) *Capitolin. in Ver.*

(*b*) Verus, dans ses débauches, se servoit d'un verre de cristal d'une grandeur déméſurée; il contenoit plus de vin qu'un homme n'est capable d'en boire.

n'aïant pas même honte de vivre avec Fabia sa Sœur dans une familiarité inceſtueuſe, & d'entretenir, avec Fauſtine sa Belle-Mere, un horrible & brutal commerce, comme nous l'avons déja rapporté.

Lucille connoiſſoit, depuis longtems, que la sécrete intelligence, qu'il y avoit entre le cœur de Verus & celui de sa Sœur, alloient plus loin que la tendreſſe fraternelle; les complaiſances outrées de cet Empereur pour Fabia, le pouvoir abſolu que cette Princeſſe avoit sur l'eſprit de son Frere, tout marquoit leur criminelle amitié. L'on diſoit, que l'ambition en étoit les nœuds. Mais Lucille, plus à portée de démêler leurs vrais ſentimens, en connoiſſoit mieux le principe. Elle en conçut de la jalouſie; & l'on dit, qu'elle ne s'en guérit que par la mort de son époux, qui, malgré ses crieries, ne laiſſoit pas de mener toûjours une vie débordée. M. Aurele connut alors, qu'en changeant de climat, l'on ne change pas pour cela de panchant. En rappel-

boire. Il appelloit ce verre *L'Oiseau*, qui étoit auſſi le nom d'un cheval, qu'il avoit beaucoup aimé, & pour lequel il fit bien des folies, comme Caligula avoit fait pour son *Incitatus*.

pellant Verus à Rome, il ne fit que donner un nouveau théatre à ses égaremens; il devint le triste témoin des desordres qu'il n'apprenoit auparavant que de loin, & il eut le chagrin d'en avoir fait Rome spectatrice. Verus devint pour lui un fardeau pesant, par l'irrégularité de sa conduite & par le peu de cas qu'il faisoit de la Princesse Lucille; & sa douleur étoit d'autant plus vive qu'il la dévoroit sans se plaindre. A ce chagrin se joignit celui que donna la revolte des Marcomans, qui, voulant secouer le joug de la dépendance, déclarerent la guerre à l'Empire. Marc-Aurele en fut alarmé, il fit assembler le Sénat pour prendre les résolutions convenables dans cette fâcheuse conjoncture; &, après qu'on eut fait tous les préparatifs nécessaires, il fut résolu que les deux Empereurs conduiroient en personne l'armée. Ce dessein fut le projet de la judicieuse prudence de Marc-Aurele; car il craignoit d'un côté, que Verus, s'il le laissoit à Rome, ne la perdît par ses

(*a*) *Capitolin. in Marc. Anton.*

(*b*) Altino est l'Altinum des Anciens près d'Aquilée, entre Concordia & Padouë.

(*c*) On dit que Verus avoit avec lui ce malheur

ses débauches, & il appréhendoit d'autre part, que, s'il l'envoïoit seul contre les Barbares, il ne précipitât l'Empire dans quelque malheur, ou qu'il abandonnât l'Armée pour se livrer à ses plaisirs. Ils partirent donc ensemble, mais avec des sentimens bien differens, car Verus ne quittoit, qu'à regret, Rome, où il avoit les plus honteuses liaisons ; aussi à peine eurent-ils passé les Alpes, qu'il persuada à son Beau-Pere de s'en retourner à Rome, en alleguant les raisons que nous avons rapportées ci-dessus. Comme ils étoient en chemin près d'Altino, Verus fut subitement saisi d'une apoplexie. On le descendit du Char, on lui fit tirer du sang, & on le porta à Altino. (*a*) Il y vécut trois jours, sans parler & sans avoir aucune connoissance, & il y mourut, peu regretté que des Compagnons de ses crimes. (*b*)

(*c*) Il n'est point d'innocence qui soit à couvert des traits de la calomnie. Il se trouva des esprits assez malins, pour vouloir jet-

heur, que la peste le suivoit par tout où il alloit, & qu'il laissoit après lui ces traces funestes de son passage : *Fuit ejus fati, ut in eas provincias per quas rediit, Romam usque, luem secum deferre videre-*

jetter le ſoupçon de cette mort ſur M. Aurele, qu'ils accuſoient d'avoir ſervi à ſon Collegue dans un repas un morceau, qui lui donna la mort, & de l'avoir même fait ſaigner à Altino à contre-tems, pour hâter ſa fin. D'autres s'efforcerent de rendre Fauſtine coupable de cette trahiſon. Ils diſoient, qu'elle avoit préparé des huitres empoiſonnées qu'elle avoit fait manger au Prince, pour le punir de l'indiſcrete confidence qu'il avoit fait à Lucille de leurs amours. Il y en eut enfin qui crurent, que Lucille elle-même avoit donné la mort à ſon époux, pour ſe vanger de ſes infidélitez & pour mettre fin au pouvoir qu'avoit pris ſur ſon eſprit la Princeſſe Fabia, qu'elle regardoit comme une Rival-

deretur. Capitolin rapporte la ſuperſtition des gens, qui croioient, que cette peſte étoit la punition d'un ſacrilege commis par des ſoldats dans un Temple d'Apollon en Babylone, où ils enfoncerent un coffre d'or, dans lequel ils penſoient trouver de grandes richeſſes, & d'où il ſortit un air de contagion qui infecta tout l'Univers, & qui ſuivoit Verus de Province en Province. Ce malheur donna occaſion à un Impoſteur, nommé Planus, de dire publiquement dans Rome, que la fin du monde étoit proche & que le feu du Ciel devoit dans peu conſumer la terre. Il ajoûta, que cela

valle, d'autant plus dangereuse, qu'elle ne ménageoit, ni sa réputation, ni son honneur, pour se soûtenir dans cette détestable faveur.

Il y a apparence que Lucille fut bien-tôt consolée de la mort de son Epoux, dans les mépris & les débauches de qui elle avoit trouvé la matiere des plus cuisans chagrins. D'ailleurs des raisons d'Etat & l'autorité paternelle avoient serré les nœuds de leur Mariage, plûtôt qu'une inclination mutuelle; car Lucille étoit si jeune lorsqu'on la fiança à Verus, & celui-ci fit si peu de séjour à Rome qu'ils n'eurent pas le tems de soûpirer l'un pour l'autre: Mais la Princesse ne jouït pas longtems de sa liberté. A peine les liens, qui l'attachoient à Verus, fu-

cela arriveroit, quand on le verroit changé en Cigogne. Il faisoit ces prédictions du haut d'un figuier sauvage, d'où s'étant précipité, un jour qu'il avoit marqué pour cette métamorphose, il lâcha adroitement une Cigogne qu'il avoit cachée dans le sein; mais la métamorphose n'étant pas arrivée, on le saisit & on le mena à M. Aurele, qui lui auroit fait trouver la fin du monde arrivée pour lui, s'il eut été moins porté au pardon. Cet imposteur avoüa, que sa prédiction étoit un jeu concerté avec d'autres de son caractere, pour mettre le feu dans Rome & la piller.

furent diſſous par la mort de cet Empereur, que ſon Pere lui prépara de nouvelles chaînes, & auſſi peſantes pour elle que les premieres, en l'attachant à un ſecond Mari. Ce ne fut pas-la propoſition d'un autre Mariage qui fit de la peine à Lucille ; un Pere qui offre un Mari eſt toûjours favorablement écouté d'une Fille, mais ce fut le choix de ce nouvel Epoux qui n'étoit pas du goût de la Princeſſe. Car comme Marc-Aurele ne ſe conduiſoit pas ſelon les maximes de la politique, il ne chercha dans un Beau-Fils, ni la nobleſſe, ni les richeſſes, mais la vertu & la modération, & il crut en avoir trouvé un de ce caractere dans Claude Pompeïan Originaire d'Antioche, Sénateur d'une réputation plus illuſtre que ſa naiſſance, d'une ſageſſe profonde, & d'une grave maturité. Ce dernier degré de mérite ne plaiſoit pas à Lucille, & elle témoigna à l'Empereur un éloignement infini pour ce Mariage. L'Impératrice Fauſtine *(a)* ſe recria auſſi ſur le choix de M. Aurele, & allegua pluſieurs raiſons pour le combattre. Elle ne trouvoit dans Pompeïan ni aſſez de naiſſance, ni aſſez de fortune, mais

(a) Capitolin. in Marc. Anton.

mais ce n'étoit point ce qui revoltoit Lucille; elle ne voïoit dans Pompeïan ni assez de jeunesse, ni assez de vivacité; elle lui auroit passé d'être moins prude & moins vertueux, s'il eut été plus galand & moins vieux ; & pour avoir trouvé Verus trop amateur des plaisirs, elle ne demandoit pas un Epoux qui en eût passé l'âge & qui en fût ennemi , & c'est ce qu'elle craignoit de rencontrer dans Pompeïan , qui étoit sur le panchant de sa vie, & qui ne se présentoit qu'avec un visage composé & sérieux, & sur lequel étoit peinte la gravité de sa profession. Cependant la resistance des Impératrices ne firent point changer l'Empereur , il voulut absolument que ce Mariage se fît ; & Lucille eut à essuier toute la violence que fait une obéïssance forcée. Pompeïan devint Epoux de cette Princesse ; il en eut un Fils qui porta son nom, &, si Dion dit vrai, une Fille qui fut apellée Lucille.

Cette auguste alliance lui attira les respects de tout Rome , où on en avoit déja beaucoup pour son mérite ; & quoiqu'il n'eût point la Dignité de Verus, on eut toûjours pour lui les égards qui étoient dûs à un homme, qui apartenoit de si près à l'Empereur. La Princesse son Epouse ne perdit

 rien

rien des honneurs & des prérogatives dont elle avoit joüi comme Impératrice. Elle eut dans l'Amphithéatre, & dans les assemblées publiques le rang qu'elle avoit occupé sous Verus; la mort de ce Prince (a) ne la dépouilla d'aucun de ces avantages, & elle porta toûjours les marques & les pompeux Ornemens de sa Dignité, mais elle n'en garda pas les bienséances; & quoiqu'elle fut fort jalouse de lui faire rendre ce que lui devoient les autres, elle oublia de lui rendre ce qu'elle lui devoit elle-même. Comme elle n'avoit épousé Pompeïan que pour ne pas se roidir contre les volontez de son Pere, elle ne se soucia pas trop de garder sa foi à un Epoux, à qui elle n'avoit pas donné son cœur, & deshonora son Mariage par d'horribles prostitutions. Malheureux sort de ces Mariages mal assortis, où une autorité absoluë, qui ne sçauroit unir les cœurs, lie à un Epoux trop mûr une Epouse trop jeune, qui se vange sur le Mari, qu'elle trahit, de la soumission forcée qu'a exigé d'elle un Pere, qui a voulu être obéï.

Lu-

(a) *Herodian. lib.* 1.

Lucille qui, dans les vivacitez de ſon âge, qui étoit alors d'environ vingt-quatre ans, ne s'accommodoit guéres de l'extérieur composé & du temperamment ſévère de Pompeïan, chercha dans des objets étrangers une humeur plus enjouée & des inclinations moins auſtères, & ce fut dans Quadrat, (*a*) Romain d'illuſtre Naiſſance, qu'elle trouva une jeuneſſe riante, ſoûtenuë par des manieres galantes & de grandes richeſſes, ce qui convenoit fort à ſon tendre panchant. Quadrat éprouva bièn-tôt qu'il n'étoit pas haï de Lucille, dont il devint extremement paſſionné, & par ſes aſſiduïtez auprès de cette Princeſſe il mit ſa réputation en doute; enfin leur galanterie ceſſa d'être un myſtere, & fixa, au deſavantage de Lucille, les ſoupçons du Public. Ce crime fut pour elle un funeſte engagement à de plus honteux, car, trouvant dans Commode ſon Frere un cœur auſſi corrompu que le ſien, (*b*) elle eut avec lui les plus abominables liaiſons. Par ces inceſtueuſes faveurs, elle ſe conſerva dans la prééminence du rang que ſon Frere lui laiſſa prendre après la

(*a*) *Herodian. lib.* 1.
(*b*) *Dio. in Com. lib.* 72.

la mort de M. Aurele, & ce fut à un prix ſi honteux que ſon ambition acheta ces vaines diſtinctions, dont elle jouïſſoit avec tant d'orgueil & d'affectation. Mais comme de tous les honneurs, il n'en eſt point de plus fragile que ceux que le crime procure, Lucille eut bien-tôt le mortifiant chagrin de ceder par force la place qu'elle avoit occupée avec un faſte ſi peu réglé.

Criſpine, femme de Commode, ne pouvant ſouffrir que Lucille s'arrogeât les premiers honneurs qu'elle prétendoit lui être dûs, s'empara du droit de préſéance, & ſe fit rendre les devoirs attachez à ſa Dignité d'Impératrice. Cela diviſa la Cour; mais Commode eut à peine déclaré ſon ſentiment, que tout le monde à ſon ordinaire ſuivit la fortune; l'on apporta à la nouvelle Impératrice les hommages que l'on avoit juſques-là rendus à Lucille, & Lucille elle-même ſe vit obligée, par une bien-ſéance bien amere à ſa fierté, de faire la Cour à ſa Belle-Sœur & de reconnoître, par cette penible démarche, ſa prééminence. Il en coûte cher à certaines ames fieres & orgueilleuſes, de fléchir ſous l'autorité d'autrui, après avoir vû tout le monde reconnoître la leur, & de démentir, par ces pré-

préférences extérieures, la préférence ſecrete qu'elles font d'elles-mêmes; ce n'eſt qu'avec chagrin qu'elles plient ſous le joug de la dépendance; l'on ne cede jamais de bonne grace lorſqu'on cede par force. Lucille ne pût voir, qu'avec des yeux chagrins & jaloux, Criſpine remplir la place qu'elle avoit occupée, & avoir ſur elle une ſupériorité, dont elle-même avoit ſi ſouvent fait ſentir le poids à l'Impératrice regnante, avant ſon élevation au haut rang qu'elle poſſedoit. Elle regarda, comme ſon décréditement & comme l'anéantiſſement de ſon pouvoir, la gloire de Criſpine; il lui ſembloit, qu'elle étoit mépriſée, lorſqu'on honoroit ſa Belle-Sœur, & que les prétentions de la Femme de Commode étoit un attentat ſur les droits de la veuve de Verus. Ce fut là le ſujet de l'envieuſe jalouſie qui diviſa ſi fort ces deux Princeſſes; elle dégénera en haine; & Lucille, qui n'étoit pas femme à la tenir longtems enfermée dans ſon cœur, faiſant paſſer ſa colere ſur l'Empereur qui autoriſoit les prétentions de Criſpine, réſolut de renverſer ce Prince du Trône, & d'y élever quelqu'un qui, en le partageant avec elle, la remît dans les honneurs dont elle venoit d'être dépouillée. Elle étoit d'autant plus piquée contre

ſon Frere, que, pour l'engager dans ſes intérêts, elle lui avoit prodigué des faveurs, dont perſonne n'ignoroit ni la honte, ni l'horreur. Quantité de réflexions combattirent d'abord cette hardie réſolution, mais ſa paſſion applanit bien-tôt tous les obſtacles que trouvoit ſa raiſon ; & après s'être raſſûrée contre les remords, elle ne ſongea plus qu'à aſſocier quelqu'un à ſon crime. Pompeïan ſon Epoux ne lui parût pas propre pour conduire cette trame, & elle n'auroit oſé lui faire une ſi délicate confidence ; Pompeïan aimoit Commode, & il étoit d'ailleurs trop ſage pour entrer dans une ſi noire trahiſon. Quadratus fut celui qu'elle choiſit pour le faire dépoſitaire de ſon deſſein & exécuteur de ſa vangeance.

Lucille prit un tems favorable pour faire entrer ce Romain dans ſes peines & dans ſon reſſentiment. Il eſt certains momens funeſtes aux Amans faciles, qui ne ſont pas en état de rien refuſer à l'objet de leur aveugle paſſion, & une maîtreſſe adroite ſçait profiter des conjonctures. La Princeſſe, aſſûrée de l'amour de Quadratus, lui fait part de ſon chagrin avec une triſteſſe concertée, afin de le rendre ſenſible ; elle ſe plaint de l'injurieux affront qu'elle a

reçu

reçu de Crispine, (a) qui, en la dépouillant des honneurs qu'on lui avoit déferez jusqu'alors, la dégradoit du rang qui lui étoit dû, étant Fille d'un Empereur & Veuve d'un autre; & parce que ce qu'une maîtresse affligée dit, sort de sa bouche avec un air d'insinuation qui pénètre jusques dans le fond du cœur où elle regne, Lucille n'eut pas de peine à faire trouver juste ses plaintes à Quadratus, & à le faire souscrire à tous ses desseins. Ils résolurent de massacrer Commode, qui avoit sacrifié les intérêts de sa Sœur à ceux de son Epouse; mais comme l'entreprise étoit hazardeuse, Quadratus voulut en partager le danger avec d'autres. Il engagea dans ce noir complot Claude Pompeïan, qui, pour avoir le nom du mari de Lucille, n'en avoit pas le mérite, Quintien jeune homme entreprenant & hardi, & beaucoup d'autres personnes de distinction. Quintien se chargea de donner à Commode le coup mortel, & Quadratus, qui étoit fort riche, promit de répandre si à propos une grosse somme d'argent, que le Peuple, occupé à contenter sa

(a) *Herodian. lib. 1. c. 19.*

cupidité, ne songeroit point à vanger une mort qui lui procuroit cette largesse. (*a*)

Quintien ne manqua pas de courage, mais il n'eut point assez de conduite; car comme l'Empereur, pour entrer dans l'Amphithéatre où on sçavoit qu'il devoit aller, passoit par un endroit obscur, dans lequel l'assassin s'étoit caché, pour faire son coup plus facilement à la faveur de l'obscurité, il se contenta de lui montrer le poignard, & de lui dire d'un air menaçant: *Voilà ce que le Sénat t'envoie.* (*b*) Cette imprudence & ces menaces fanfaronnes ne servirent qu'à découvrir la conspiration, & à procurer à Quintien la peine que méritoit son attentat & son étourderie. Les Gardes de l'Empereur se jetterent sur le champ sur lui & lui donnerent la mort qu'il n'avoit sçû ou osé donner à Commode. (*c*)

Lu-

(*a*) *Herodian. lib.* 1.

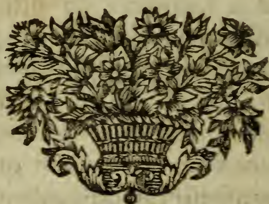
(*b*) *Lamprid. in Com. Herodian. lib.* 1. *Dio. lib.* 72.

(*c*) De sçavans Critiques sont partagez de sentimens sur ce Pompeïan, que les uns font fils de Lucille, les autres parent, & d'autres ni l'un ni l'autre. Il n'y a pas apparence que ce Conjuré fût fils de Lucille, mais un Camarade de Quadratus, qui portoit le même nom. Dion & Lampride assûrent, que ce fut Pompeïan qui menaça Commode,

Lucille ne pouvoit être que dans d'étranges perplexitez dans l'attente du succès de la conjuration, & elles se changerent en de vives & justes appréhensions, lorsqu'elle eut appris, que l'Empereur avoit échapé à sa trahison. Commode fit faire une exacte recherche de ceux qui y avoient part, & cela fut cause d'une infinité de meurtres. Quadratus fut un des premiers immolez à la vangeance du Prince, parce qu'il se trouva un des plus coupables, & Lucille fut condamnée à un rigoureux bannissement, dans l'Isle de Caprées. Mais cette peine ne punissoit pas assez sévèrement l'énormité du parricide qu'elle avoit voulu commettre; Commode voulut donner à son ressentiment une entiere satisfaction, en faisant ôter à sa Sœur une vie qui ne méritoit point une fin plus heureuse. Ce

mode, en lui montrant le poignard, & en lui disant : *Hunc tibi pugionem Senatus mittit.* Herodien attribuë tout cela à Quintien, & M. de Tilemont préfere Dion à Herodien, mais celui-ci rapporte avec tant d'exactitude toutes les circonstances de la conspiration, que je ne vois pas que son autorité ne doive balancer celle de Dion. D'ailleurs Herodien étoit à la Cour de Commode & à portée de sçavoir les choses, & il rapporte ce qu'il a vû aussi-bien que Dion.

fut ainſi que cette orgueilleuſe & impudique Impératrice ſe creuſa elle-même ſon précipice, & que, pour procurer à ſon ambition déréglée de vains honneurs, elle s'attira des malheurs très-réels & une mort prématurée.



CRIS-



CRISPINE,

Femme de Commode.

MARTIA,

Femme Concubine du même Empereur.

IL eſt difficile de corriger un cœur né vicieux; l'éducation la plus ſage, les exemples de vertu les plus puiſſans redreſſent rarement la Nature. Ce qui naît avec nous, ſe peut adoucir, mais non pas vaincre: (*a*) Les ſemences, que la Nature a jetté

(*a*) C'eſt ainſi que raiſonnoient les Païens: Mais à Dieu ne plaiſe, que je veuille ôter à la Grace le pouvoir qu'elle a de changer les cœurs & les eſprits, & de reformer la Nature, & qu'en raiſonnant ſelon les principes de ceux dont j'écris l'Hiſtoire, je veuille faire douter de ma croïance qui n'eſt autre que celle de l'Egliſe Catholique.

jetté dans nôtre ame, portent le fruit qui leur eſt propre.

Marc-Aurele prit un ſoin très-appliqué de la jeuneſſe de ſon Fils : Les diſcours qu'il lui tenoit ne tendoient qu'à lui inſpirer la modération, la douceur, l'humanité, & toutes ces vertus dont il lui donnoit lui-même de ſi beaux exemples. A la tendreſſe de ſes leçons, ſuccedoit la ſageſſe des inſtructions des plus habiles Précepteurs, qu'il avoit eu ſoin de choiſir entre tout ce qu'il y avoit dans l'Empire de gens célèbres par leur ſçavoir & par leur probité. Cependant toutes ces précautions, ces ſoins, ces beaux préceptes furent iutiles ; la dépravation du naturel de Commode fut plus forte que l'éducation ; rien ne fut capable de reformer ſes vicieuſes inclinations. Dès ſon enfance, pour ainſi dire, la malignité de ſon cœur ſe manifeſta, & il n'avoit que douze ans, lorſqu'il donna un témoignage anticipé d'une barbare cruauté, dont il ſemble qu'un âge ſi tendre ne devoit pas être capable ; car s'étant trouvé à Centumcelles *(a)* & y aïant voulu prendre

dre

(*a*) Centumcelles, ſelon le ſentiment des Modernes, eſt Civita Vecchia, aujourd'hui Ville maritime

dre le bain, il fit jetter l'Etuviste dans la fournaise du bain, parce qu'il avoit fait chaufer l'eau un peu trop : Aussi étoit-il d'un naturel colère, impetueux, violent, emporté, ce qui paroissoit même dans sa phisionomie, (b) aïant les yeux étincelans, le regard farouche & égaré, jettant ça & là des œillades, qui sembloient menacer ceux sur qui elles s'arrêtoient. D'ailleurs il n'étoit pas mal fait de sa personne. Sa taille étoit d'une juste proportion; il avoit le visage mâle, le teint délicat, la chevelure blonde & frisée, mais du reste tout marquoit en lui un homme corrompu. Ses discours étoient remplis de termes obscènes, n'aïant ni suite ni liaison, comme sont pour l'ordinaire les discours des yvrognes. Ses manieres étoient basses, méprisables, indignes d'un homme de sa naissance & de son rang, ne faisant jamais que sauter, que sifler, se comportant en bouffon plûtôt qu'en Prince, souillant des plus horribles débauches le Palais, où il avoit changé son appartement en cabaret & en lieu de prostitution & d'infamie, où avec ses semblables il se

ritime à treize lieuës de Rome.

(b) *Lamprid. in Comm. Spon. recher. cur. d'antiq. Herodian.*

ſe plongeoit dans les plus honteux excès de la crapule & de la lubricité, trop prodigue pour craindre la dépenſe, (a) trop corrompu pour épargner la pudeur ; tels étoient les triſtes préludes de la vie abominable d'un Prince né du plus ſage des Empereurs Romains.

Ceux qui étoient auprès de lui l'entretenoient dans cette funeſte pente au vice. Il ne pouvoit ſouffrir que ceux qui flatoient ſes paſſions ; & Marc-Aurele aïant voulu éloigner du Palais certaines perſonnes qu'il avoit chargées de la garde du jeune Prince, & qui, au lieu de former ſa jeuneſſe à la vertu, ne lui donnoient que de très-mauvaiſes leçons, Commode en eut tant de chagrin qu'il en tomba malade, & l'Empereur eut l'aveugle complaiſance de rappeller ces indignes & perfides ſurveillans, ou plûtôt ces infames corrupteurs, qui achevèrent de pervertir ſon eſprit.

Marc-Aurele, qui n'ignoroit point les déſordres de ſon Fils, réſolut de l'emmener avec lui en Scythie, où les Marcomans, ſi ſouvent rebelles, avoient fait de nouveaux actes d'hoſtilité ; & afin de donner un frein à

(a) *Lamprid.*

à l'impétuosité de ses passions, il trouva à propos de le marier de bonne heure, & plûtôt même qu'il n'auroit fait, si la revolte des Barbares ne l'avoit mis dans la nécessité de donner tous ses soins aux préparatifs de cette guerre, ou si le Prince eut été plus sage. Le Mariage se fit avec assez de précipitation, l'Empereur, qui sçavoit que sa présence étoit absolument nécessaire dans la Scythie, se détermina d'abord sur le choix d'une Epouse, & ce fut sur Crispine qu'il jetta les yeux. C'étoit une des plus aimables personnes qu'il y eût dans Rome, (b) Fille du Sénateur Brutius-Præsens, dont le mérite fut honoré plusieurs fois du Consulat, mais elle n'avoit pas la sagesse de son Pere. Elle étoit née avec une complexion tendre, & un cœur susceptible de l'amoureuse passion, & quelque gravité, quelque retenuë, qu'exigeât d'elle le haut rang, où l'élevoit le choix de Marc-Aurele, son temperamment fut plus puissant que la raison; elle deshonora sa dignité par un libertinage scandaleux, qui fut cause de sa ruïne & de la mort funeste, dont Commode punit dans la suite ses infidélitez. Il y a apparen-
ce

(b) *Trist. Com. hist.*

ce que, lorſque l'Empereur la fit épouſer à Commode, elle avoit été juſqu'alors ou ſage, ou aſſez circonſpecte pour cacher ſes galanteries, mais nous verrons, que le Mariage, au lieu de fixer ſon inclination, lui ſervit de malheureux motif pour porter ailleurs ſes déſirs.

Après que ces nôces furent célèbrées, l'Empereur & ſon Fils partirent pour la Scythie. Il y en a qui croient, que la nouvelle Impératrice fut de ce voïage; quoiqu'il en ſoit, Marc-Aurele, qui avoit réſolu d'exterminer entierement les Barbares, fut arrêté par la mort au milieu de ſes victoires, & l'on croit, avec beaucoup de fondement, que ce fut par la perfidie de ſon Fils qu'il ceſſa de vivre, & que les Médecins, qui étoient chargez de ſa guériſon, acheterent la faveur de Commode aux dépens de la vie de ſon Pere.

Cependant la Princeſſe Lucille jouïſſoit dans Rome de tous les honneurs qu'on avoit accoûtumé de rendre aux Impératrices; (a) & quoiqu'elle eut épouſé, en ſecondes nôces, un Mari d'une Dignité inférieure à celle de Verus ſon premier Epoux, l'Em-

(a) *Herodian. lib. 1. c. 10.*

l'Empereur ſon Pere lui avoit conſervé toutes les prérogatives dont jouïſſoient les Femmes des Empereurs, & elle s'arrogeoit, avec beaucoup d'orgueil & de fierté, les faſtueuſes diſtinctions. Criſpine regarda, comme un attentat ſur ſes droits, les prétentions de Lucille; elle crut, que les premiers honneurs étoient dûs à l'Impératrice regnante, plûtôt qu'à la Veuve d'un Empéreur, laquelle ſembloit même être déchuë de ſes privileges, en épouſant un ſimple Sénateur; & comme elle n'avoit pas ſans doute moins de vanité que ſa Belle-Sœur, elle prit par-tout la premiere place, & ſe fit rendre tous les devoirs dûs à ſa Dignité. Lucille en eut un ſi grand dépit, qu'elle réſolut de faire aſſaſſiner l'Empéreur Commode ſon Frere, & d'élever ſur le Trône quelqu'un qui, en l'y faiſant aſſeoir elle-même, la rétablît dans la ſplendeur du rang qu'elle avoit occupé, & dont elle ſe voïoit dépouillée. Nous avons vû quel fut le ſuccès de cette conſpiration; elle ne ſervit qu'à fournir à Commode un prétexte pour exercer ſa cruauté: Car l'aſſaſſin, qui devoit donner le coup fatal à cet Empereur, s'étant contenté de le menacer, en lui montrant le poignard, & en lui diſant, que c'étoit-là ce que le Sénat lui

en-

envoïoit, l'Empereur le fit arrêter & lui fit souffrir le supplice que méritoit son attentat.

Les paroles de ce Conjuré se gravèrent profondement dans le cœur de Commode. (a) Il regarda le Sénat comme un corps composé d'ennemis qu'il avoit raison de craindre, & desquels il devoit se défaire. Ce fut l'origine de cette haine implacable qu'il conserva toute sa vie contre le Sénat, & le motif, ou le prétexte de ces sanglantes exécutions, qui inonderent Rome de sang & de larmes. Il fit mourir les plus illustres membres du Sénat, & tous ceux qui, aïant été aimez de Marc-Aurele, avoient pour lui une véritable tendresse. Paterne Colonel de ses Gardes, qu'il accusoit d'avoir voulu attenter à sa vie, Cardinus & Maximus, qui avoient si bien servi dans toutes les Guerres que son Pere avoit eu, furent sacrifiez des premiers à sa fureur. Servius-Julianus, qui commandoit une de ses armées, fut la victime de la sagesse de son Fils : L'infame Commode se vengea sur ce Pere malheureux, de la généreuse & louable resistance que son

(a) *Herodian. Lib. 1. c. 22.*

ſon fils avoit oppoſé à ſes brutales pourſuites.

Si ſa cruauté ſe fit craindre, ſon incontinence ne ſe fit pas moins déteſter ; il en porta les abominables feux juſques ſur l'honneur de toutes ſes Sœurs. Il eut avec une Couſine de ſon Pere un commerce honteux. *(a)* Il expoſoit, en ſa préſence, ſes Concubines à la brutalité de ceux qui vouloient avoir part à ſes faveurs, à qui il la faiſoit acheter par ces crimes ; il appelloit ſa Femme une Concubine qu'il aimoit, quoique ce fut celle qui, par ſes infidélitez, méritât le moins ſa tendreſſe. Il n'y a point de turpitude à laquelle il ne ſe livrât ; jamais on ne vit un pareil débordement.

Criſpine étoit témoin de ces deſordres ; mais elle auroit eu mauvaiſe grace de s'en plaindre, puiſque les ſiens n'étoient pas moins honteux. Cette Impératrice, emportée par ſon temperament, peu intimidée par les ſanglantes exécutions que ſon Epoux faiſoit tous les jours, chercha, à l'exemple de Commode, des plaiſirs étrangers, & mena une vie diſſoluë. Elle ſe vengea

(a) *Lamprid. in Com.*

gea des infidélitez de l'Empereur, par ses proſtitutions ; & dans le tems qu'il deshonoroit l'Empire par ſa lubricité, elle deshonoroit le Trône & l'Empereur par ſon libertinage. Mais, comme ces répréſailles ont ſouvent des ſuites dangereuſes, & qu'une femme n'en uſe pas impunément envers un Mari, dont les reſſentimens ſont à craindre, comme l'étoit Commode, Criſpine porta bien-tôt la peine de ſes débauches. Car aïant été ſurpriſe un jour en flagrant délit, Commode, ſenſible dans le moment à ſon deshonneur, l'envoïa en éxil à Caprées. (*a*)

L'Impératrice Lucille avoit eu la même Iſle pour le lieu de ſon banniſſement ; & ce fut là que ſe trouverent ces deux Princeſſes, que la diſpute de la préſéance avoit ſi fort diviſées. L'on ne ſçait ſi la conformité de leurs malheurs les réünit, mais l'hi-

(*a*) Voïez la deſcription de l'Iſle de Caprées dans le premier Tome, dans les Notes ſur Julie. Note 19. page 152.

(*b*) *Dio. lib.* 73.

(*c*) Sextus, qui étoit en Syrie, aïant appris que ſon Pere avoit été mis à mort, & jugeant bien qu'on ne l'épargneroit pas lui-même, s'aviſa d'un plaiſant ſtratagême pour échaper aux Miniſtres de la

l'hiſtoire nous apprend, qu'une mort violente y termina leur vie; car Commode, qui avoit toûjours dans l'eſprit l'entrepriſe de Quintien, de laquelle il ſçavoit que ſa Sœur étoit la cauſe, la fit mourir dans Caprées, & ordonna au même miniſtre de ſa cruauté, d'ôter la vie à Criſpine. (*b*)

Cette exécution fut ſuivie de beaucoup d'autres. Rufus, & Capiton perſonnages Conſulaires, Vitraſia-Fauſtina ſa proche Parente, Craſſus qui étoit Proconſul en Aſie, & une infinité de grands hommes, illuſtres par leur nobleſſe & par leur mérite, perdirent la vie par ordre de ce Tyran; & ſi Sextus Fils de Maximus, qui brilloit au-deſſus de tous les Romains par la vivacité de ſon eſprit & par ſon érudition, échapa à ſa fureur, il dût ſon ſalut à l'artifice, dont il ſe ſervit pour tromper ceux qui devoient l'immoler à la cruauté du Prince. (*c*)

Pe-

la cruauté de l'Empereur, qui rempliſſoient la Syrie de meurtres. Il bût une grande quantité de ſang de lievre, & étant monté à cheval, il le piqua à deſſein de le faire cabrer, de ſorte que s'étant jetté exprès à terre, comme ſi le cheval l'eut jetté, il ſe fit porter à la maiſon par ſes domeſtiques qui le releverent de terre, où il faiſoit ſemblant d'être preſque mort, & où il vomit le ſang

Perennis, Favori de Commode, pouſſoit cet Empereur à ces violences. Car, comme il avoit pris un pouvoir abſolu ſur ſon eſprit, il rendoit ſuſpects par ſes calomnies ceux qui lui donnoient de l'ombrage; &, en ſe défaiſant, par cette voie funeſte, de ceux qui pouvoient balancer ſon crédit, il avoit la direction des affaires & gouvernoit l'Empire. En effet, ce ruſé Courtiſan, abuſant de la confiance du Prince, diſpoſoit de toutes choſes. Il appliquoit à ſon profit les confiſcations des biens de ceux, qu'il faiſoit périr par ſes impoſtures, & ramaſſoit des ſommes

qu'il avoit bû, comme ſi ç'eût été un funeſte effet de ſa chute. Le bruit de ce triſte accident ſe répandit par tout & vint juſqu'aux oreilles des Miniſtres de Commode, à qui l'on rapporta même, que Sextus étoit mort, & ils le crurent avec d'autant plus de raiſon, que Sextus fit le mort, & qu'on expoſa aux yeux du Public le cercueil dans lequel l'on avoit enfermé un belier qu'on fit brûler, comme ſi c'étoit le corps de Sextus. Celui-ci s'ennuia pourtant d'être enfermé dans ſa maiſon; il courût d'une Ville à l'autre, changeant toûjours d'habit & contrefaiſant ſa voix, pour n'être pas découvert. Le bruit en fut porté à la Cour, qui envoïa des ordres pour le faire arrêter. On fit mourir beaucoup de perſonnes qui avoient de la reſſemblance avec Sextus, & on en envoïa les têtes à Rome. On confiſqua le bien de pluſieurs autres

mes immenses, dans le dessein de les distribuer aux soldats, lorsqu'il croiroit être tems de faire éclater le dessein qu'il avoit de monter sur le Trône. Il fit donner à ses Fils les plus importans emplois de la milice, il attribuoit à sa valeur & à sa capacité les beaux exploits & les avantages, qui étoient le fruit du courage & de l'habileté des Généraux, il porta enfin sa hardiesse, jusqu'à ôter aux plus braves Officiers de l'armée d'Angleterre leurs charges, pour les donner à des gens dont il étoit très-assûré.

Ces

tres qu'on accusoit d'avoir donné retraite à ce Proscrit; on en fit perir d'autres, qui n'avoient jamais vû ni connu Sextus, & l'on ne sçût jamais, si l'on avoit tué le véritable Sextus. Après la mort de Commode, il se présenta un homme, qui se dit être Sextus, fils de Maximus, & qui demanda les biens de son Pere & ses Dignitez. On lui fit à Rome mille questions ausquelles il répondit fort pertinemment, quoiqu'on l'interrogeât sur des affaires de Famille qu'un étranger ne pouvoit guéres sçavoir. Pertinax, qui sçavoit, que le vrai Sextus entendoit fort bien la Langue Grecque, qu'il avoit cultivée en Syrie, fit quelques questions à ce faux Sextus en Grec, mais cet Imposteur, n'aïant sçû répondre, ni comprendre même ce que l'Empereur lui demandoit, fut chassé honteusement de Rome.

Ces hardies entreprises & quelques avis que Commode reçut de plusieurs endroits, que Perennis aspiroit à la Tyrannie, éveillerent cet Empereur de son assoupissement, & l'indisposerent contre Perennis; mais ce qui acheva la ruïne de cet insolent Ministre, ce fut l'arrivée de quinze cens Soldats de l'armée d'Angleterre, qui dirent à l'Empereur, qu'ils venoient le défendre contre les trahisons de Perennis, qui vouloit élever son Fils à l'Empire. Cleandre, que l'Empereur aimoit beaucoup, donna foi & cours à cette nouvelle, & sçût si bien irriter Commode contre Perennis, que ce malheureux Favori fut massacré d'abord par ordre du Prince, qui ne se délivra de la dépendance de Perennis, que pour tomber dans celle de Cleandre, laquelle ne fut pas moins honteuse.

Cet Homme, qui servit de jouet à la Fortune, étoit natif de Phrygie, & avoit été conduit à Rome parmi les esclaves de rebut; (a) & après une infinité d'avantures,

(a) *Dio. lib. 72. Herodian. lib. 1.*

(b) Cleandre créa dans un an vingt-cinq Consuls, ce qu'on n'avoit pas vû jusqu'alors, & qu'aucun Empereur même n'osa faire depuis. Severe,

res, aïant eu le ſecret d'entrer dans la maiſon de l'Empereur, il ſçut ſi bien faire, par ſes intrigues, qu'il devint Chef de ceux qui couchoient dans la chambre de l'Empereur, enſuite Colonel des Gardes Prétoriennes, & enfin ſi puiſſant, ſi accrédité, & ſi aimé de Commode, que le Prince lui fit épouſer Damoſtratie une de ſes Concubines, & lui donna toute ſorte de pouvoir.

Il arriva à Cleandre ce qui arrive preſque à tous ceux que la fortune tire de l'obſcurité, pour les mettre en place ; il devint inſolent, fier, ingrat. Il ne ſe ſervit de l'autorité, que l'Empereur lui avoit laiſſé prendre, que pour ſe fraïer un chemin à une plus grande. Arbitre de la fortune des Romains, il faiſoit & défaiſoit les Conſuls à ſa fantaiſie, (*b*) il vendoit les Charges & les Emplois, il élevoit à la Dignité de Sénateur (*c*) les hommes les plus abjets, pourvû qu'ils euſſent aſſez d'argent pour en païer le prix ; & afin de fermer la bouche

re, qui fut depuis Empereur, fut un de ces Conſuls.

(*c*) Comme Cleandre donnoit la Dignité de Sénateur à ceux qui vouloient l'acheter, on vit une in-

che à ceux que leur zéle, pour le ſervice de l'Empereur, auroit pû porter à blâmer une conduite ſi hardie; (*a*) il fit mourir Byrrhus Beau-Frere de Commode, qu'il accuſa d'aſpirer à la Tyrannie, lorſque lui-même prenoit toute ſorte de meſures pour y parvenir.

C'eſt ainſi que Commode, par ſon indolence, ſe trahiſſoit lui-même, en laiſſant prendre à ſes Favoris un pouvoir ſi étendu, tandis que, livré à ſes paſſions, il ne ſongeoit qu'à les ſatisfaire. Il paſſoit les jours entiers à tuer des bêtes dans l'Amphitéatre; &, comme ſi ce carnage eut illuſtré ſon nom auſſi glorieuſement que les plus fameuſes expéditions, il ſe fit appeller l'Hercule Romain. (*b*) Il fit de ſon Palais un infame ſerrail, où il entretenoit brutalement trois

infinité de gens ſans mérite, ſans ſcience & ſans probité ſe revêtit de cette Charge, autrefois ſi reſpectable, & reſervée pour la vertu. Jules Solon, pouſſé par ſon ambition, vendit tout ſon bien pour ſe faire Sénateur, il acheta fort cherement une Charge dans le Sénat & la païa à Cleandre: C'eſt ce qui fit dire aſſez plaiſamment, que Cleandre, après avoir dépouillé Solon, l'avoit relégué dans le Sénat.

(*a*) *Lamprid.*

(*b*) Commode, aïant eu la folie de ſe faire appel-

trois cens femmes & autant de garçons, qui étoient les miſerables victimes d'une ſi monſtrueuſe lubricité. Il eut la folie de donner ſon nom à la Ville de Rome, il l'appella la Colonie de Commode, & l'on accuſa Martia de lui avoir inſpiré cette fantaiſie; car l'on ſçavoit, qu'elle étoit de toutes ſes Concubines, celle qui avoit le plus de pouvoir ſur ſon cœur.

Martia ſortoit d'une Famille affranchie. C'étoit une Femme d'une beauté rare, & d'un eſprit délié, artificieux & ruſé, capable des plus délicates intrigues du cabinet. Elle ſe fit aimer de Commode, par ſa beauté, par ſes complaiſances & par toutes ces artificieuſes careſſes que ſçavent faire les femmes de ſon caractere, qui veulent plaire; auſſi elle ſçut ſi bien réüſſir à captiver

peller Hercule, à qui il affectoit de reſſembler dans la maniere de s'habiller, en portant une peau de Lion & une maſſuë, on fit courir ces vers, où il n'y a pas grand ſens:

Commodus Herculeum nomen habere cupit,
Antoninorum non putat eſſe bonum:
Expers humani juris & Imperii:
Sperans quin etiam clarius eſſe Deum,
Quam ſi ſit princeps nominis egregii.
Non erit iſte Deus, nec tamen ullus homo.

tiver le cœur de l'Empereur, qu'il eut pour elle les mêmes égards & la même tendresse, qu'il auroit pû avoir pour une Epouse; & l'on peut dire, que, si elle ne fut pas déclarée Impératrice, elle en eut le crédit, les honneurs & l'autorité. (*a*) Au reste, elle fut fort affectionnée aux Chrêtiens; quoiqu'elle n'imitât pas la sainteté de leur vie, elle s'intéressa pour eux dans toute sorte d'occasions, (*b*) & leur fit accorder beaucoup de graces: De là vient, que l'Eglise jouît d'une profonde paix durant le regne de Commode, tandis que Rome & les Provinces regorgeoient du sang que sa cruauté faisoit répandre, cet Empereur n'aïant rien à refuser à une Maîtresse qu'il aimoit avec tant d'empressement, qu'il n'eut pas honte de quitter son nom & de se faire appeller Amazone, pour faire honneur au portrait de Martia habillée en Amazone, car c'étoit l'équipage sous lequel cette rusée plaisoit davantage à Commode. Mais, ce qui marque, sur tout, & le déreglement d'esprit dans ce Prince, & son amour

(*a*) *Herodian. lib.* 1. *Dio. lib.* 72. *Xiphil. in Commod.*.

(*b*) *Baron. ad an.* 182.

(*c*) *Lamprid.*

amour insensé pour sa Concubine, c'est qu'il eut la folie de se montrer dans l'Amphitéatre en habit d'Amazone, (c) afin de témoigner à la belle Martia, combien elle lui paroissoit aimable, lorsqu'elle en étoit parée; indigne bassesse, qui donna un spectacle bien risible aux Romains, lorsqu'ils virent, dans l'Arene, leur Empereur, sous l'habit d'une femme, dégrader sa Dignité par un travestissement si extravagant : mais à quelles honteuses bassesses l'amour déréglé ne porte point ceux qui s'y livrent!

C'est ainsi que Commode, abandonnant les affaires de l'Empire, ne songeoit qu'à celles de son cœur, ou plûtôt à ses folies, tandis que Cleandre, abusant insolemment de la stupide confiance de ce Prince, travailloit de toutes ses forces à affermir son autorité, en s'attirant les bonnes graces du Peuple, sans faire réflexion, que les moïens qu'il prénoit le conduisoient à sa ruïne. En effet, comme Rome étoit furieusement affligée par la peste, & (d) par une horrible disette de bled, Cleandre fit

(d) Dion rapporte, qu'on n'avoit jamais ouï parler d'une peste si terrible, ni si contagieuse. Elle enlevoit tous les jours à Rome jusqu'à deux mille

fit un gros amas de toute ſorte de grains, dans le deſſein de le diſtribuer au Peuple, quand il le verroit reduit à la derniere famine, afin d'acheter ſa faveur & ſa protection par cette largeſſe politique & intéreſſée, mais Papyrius, qui avoit l'Intendance des vivres, aïant pénétré les deſſeins de Cleandre, le rendit la dupe de ſes propres artifices; car aïant fait auſſi de conſiderables proviſions de bled, il en rendit la cherté ſi grande, qu'on commença à craindre la famine beaucoup plus que la peſte, quoiqu'elle fut ſi envenimée & ſi contagieuſe, qu'elle emportoit chaque jour environ deux mille perſonnes. Papyrius, qui n'aimoit point Cleandre, voïant le Peuple alarmé & diſpoſé à une ſédition, accuſa ce Favori d'être la cauſe d'une diſette ſi affreuſe, & d'avoir des deſſeins ambitieux, & dans ce même tems il arriva

mille perſonnes, & Herodien aſſûre, que toutes les Bêtes de ſomme en mouroient. Les Medecins ordonnerent à l'Empereur de ſe retirer à Laurente, Ville dont le terroir étoit complanté de Lauriers d'où elle avoit pris ſon nom, prétendant qu'il ſeroit là avec moins de danger, à cauſe que le climat étoit froid, & que l'odeur du laurier a la proprieté de chaſſer la peſte. Beaucoup de monde ſe retira

va une eſpece de prodige, qui fortifia l'accuſation de Papyrius, car, dans le tems que le Peuple étoit aſſemblé dans le Cirque, il ſe préſenta une femme inconnuë d'une taille extraordinaire, ſuivie d'un grand nombre d'enfans qui ſe prirent à crier contre Cleandre. Ces cris séditieux animerent ſi fort le Peuple, qui regardoit déja ce Favori comme l'auteur de ſes malheurs, qu'il s'en alla tumultuairement trouver Commode, qui étoit hors la Ville occupé à ſes plaiſirs, pour lui demander qu'on lui livrât Cleandre. Celui-ci aïant été averti de cette émeute, lâcha d'abord les Gardes ſur cette troupe mutinée, & en fit faire un grand carnage; ceux qui pûrent échaper, s'enfuïrent dans la Ville & y porterent l'épouvante & la confuſion. On ſortit des maiſons, on prit les armes, & Rome devint le Théatre hideux d'une guerre inteſtine. Com-

retira dans cette Ville. Les Médecins ordonnoient, qu'on remplît les oreilles & les narines de pommades de ſenteur, & qu'on ſe ſervît de parfums & de choſes qui rendent quelque odeur, parce que les parties de l'air peſtiferé, trouvant les pores & les entrées des ſens remplis par les corpuſcules de ces parfums, ne pouvoient point pénétrer, ou faiſoient un moins mauvais effet.

Commode, noïé dans ſes infames plaiſirs, ignoroit ce tumulte, & perſonne n'oſoit l'en avertir, de crainte de s'attirer l'indignation de Cleandre, qui faiſoit faire à cet Empereur tout ce qu'il vouloit ; mais la Princeſſe Fadille, que ſa naiſſance & ſon rang mettoient au-deſſus de ces craintes, alla trouver ſon Frere, ſe jetta à ſes pieds les yeux en pleurs, lui repréſenta la triſte ſituation où ſe trouvoit Rome, & l'éminent danger où il étoit lui-même, durant la fureur du Peuple que Cleandre, par ſon inſolence & ſa dureté, avoit porté à la ſédition, & lui découvrit la perfidie des profonds deſſeins de cet ambitieux Courtiſan, qui n'avoit d'autre vûë que de s'élever juſqu'au Trône. Les avis de la Princeſſe étoient trop intéreſſans pour ne pas alarmer Commode; mais ce qui détermina cet Empereur à accorder Cleandre aux clameurs du Peuple, fut les plaintes de la belle Martia, laquelle affectant de craindre pour la vie de l'Empereur, (*a*) lui fit paroître le peril plus grand peut-être qu'il n'étoit en effet, & lui dit tout ce qui étoit capable de l'irriter contre Cleandre : & comme ce qu'une maî-

(*a*) *Dio. lib.* 72.

maîtresse dit persuade, Commode condamna à la mort ce malheureux Favori, dont la chute fit chanceler beaucoup de fortunes, car son amitié fut un crime pour ceux qui y avoient eu part, lesquels on persecuta atrocement pour cet injuste sujet.

La perfidie de Cleandre augmenta la défiance que Commode avoit du Sénat, depuis la conjuration de Lucille, car s'étant mis brutalement dans l'esprit, qu'il ne pouvoit conter sur la fidélité de personne, il envelopa dans ces soupçons les personnages les plus illustres, & ne se guérit de ses visions que par leur mort. Papirius qui avoit contribué à la ruïne de Clandre, Julien Gouverneur de Rome & que ce Prince appelloit son Pere, Jules Alexandre Capitaine experimenté, brave & intrepide, Maternianus, Sura & une infinité d'autres grands hommes furent les victimes de sa fureur.

Ces sanglantes exécutions, n'interrompoient pourtant jamais ses folies ni ses débauches. On le vit, parmi les Gladiateurs dans l'Amphitéatre, faire parade de son adresse à tuer des Bêtes sauvages, & s'en faire une gloire. Quelques fois il paroissoit avec un habit bizarre, portant une peau de

Lion sur une robe de pourpre brochée d'or, & tenant une massuë pour imiter Hercule dont il avoit pris le nom; & d'autres fois il s'habilloit en femme à la vûe du Peuple, à la santé de qui il bûvoit hautement, afin d'entendre crier, *Vive l'Empereur*. De plus il alloit dans l'Arene combattre avec les Gladiateurs, massacrant impitoïablement ceux qu'il combattoit, lesquels le ménageoient par le respect qu'ils avoient pour sa Dignité, & le Sénat autorisoit, par ses lâches acclamations, des actions si honteuses; car d'abord que Commode avoit tué un Ours, un Lion, ou quelqu'autre animal, on entendoit ces graves Magistrats mêler leurs applaudissemens à ceux du Peuple, & crier servilement: (a) *Tu es le vain-*

(a) *Dio. lib.* 72. *Xiphilin. in Com.*

(b) *Dominus es, primus es, vincis omnium felicissimè, ex æterno tempore amazonicè vincis.*

(c) *Herodian. lib.* 1.

(d) Le premier jour de Janvier étoit chez les Romains un des plus solemnels. Il étoit consacré au Dieu Janus, dont il portoit le nom. On le solemnisoit avec beaucoup de pompe. Les Consuls & les autres Magistrats portoient leur habit de cérémonie, & offroient des Sacrifices à Janus, avec un culte superstitieux, pour obtenir une année heureuse; on ôtoit de dessus la tête du Dieu Ja-nus

vainqueur du monde ; tu ſurmontes tout, ô brave Amazonien! (*b*)

Enfin après avoir deshonoré l'Empire par une infinité de crimes qu'il ſeroit ennuieux de rapporter, la fantaiſie lui prit de ſe faire ſubſtituer à la place des Conſuls (*c*) qu'il réſolut de faire mourir, & de ſe préſenter ſur le Théatre comme Conſul & valet des Gladiateurs; car parmi je ne ſçai combien de Titres ridicules qu'il ſe donnoit, celui qu'il prenoit le plus volontiers étoit celui *de premier Combattant entre les ſuivans des Gladiateurs, qui de ſa ſeule main gauche avoit tué environ douze mille hommes.* Le premier jour de Janvier, qui étoit un des plus ſolemnels parmi les Romains, (*d*) fut le jour que Commode choiſit

nus la Couronne de Laurier qu'il avoit portée durant le cours de l'Année, & on y en mettoit une nouvelle.

Laurea flaminibus quæ toto perſtitit anno
Tollitur, & frondes ſunt in honore novæ. Ovid.

Les Romains regardoient Janus comme Pere de l'Année; de là vient, que dans le Temple, qui lui étoit conſacré, il y avoit douze Autels repréſentans les douze Mois.

Mar-

choisit pour donner cette Scene au public ; & ce fut à sa chere Martia qu'il fit confidence de ce projet insensé.

Martia, qui prévoïoit les suites d'un dessein si extravagant, combattit de toutes ses forces la résolution de l'Empereur. Elle lui représenta le tort infini qu'une action si basse faisoit à sa gloire, & à la rèputation du Peuple Romain ; que ses propres intérêts devoient le faire revenir de son entêtement pour les Gladiateurs, puisqu'il ne se trouvoit jamais parmi eux, sans exposer sa vie, & sans se commettre à la perfidie de gens sans honneur & sans foi. Elle tâcha de donner de la force à ses sollicitations, en les accompagnant de mille caresses, en ambrassant tendrement ses genoux, & en versant des larmes, mais rien ne fut capable de lui faire abandonner son dessein.

Lætus & Electus, Capitaines de ses Gar-

Martial nous apprend une partie de ces Cérémonies dans une de ses Epigrammes.

Principium des, Jane, licet velocibus annis,
Et revoces vultu sæcula longa tuo,
Te primum pia thura rogent, te vota salutem:
Purpura te felix, te colat omnis honos:

Te

Gardes, ne réüſſirent pas mieux ; en vain ils repréſenterent à Commode la honteuſe flétriſſure qu'une ſi monſtrueuſe nouveauté alloit faire à l'Empire. L'Empereur, qui ne ſe conduiſoit que par ſes fantaiſies, leur ordonna de diſpoſer toutes choſes pour cette cérémonie, & regardant ces zélez Officiers comme de téméraires cenſeurs de ſa conduite, il les quitta bruſquement en les regardant d'un œil irrité. En effet il ſe ſentit ſi piqué, que ces Capitaines euſſent eu la hardieſſe de lui faire des remontrances, qu'il réſolut de les faire mourir le lendemain ; & étant entré dans ſon cabinet, il fit une liſte de ceux qu'il vouloit faire tuer, écrivit leur nom dans ſes tablettes, leſquelles il cacha ſous le chevet de ſon lit. Lætus & Electus, au reſte, n'étoient pas ſeuls proſcrits : Martia étoit auſſi marquée dans ce funeſte dénombrement ; &

Tu tamen hoc maris, Latiæ quod contigit Urbi,
Menſe tuo reducem, Jane, videre Deum.
Epigr. 8. lib. 8.

Les Romains avoient encore accoûtumé ce jour-là de ſe viſiter, de ſe ſouhaiter la bonne Année, & de ſe faire mutuellement des préſens. *Herodian. hiſt. lib.* 1.

& ceux qui avoient le plus de crédit dans le Sénat étoient destinez au même supplice, parce que ce Tyran vouloit enrichir ses Gladiateurs de leurs biens : Mais les choses tournerent bien autrement. Commode fut lui-même la victime de sa cruauté ; car son dessein aïant été découvert, il reçut la mort de la main de ceux-là même à qui il vouloit la donner.

Les Romains de considération avoient chez eux des petits enfans, qui servoient à leur divertissement par leur babil. On les laissoit aller presque à nud ; car, pour tout habit, on ne leur faisoit porter que des diamans. L'Empereur en avoit un dans son Palais, & il l'aimoit si fort, qu'il le faisoit souvent coucher avec lui, & lui avoit donné son nom, en l'appellant Philo-Commode. (*a*) Les complaisances, que le Prince avoit pour cet enfant, l'enhardissoient à prendre toute sorte de libertez, de maniere qu'il entroit & sortoit de la chambre de Commode, sans qu'aucun Officier ni Garde l'en empê-

(*a*) Philocommodus, comme qui diroit le Favori de Commode.

chât. Ce fut précisément ce bien-aimé de Commode, qui découvrit le secret de la Proscription ; car ce petit enfant étant sorti du cabinet, tenant à la main les tablettes qui étoient les dépositaires des violentes intentions de l'Empereur, Martia, qui craignoit que ce ne fût quelque mémoire important qu'il pourroit perdre, l'appella, le caressa, & se fit donner les tablettes. Sa curiosité la porta à les lire ; & il est aisé de comprendre qu'elle fut sa surprisse, & de quelle fraïeur elle fut saisie, en y lisant la barbare résolution de Commode. *Quoi, Prince ingrat*, dit-elle, *est-ce-là la recompense que tu prépares à mon amour & à mon attachement à tes intérêts ? n'ai-je souffert durant tant d'années tes duretez, tes insolences,* (b) *tes excès & ta mauvaise humeur, que pour recevoir une cruelle & injuste mort pour prix de ma patience ? mais non, ce ne sera pas ainsi qu'un Prince, noïé dans la crapule, traitera une femme sobre.*

Les longues réfléxions n'étoient pas alors de saison ; tous les momens, dans cette

(b) *Herodian. lib.* 1.

te conjoncture, étoient précieux. Martia ne les perdit point en inutiles penſées: Elle manda inceſſamment Electus, avec qui l'Hiſtoire dit, qu'elle avoit des liaiſons très-étroites & peu innocentes, & lui faiſant lire dans les tablettes l'endroit qui l'intéreſſoit ſi fort, *apprenez*, lui dit-elle, *quelle fête l'on veut nous faire ſolemniſer ce ſoir même.* Electus n'eut pas plûtôt été inſtruit des deſſeins de l'Empereur, & du danger, où il étoit, de perdre la vie, qu'il trembla de fraïeur. Il envoïa dans le moment les tablettes bien fermées à Lætus, par un homme de confiance, & Lætus n'aïant pas été moins ſurpris que Martia & Electus, il fut les trouver pour déliberer ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Il fut promtement réſolu, dans ce Conſeil ſecret, qu'on empoiſonneroit Commode, & cette voie leur parut d'autant plus facile, que Martia avoit accoûtumé de préſenter le breuvage à l'Empereur, qui le prenoit avec plus de ſatisfaction des mains d'une perſonne qu'il aimoit tant. L'artifice

(*a*) *Herodian. lib.* 1.

(*b*) Dion dit, qu'on mit du poiſon dans la vian-

ſice réüſſit. Commode revenant des bains tout échauſé demanda à boire, & Martia lui préſenta d'abord un vin (*a*) d'un excellent goût, mais d'une dangereuſe compoſition; (*b*) car à peine en eut-il bû qu'il ſentit une grande peſanteur de tête & beaucoup d'aſſoupiſſement. Martia & Electus firent retirer tout le monde, ſous prétexte de vouloir laiſſer repoſer l'Empereur; mais quand les Conjurez virent qu'il vomiſſoit extraordinairement, ſoit que ce fût un effet du vin qu'il avoit bû auparavant avec excès, ſoit que le poiſon même lui procurât ce vomiſſement, (*c*) craignant alors que leur trahiſon ne retombât ſur eux-mêmes, & avec d'autant plus de raiſon que Commode marquoit ſoupçonner quelques choſes, par certaines menaces qu'il faiſoit, ils engagerent Narciſſe Athlete puiſſant & vigoureux à l'étrangler dans le lit, & lui firent les plus magnifiques promeſſes. L'eſpoir d'une grande récompence réſolut cet homme à commettre ce parricide: Il entra dans la chambre de l'Empereur,

viande qu'on lui ſervit au ſouper, & que c'étoit de chair de bouc.

(*c*) *Dio. lib.* 72.

pereur, dans le tems que les Soldats étoient ensevelis dans le sommeil, ou dans les vapeurs du vin, & étrangla Commode, qu'on fit d'abord porter hors de la chambre couvert d'un tapis.

Martia & ses complices étoient pourtant dans de vives appréhensions de ce qui arriveroit, lorsqu'on sçauroit la mort de Commode. Ils jugerent qu'il falloit proclamer Empereur quelque Sénateur de mérite, qui fût agréable à tous les Ordres de la Ville, & qui les protegeât contre la persécution des Soldats, qu'ils connoissoient bien ne devoir être que fort affligez de la mort d'un Prince, qui les laissoit vivre dans une grande licence. Pertinax leur parut digne de cette haute dignité; ils le déclarerent Empereur, sans autre formalité, & firent courir le bruit, que Commode étoit mort d'apoplexie. Nous parlerons bien-tôt des circonstances de l'élection de Pertinax; nous dirons ici, que le nouvel Empereur harangua les Soldats, & qu'il fit l'éloge de Lætus, qui lui avoit donné l'Empire.

Le Consul Falcon ne put entendre louer Lætus, sans marquer son chagrin, & comme il n'étoit pas homme à trahir son sentiment, ni par complaisance, ni par politi-

litique, il dit hardiment à Pertinax, qu'on ne devoit attendre rien de bon de son regne, puisqu'il en ternissoit les commencemens, par la honte des éloges qu'il donnoit au meurtrier de l'Empereur, & par les marques d'estime qu'il donnoit à Martia & à Electus, qui avoient été les ministres des cruautez de Commode. Pertinax répondit avec beaucoup de modération à Falcon; il lui dit, qu'un jeune homme, comme lui, ne comprenoit point la violence que fait à un cœur la nécessité d'obéïr; que Martia & Lætus avoient fait par contrainte tout ce qu'ils avoient fait, & que leur derniere action faisoit assez voir le peu de part qu'ils avoient aux violences de Commode.

Pertinax étoit trop convaincu des obligations qu'il avoit à Martia, pour ne pas justifier la trahison de cette Concubine. Elle reçut du nouvel Empereur toutes les marques de reconnoissance qu'il pût lui donner, durant les trois mois qu'il regna, mais elle n'échapa point au supplice que méritoit son crime. Julien vangea la mort de Commode; car cet Empereur à l'élévation de qui Lætus avoit fort contribué, s'étant imaginé, que ce même Lætus & Martia favorisoient le parti de Severe,

vere, les fit mourir, & fit ensuite exposer aux Bêtes Narcisse, qui avoit étranglé Commode. C'est ainsi que le retardement du supplice ne doit jamais rassûrer le criminel, parce que tôt ou tard le Ciel le punit.



FLA-



FLAVIA TITIANA,

Femme de Pertinax.

IL ſemble que l'Empereur Pertinax n'échapa aux fureurs de Commode, que pour être la victime des trahiſons de la fortune, & qu'il n'illuſtra ſa vie par les plus glorieux exploits que pour l'aller finir miſerablement ſur le Trône. Heureux particulier, malheureux Souverain, il éprouva, que les poſtes les plus élevez ne ſont ſouvent que d'affreux précipices. Il étoit d'un Village de la Ligurie, Fils de Helvius Succeſſus Marchand de bois, (*a*) & qui aïant gagné quelque bien, voulut faire apprendre les Belles-Lettres à ſon Fils; mais il eut tant de peine à le deſabuſer du trafic de bois, (*b*) qu'il l'appella *Pertinax* de ſon

(*a*) *Capitolin. in Pertin.*
(*b*) Succeſſus, Pere de l'Empereur Pertinax, ven-

son opiniâtreté, Surnom qui lui demeura toute sa vie, & sous lequel il fut toûjours connu. Il parut cependant, que Pertinax étoit né pour un plus noble métier; car il exerça si bien celui de la Guerre, dans toutes les occasions où il fut emploïé, qu'on le regarda comme un homme habile & de ressource, & capable des plus importantes charges. En effet, ce fut lui qui, par sa prudence & par sa fermeté, appaisa les Legions, qui s'étoient mutinées dans la Grande-Bretagne, (*a*) où tout panchoit à la revolte; & l'on peut dire, qu'il sauva cette Isle à Marc-Aurele; aussi cet Empereur connut si bien l'importance de ce

vendoit du bois préparé d'une certaine maniere, qu'il ne faisoit point du tout de fumée, soit qu'il ne le fit cuire qu'à demi au feu, comme quand on fait le charbon, ou qu'il le fit sécher au soleil, & qu'en suite il l'arrosât avec de l'écume d'huile, ou qu'il le couvrit durant quelque tems de marc des olives, comme l'enseigne Caton au raport de Casaubon. Il semble pourtant, par les termes de Capitolin, qu'on préparoit ce bois-là, en le faisant cuire à demi au feu, car cet Historien appelle la cabane, où Successus préparoit ou vendoit son bois, *Coctilitia Taberna*.

(*a*) *Dio. lib.* 73.

(*b*) *Dio. lib.* 71.

(*c*) Marc-Aurele aïant fait Sénateur Pertinax, en

ce service & le mérite de Pertinax, qu'il en fit plusieurs fois l'éloge en plein Sénat: Loüanges bien glorieuses, quand elles sont données par un Prince aussi ennemi de la flaterie & de la dissimulation que l'étoit Marc-Aurele. Mais ce ne fut pas par de frivoles éloges seulement que les exploits de Pertinax furent recompensez, il fut promu aux Charges les plus considerables, & ensuite élevé au Consulat ; sublime Dignité qui lui attira la jalousie d'une infinité d'envieux; (*b*) qui ne pouvoient souffrir qu'il devint leur égal, ne prévoïant pas, qu'ils devoient un jour l'avoir pour Maître. (*c*)

en recompense de ses services, en fût ensuite fâché, parce que la dignité de Sénateur étoit un obstacle à celle de Préfet de Prétoire, dont il vouloit honorer Pertinax ; mais qu'un Sénateur ne pouvoit point exercer. Cela le porta à déclarer Pertinax Consul. Cette élévation lui attira l'envie de beaucoup de monde, qui trouvoit que c'étoit avilir le Consulat, que de le donner à un homme d'une si obscure naissance. On fit des railleries piquantes sur le nouveau Consul; on disoit, que la plus sublime dignité de l'Empire, étoit l'heureux fruit d'une malheureuse guerre; & à ce sujet, on chantoit dans Rome ce vers d'un Poëte tragique:

Talia infelix bellum efficit.

Pertinax avoit la plus heureuse phisionomie du monde, (a) la tête belle, le front grand, les cheveux bouclez, la barbe longue, l'air majestueux, la taille haute, assez d'embonpoint, le ventre un peu gros. Il parloit bien, & son discours étoit plus affable & plus gracieux que ses manieres qu'on trouvoit un peu rudes. Son principal défaut fût l'avarice, qui ne le quitta point lors-même qu'il fut Empereur. Il aimoit aussi les plaisirs, & nous verrons qu'il n'en prit point toûjours de fort honnêtes; il ne manquoit pas de Sçavoir, & avant qu'il eut aucune charge dans les Troupes, il exerça, avec assez d'approbation, celle de Professeur de Grammaire à Rome, dans laquelle il succeda aux fameux Sulpice Apollinaire, qui avoit été son Maître.

Pertinax, par son mérite aïant effacé l'obscurité de sa naissance, & s'étant par ses services attiré l'estime de l'Empereur, chercha à se procurer une alliance, qui lui fit honneur, & jetta les yeux sur Flavia Ti-

(a) *Spon. recher. Curi. d'Antiq.*

(b) Il y a des Auteurs qui donnent à Sulpicianus le pronom de Flaccus, d'autres celui de Claudius.

Titiana Romaine, d'une humeur enjouée, & toûjours prête à écoûter son penchant plûtôt que son devoir. Elle étoit fille de Flavius Sulpicianus, (*b*) qui, par ses grandes richesses, s'étoit acquis un grand crédit dans le Sénat. Elle fut sensible aux assiduïtez de Pertinax, & son cœur, naturellement tendre, ne se refusa pas longtems aux empressemens d'un homme, qui déja faisoit dans Rome une belle figure, & à qui ses services & ses belles actions promettoient les plus grands emplois. Ce mariage fût bien-tôt conclu; mais ceux qui l'avoient contracté, ne furent pas longtems à en retenir l'honneur par une vie licentieuse. Pertinax porta son affection vers des objets étrangers, & Titiana, je ne sçai par quel goût bizarre & hipocondre, devint si fort amoureuse d'un joueur de Harpe, qu'elle s'abandonna à sa passion sans reserve: Elle ne s'efforça point d'en cacher au public la honte & la violence; ses démarches scandaleuses instruisirent tout Rome de son intrigue, & il n'y eut per-

 sonne

dius. Il est plus vraisemblable, que son véritable pronom étoit Flavius; & le nom de Flavia Titiana qu'avoit sa fille, me paroît en être une assez forte conjecture.

ſonne qui ne ſçut, qu'un Bâteleur étoit l'objet favori de ſes feux.

Une ſi infamante galanterie auroit dû ſans doute irriter Pertinax contre une Epouſe, qui le deshonoroit, & l'engager à punir une ſi brutale lubricité ; cependant il ne s'embarraſſa jamais l'eſprit des actions de ſa Femme, ſoit que, n'aïant pas des inclinations plus honnêtes qu'elle, il ne voulut, ni lui reprocher, ni punir en elle un crime dont il ſe ſouilloit lui-même ſi honteuſement, ſoit qu'il crut, que, ſa Femme s'étant entierement décriée, il n'étoit plus tems d'arrêter une intrigue, à laquelle il avoit laiſſé prendre de trop fortes racines pour pouvoir la rompre, ſoit enfin qu'il fut trop occupé de ſon amour pour Cornificia, (a) de laquelle il étoit comme enſorcelé, pour s'aviſer de ce qui ſe paſſoit chez lui. Ainſi il laiſſa à Titiana toute ſorte de liberté, & elle en profita avec tant d'imprudence, qu'elle rendit le public témoin de ſes déreglemens.

Ils paſſerent une bonne partie de leur vie à ſe faire ces infidélitez mutuelles. Celles de Titiana porterent à ſa réputation une

(a) *Jul. Capitolin. in Pertinax.*

une tache, qui lui à fait une éternelle fletrissure; mais celles de Pertinax ne nuisirent pas à sa fortune. Il fut fait Proconsul d'Afrique, emploi dont il s'acquita si bien, que Commode, Prince ennemi du mérite, respecta le sien & le recompença de la Charge de Préfet de la Ville, dans l'exercice de laquelle Pertinax fit éclater une modération & une douceur, qui furent d'autant plus agréables aux Romains, que Fuscianus venoit de remplir le même emploi avec une extrême sévérité. Cette sage conduite de Pertinax gagna le cœur de tout le monde, & lui procura peut-être l'Empire: Car, Commode aïant été tué, ceux qui avoient été les Auteurs de ce meurtre craignant avec raison, qu'il n'eut des suites fâcheuses, s'imaginerent que les Soldats regretteroient moins ce Tyran, si on élevoit à l'Empire quelque personne recommandable par ses vertus, & dont la probité fut connuë de tout le monde, Pertinax leur parut avoir ce mérite, & comme ils n'avoient pas de tems à perdre, parceque le jour s'approchoit, Commode aïant été tué dans la nuit, Lætus, Electus, & quelques-uns de leurs Partisans allerent heurter à sa porte & se la firent ouvrir. Le portier vit à peine Læ-

tus avec des Soldats, que saisi de fraïeur il courut à la chambre de son Maître pour lui dire que le Capitaine des Gardes de l'Empereur demandoit à lui parler, & à peine il eut proferé ces quatres mots que Lætus & Electus parurent.

Pertinax, pour qui le meurtre de tant de Sénateurs, que Commode avoit fait périr, étoit un avertissement de ce qu'il devoit attendre, ne douta point qu'ils ne vinsent pour le tuer par ordre de ce Tyran; cependant il ne parut point effraié; car comme il s'attendoit tous les jours à se voir sacrifié à la fureur de l'Empereur, qui n'avoit épargné non pas même les plus intimes amis de son Pere, il montra beaucoup de courage, & sans sortir du lit ni changer de couleur, il leur dit avec un visage assûré, qu'aïant eu beaucoup de part à l'amitié de Marc-Aurele, il s'étoit souvent étonné que Commode l'eut laissé vivre jusqu'à ce jour-là; qu'il y avoit long-tems qu'il n'y avoit pas de nuit qu'il n'eut regardé comme la derniere de sa vie. „ Qu'attendez-vous donc, Messieurs, continua-„ t-il, (a) exécutez les ordres de Com-„ mode

(a) *Herodian. lib.* 2. *c.* 4.

„ mode, & en me donnant une prompte
„ mort, mettez fin aux alarmes & aux
„ fraïeurs, dans lesquelles j'ai passé triste-
„ ment tant de jours. Vos craintes font
„ tort à vôtre probité, lui répondit Læ-
„ tus; ce n'est pas vôtre vie que nous
„ venons vous demander, mais nôtre sû-
„ reté & celle de la République. Celui
„ qui en étoit le Tyran ne vit plus; nous
„ lui avons fait souffrir la mort à laquelle
„ il nous avoit destinez. Nous venons
„ donc vous offrir l'Empire, parce que
„ nous ne connoissons personne qui en
„ soit plus digne que vous, & que nous
„ sommes assûrez que nôtre choix sera ap-
„ prouvé de tout le monde.

Pertinax, s'imaginant qu'ils vouloient tenter sa fidélité pour avoir un prétexte de le faire mourir, interrompit Lætus, & sans lui donner le tems de parler d'avantage, „ Cessez, lui dit-il, de vous moc-
„ quer d'un malheureux Vieillard, en lui
„ faisant des offres si flateuses, pour le sur-
„ prendre, & pour le faire mourir, après
„ l'avoir abusé par ces vaines & artificieu-
„ ses esperances. Mais, repliqua Lætus,
„ puisque vous ne voulez pas m'en croire,
„ prenez ces tablettes, reconnoissez le ca-
„ ractere de Commode, lisez y l'arrêt de

„ mort qui y étoit écrit contre nous, &
„ vous apprendrez de quel danger nous
„ avons échapé.“ Pertinax voïant beaucoup de franchiſe dans le procedé de Lætus & d'Electus, qui avoient été toûjours de ſes amis, & aïant reconnu le caractere de Commode, ſe raſſûra, & s'abandonnant enſuite à leur conduite, il leur dit qu'il feroit tout ce qu'on exigeroit de lui.

Après que Lætus & Electus ſe furent aſſûrez de Pertinax, ils furent d'avis d'aller parler aux Legions & de ſonder leur ſentiment, Lætus, qui étoit Capitaine des Gardes, ne doutant point qu'il n'eut beaucoup de facilité à les faire entrer dans le ſien, parce que ſa charge lui donnoit une grande autorité dans l'Armée ; & cependant ils firent répandre dans la Ville la nouvelle de la mort de Commode & l'Election de Pertinax, afin que l'on crut que l'Armée avoit fait ce choix & qu'il fut plus facilement approuvé.

Pertinax néanmoins, avec toutes les preuves qu'on lui donnoit de la mort de Commode, n'étoit pas encore bien raſſûré, & ſon cœur étoit agité par des mouvemens, tantôt de crainte, tantôt d'eſpérance. Il repaſſa dans ſon eſprit tout ce

que lui avoit dit Lætus & Electus, & il ne sçavoit qu'en croire : Dans ces incertitudes, il envoïa un de ses domestiques, en qui il avoit beaucoup de confiance, pour sçavoir la vérité des choses ; mais ses craintes furent entierement dissipées, quand celui-ci lui eut dit, qu'il avoit vû Commode mort & entre les mains de ceux qui l'emportoient hors du Palais. Cependant Lætus annonça aux Soldats la mort de Commode qu'il leur fit croire, qu'un accident d'Apoplexie avoit étoufé, & leur proposa Pertinax, dont la valeur, la vertu & la gravité leur étoient, disoit-il, connuës. Déja le Peuple marquoit la joie qu'il avoit de la mort de Commode, par les réïterées acclamations qu'il donnoit au nouvel Empereur, ainsi les Soldats, entrainez par l'exemple de la multitude plûtôt que par leur penchant, reconnurent Pertinax & lui prêterent serment. Celui-ci, à travers tous les honneurs qu'on lui rendit d'abord, entrevoïoit toûjours de grandes difficultez, qui rendoient son élection peu assûrée. Il ne croïoit point, qu'un homme d'une naissance fort obscure, comme il étoit, fut jamais bien affermi sur le Trône que venoit de quitter un Prince d'une si noble origine, & que tant d'il-

lustres Sénateurs de réputation & de qualitez souffrissent, sans chagrin, la domination d'un homme qui leur étoit inférieur. Agité par ces sérieuses réflexions, il devint la proie de mille inquiétudes ; aussi, quand il fut arrivé au Sénat, il ne prit aucune marque d'Empereur, & ne voulut pas, qu'on lui rendit les honneurs qui étoient dûs à la dignité qu'on venoit de lui donner. On ne laissa pourtant point de le recevoir dans le Sénat avec les témoignages les plus empressez de joie & de respect, & on le salua du nom d'Empereur & d'Auguste. Pertinax remercia les Sénateurs de leur bonne volonté ; mais il refusa l'Empire en s'excusant sur sa vieillesse. Il leur représenta, que son âge ne lui permettoit point d'accepter une Dignité, dont on ne pouvoit remplir les devoirs, qu'en se donnant des soins infinis, lesquels on ne pouvoit point attendre d'un homme qui étoit sur le penchant de sa vie, que dans le Sénat il y avoit beaucoup de sujets très-capables de gouverner l'Empire ; & prenant à l'instant par la main Glabrion Sénateur illustre, par une noblesse qu'il prétendoit prendre son origine dans Ænée, & qui étoit Consul pour la seconde fois, il voulut le faire asseoir à la place destinée

pour

pour les Empereurs. Eh-bien, lui dit Glabrion, puiſque vous me jugez plus digne de l'Empire, je vous le céde, & je vous prie, avec tout le Sénat, de l'accepter; & alors tous les Sénateurs s'étant approchez, ils lui firent prendre la place que ſa modeſtie & ſes craintes lui faiſoient refuſer. Dès qu'il y fut aſſis, il fit un diſcours rempli des plus ſages réflexions & des plus belles maximes; il pria le Sénat de partager avec lui le ſoin de la République, & après avoir fait faire les ſacrifices accoûtumez, il ſe retira dans le Palais des Empereurs.

Le même jour que Pertinax fut déclaré Empereur, Titiana ſon Epouſe fût ſaluée Auguſte, & le Sénat, par un décret ſolemnel, décerna au jeune Pertinax Fils de l'Empereur le Titre de Céſar; mais Pertinax ne voulut point que l'Impératrice (*a*) ſe fit appeller Auguſte, ſoit que, ne croïant pas ſon autorité encore aſſez affermie, il ne trouvât pas à propos qu'elle reçut un Titre qu'il craignoit qu'elle dût bien-tôt quitter, ſoit que le ſouvenir de ſon ancienne obſcurité lui fit refuſer par mo-

(*a*) *Jul. Capitolin. in Pertinax.*

deſtie cet honneur, ſoit que, perſuadé que tout le monde étoit inſtruit de la vie licentieuſe de Titiana, il eut honte qu'elle ſe parât d'un Titre, dont elle terniſſoit l'éclat *(a)* par ſon libertinage. Le Sénat ne manqua point de faire toutes les démarches que la bienſéance & la politeſſe exigoient de lui; il ſupplia l'Empereur de ne pas permettre que Titiana refuſât un honneur qu'on lui décernoit avec tant de joie, & qu'aucune Impératrice n'avoit refuſé; mais Pertinax, avec une reſiſtance qui juſtifioit aſſez ſon nom, leur répondit, qu'il ſuffiſoit qu'il eut lui-même accepté l'Empire qu'ils lui avoient donné, quoiqu'il ne l'eut pas mérité, & qu'il ne conſentiroit jamais que ſon Fils prit le Titre de Céſar que quand il s'en feroit rendu digne. De plus, pour faire voir qu'il ne s'en orgueilliſſoit point de ſa Dignîté, il ne voulut point que ſes Enfans fuſſent élevez dans le Palais, & on ne les vit jamais dans ces faſtueuſes diſtinctions d'habits, de rang, & de place, qui paroiſſoient duës à des Enfans d'un Empereur.

Les belles qualitez de Pertinax & la ſa-

(a) *Jornand.*

ſageſſe de ſa conduite avoient fait concevoir une avantageuſe idée de ſon gouvernement, & il ne la dementit point. Il commença ſon Empire par les plus utiles reglemens : Il chaſſa de la Ville les Délateurs, cette peſte ſi préjudiciable au repos public ; il ſupprima les impôts qui gênoient la liberté du commerce ; il adjugea les terres incultes à ceux qui vouloient les travailler, & les exempta de toute ſorte d'impôt durant dix ans. Il païa les arrerages des penſions, & des appointemens qui étoient dûs aux Officiers & aux Troupes, & commença à corriger les abus & les deſordres, qui s'étoient introduits dans la diſcipline militaire. Ses mœurs au reſte ne changerent point avec ſa condition ; ſes amis trouverent en lui la même franchiſe, la même familiarité ; il commerçoit avec eux ſans faſte & ſans exiger des devoirs gênans ; il les faiſoit manger chez lui ſans cérémonie, en leur laiſſant une entiere liberté ; & ce n'étoit que lorſqu'il mangeoit ſeul, que Titiana ſe mettoit à ſa table.

Nous ne ſçavons point quelle fût la conduite de cette Princeſſe depuis l'élévation de ſon Mari à l'Empire ; l'Hiſtoire n'en parle point : Il y à apparence, que le

peu

peu de tems, que regna Pertinax, ne lui donna pas de grandes occasions de faire paroître son caractere ; car les changemens, que cet Empereur fit, n'aïant pas plû aux Soldats, & sur tout aux Prétoriens, accoûtumez à la licence sous Commode qui leur permettoit tout, ils se repentirent d'avoir élu un Veillard, dont la rigueur ne s'accordoit point avec leurs façons de vivre, & résolurent de choisir un autre Empereur, qui fut moins sévere. Lætus fomenta leur mécontentement; cet Officier, sous prétexte d'avoir élevé Pertinax à l'Empire, se croïoit en droit de tout prétendre; il l'accusoit d'ingratitude toutes les fois que ce Prince lui refusoit quelque chose qu'il ne pouvoit lui accorder sans injustice; & faisant semblant de plaindre les Soldats, qui avoient, disoit-il, à faire avec un Empereur ennemi de leurs plaisirs, il les anima si fort con-

(a) Falco, Sénateur d'Illustre naissance, qui étoit alors Consul & qui peut-être aspiroit à l'Empire, avoit déja disposé les Prétoriens à la revolte. Il n'y avoit que peu de jours, qu'un de ses esclaves avoit eu l'insolence de demander que Pertinax lui remit le Palais Impérial, qu'il prétendoit

contre lui, que deux cents des plus factieux marcherent vers le Palais pour lui ôter la vie. (a)

L'Impératrice Titiana n'eut pas plûtôt vû monter cette Troupe mutinée, qu'elle courut, toute effraïée, avertir Pertinax de son danger. Il étoit sans doute très-facile à l'Empereur de chasser & même de tuer ces canailles; car il avoit auprès de lui les Gardes qui avoient été de faction durant la nuit, quelque Cavalerie armée, & un nombre infini de gens qui étoient pour lors dans le Palais, où du moins il pouvoit aisement éviter le peril, en faisant fermer les portes du Palais & en se retirant dans un lieu de sûreté, jusqu'à ce que cette sédition se fût appaisée. Mais regardant comme une action honteuse de fuïr au peril, & se flatant que sa présence arrêteroit la fureur des Soldats & les fairoit rentrer dans leur de-

doit lui appartenir étant Fils de Fabia Sœur de l'Empereur Verus. Son imposture fût punie à la vérité, car on lui fit donner le fouet, mais cette peine n'expioit pas une si hardie effronterie, & Pertinax, qui après ce supplice avoit renvoié l'esclave à son maître, montra dans cette occasion une clémence assez hors de saison.

devoir ; il alla au devant des Prétoriens, prit un air résolu, & leur dit d'un ton ferme & imposant : *Est-ce une action qui vous couvre de gloire, Camarades, que de tuer vôtre Empereur ? J'ai assez vécu, (a) & ma vie est assez glorieuse pour ne pas me soucier de mourir, & ne sçai-je pas même qu'il faut mourir ? mais quoi ? vous voulez qu'il soit dit, que ceux-là même qui avoient l'honorable soin de garder l'Empereur, ont eu la perfidie de le massacrer ? Ne sera-ce pas pour vous une honteuse tache que tous les siécles vous reprocheront ? Après tout, en quoi vous ai-je offensé ? Si vous regrettez Commode, ne sçaviez-vous point qu'étant né, il devoit mourir ? Que s'il est vrai, que sa mort n'ait pas été naturelle, pouvez-vous m'accuser, ni même me soupçonner d'avoir conspiré contre lui ? Vous avez été témoins de ma conduite ; & je ne sçache point que qui que ce soit de vous,*

(a) *Herodian. lib. 2.*

(b) Il étoit Liegois, & s'appelloit Tausius ; & en donnant à l'Empereur un coup d'épée, il lui dit : *Voilà ce que les Soldats t'envoient.* Les troupes n'avoient en effet jamais approuvé l'Election de Pertinax, car Capitolin dit ; que le lendemain

vous, ait lieu de s'en plaindre, puisque je ne vous ai rien refusé de ce que vous m'avez demandé avec quelque apparence de justice.

La présence de l'Empereur, sa gravité & ce discours touchant arrêta d'abord leur fureur. Leur visage déconcerté sembloit marquer leur repentir, & leurs yeux n'osoient soutenir les regards du Prince, comme s'ils avoient honte de leur entreprise, déja ils commençoient de remettre leurs épées dans le fourreau, lorsqu'un de ces Soldats, plus animé & plus insolent que les autres, (*b*) lui donna un coup d'épée & anima tous les autres contre Pertinax. Electus voïant l'Empereur blessé, tira son épée, tua deux ou trois de ces mutins, & défendit son Prince jusqu'à ce que, percé lui-même, il tomba mort par terre en donnant un si rare exemple de fidélité ; & Pertinax voïant ces Conjurez cou-

main ou sur lendemain de l'élévation de Pertinax à l'Empire, les Soldats voulurent faire choix de Triarius Maternus Lascivius, Sénateur d'une naissance illustre, qui eût assez de vertu pour refuser cette dignité, en s'enfuiant tout nud chez Pertinax.

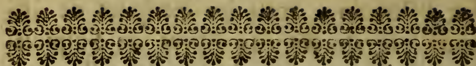
courir brutalement ſur lui, ſe couvrit la tête, pria le ciel de vanger ſon ſang & ne fit aucune défenſe. Ces infames aſſaſſins ne ſe contenterent point de s'être ſouillez de ſon ſang & de lui ôter la vie, ils eurent encore l'inhumanité de lui couper la tête, de la mettre au bout d'une lance & de l'emporter dans leur Camp.

Telle fut la fin funeſte de Pertinax, qui fut regretté du Sénat & du Peuple, leſquels attendoient de ſon zéle & de ſon amour, pour la juſtice, la reformation des abus que ſon Prédeceſſeur avoit introduit. Ce Prince infortuné avoit eu pluſieurs préſages de ſon malheur. Car trois jours avant ſa mort, il lui ſembla voir, dans le bain, un homme qui le menaçoit de ſon épée; le jour qui précéda celui de ſa fin, on vit les étoiles reluire dans le Ciel comme dans la nuit, & les Hoſties qu'il immola ſe trouverent n'avoir point de cœur, ce que les Païens regardoient comme un très-dangereux préſage. Il laiſſa un Fils & une Fille & ſa Femme Titiana, laquelle eut quelque eſpérance de conſerver ſon rang & les honneurs qu'on lui rendoit, quand elle vit ſon pere Sulpicianus prétendre

tendre à l'Empire, que les Prétoriens mirent à l'encan ; mais les intrigues de Julianus prévalurent aux offres de Sulpicianus, & Titiana fut obligée de passer dans l'obscurité d'une vie privée le reste de ses jours.



MAN-



MANLIA SCANTILLA,

Femme de Didius Julianus.

IL eſt dangereux de ſuivre les mouvemens qu'inſpire l'ambition ; on a vû preſque toûjours tomber , ceux qu'elle vouloit élever. Scantilla, emportée par ſa vanité, pouſſa Julien ſon Mari à prendre l'Empire, & à répandre ſes tréſors pour ſe procurer la Puiſſance Souveraine; mais ſes perſuaſions furent fatales à ſon Epoux, elles ne ſervirent qu'à lui faire acheter une mort funeſte & malheureuſe; & il ſemble, que Ju-

(*a*) *Spartian. in Julian.*

(*b*) L'Empereur Adrien avoit choiſi les plus ſçavans Jurisconſultes de ſon tems , pour lui ſervir de conſeil. Un des plus fameux c'eſt M. Salvius Julianus , qui fut deux fois Conſul & Préfet de Rome. Il fut l'Auteur de l'Edit perpetuel , qui étoit une eſpece de Reglement que tous les Gouverneurs des Provinces devoient garder; car comme

Julien ne monta ſur le Trône, que pour y finir miſerablement une vie, que la nature ne lui demandoit pas peut-être encore. C'eſt ainſi que nous ſommes ſouvent les dupes de nôtre propre orgueil. Si nous voulons même porter nos réflexions plus loin, nous pourrons attribuer la chûte de Julien à une autre cauſe ; car s'il eſt vrai, qu'il ait eu part au meurtre de Pertinax, l'on a raiſon de croire, que Dieu ne voulut pas permettre, qu'il jouït long-temps d'une dignité qu'un ſi grand crime lui avoit acquis.

(*a*) M. Didius Severus Julianus, originaire de Milan, étoit Petit-Fils, par ſa Mere, du célebre Salvius Julianus, (*b*) ce Jurisconſulte, qui fit tant d'honneur au Regne d'Adrien. Il fut élevé auprès de la Princeſſe Domitia Lucilla Mere de l'Empereur Marc-Aurele, laquelle lui procura

me les Edits de Préteurs perdoient leur autorité à meſure que leurs Auteurs perdoient la leur, & qu'ainſi la Jurisprudence ou la maniere d'exercer la juſtice varioit tous les ans, S. Julianus, ſous l'autorité d'Adrien, compoſa cet Edit qu'on appella perpetuel, afin que dans les Provinces on jugeât d'une maniere uniforme. Au reſte ce Jurisconſulte étoit biſaïeul maternel de l'Empereur Julien.

cura les plus beaux emplois. Il épousa Manlia Scantilla, de laquelle il eut Didia Clara, qu'il maria à Cornelius Repentinus.

L'Histoire ne nous apprend ni la famille ni le caractere de Scantilla, mais il est aisé de conjecturer, que cette Dame avoit plus de vanité que de prudence; puisque ce fut en partie par ses sollicitations, que Julien acheta l'Empire, tandis que tout ce qu'il y avoit de Sénateurs de mérite & de qualité, trembloit à la nouvelle de la mort de Pertinax, dont le malheur étoit pour eux une leçon de ce qu'on devoit craindre de la fureur des Soldats.

Après que les Prétoriens se furent souillez du sang de l'Empereur, ils se retirérent dans leur Camp, & mirent des Sentinelles, pour empêcher le Peuple d'en approcher. L'impunité de leur attentat augmenta bientôt leur insolence, car voïant que personne ne se mettoit en état de vanger la mort du Prince, qu'ils venoient de massacrer avec tant de brutalité & si peu de raison, & qu'aucun Sénateur ne se présentoit pour se faire élire à la place de Pertinax, ils eurent la hardiesse de mettre à l'encan la premiere dignité du monde. (*a*) En effet, aïant

(*a*) *Herodian. lib.* 2.

aïant fait monter fur les murailles du Camp un Soldat, qui avoit la voix puiffante, ils firent crier que l'Empire étoit à vendre, & qu'ils le remettroient à celui qui en donneroit davantage.

Sulpicien, Beaupere de Pertinax, étoit pour lors dans le Camp, où cet Empereur l'avoit envoïé, pour appaifer les Soldats, mais dès qu'il fçût fa mort, il pria les Prétoriens de l'élever à l'Empire, & leur offrit de l'argent. Tandis qu'il étoit en marché avec eux, l'on apprit à Julien la propofition des Gardes. Il étoit à table avec quelques-uns de fes amis, & faifoit débauche avec eux. Cette nouvelle réveilla fon ambition & celle de fa femme Scantilla. Elle porta d'abord fes yeux fur le Trône, & l'éclat de cet objet l'éblouït : Car ne penfant point aux périls prefque inféparables des grands poftes, quoiqu'elle en eut un exemple bien récent, elle perfuada à fon Mari de quitter la table & d'aller faire inceffamment une offre aux Soldats. Elle lui repréfenta, que l'Empire étant à vendre, perfonne n'étoit mieux en état de l'acheter que lui, qui avoit plus d'argent que pas un Sénateur ; qu'il ne falloit point laiffer échapper une fi favorable occafion de monter fur le Trône. Didia Clara joignit fes

prieres aux inſtances de ſa Mere, pour obliger ſon Pere à ſe procurer une dignité, à laquelle elle voïoit bien qu'elle auroit part, & dont elle eſperoit peut-être d'être un jour l'héritiere. Enfin, les Paraſites, (*a*) qui ſoupoient chez Julien, le ſollicitérent à aller faire une offre aux Prétoriens, & tous enſemble le preſſérent ſi fort, qu'il quitta la table, s'en alla au Camp, & cria aux Soldats, qu'on n'avoit qu'à le faire Empereur, qu'il en acheteroit la dignité au prix qu'on voudroit. Les Gardes lui déclarérent l'offre qu'avoit fait Sulpicien, & lui dirent qu'il falloit qu'il encherir. Julien leur repréſenta qu'en écoutant les offres de Sulpicien ils ſe trahiſſoient eux-mêmes, & qu'ils ne faiſoient pas réflexion que l'alliance étroite qu'il y avoit entre ce Sénateur & Pertinax, devoit être pour lui une excluſion de l'Empire, puiſqu'ils devoient craindre de trouver, dans Sulpicien, le vangeur du ſang de ſon Gendre, & après avoir dit

(*a*) Une perſonne doit être en garde contre trois ſortes de gens qui prennent la fauſſe reſſemblance d'un vrai ami, dit un Ancien, le flatteur, le galand de ſa femme & le paraſite. *Adulter, adulator & paraſitus amico ſimilis eſt.* Un paraſite entre lâchement dans tous les ſentimens de celui dans

dit tout ce qui pouvoit leur rendre son Concurrent suspect, il leur fit une offre avantageuse; ils la communiquérent à Sulpicien, pour voir s'il vouloit surdire, & cette infâme négociation dura quelque tems, car Sulpicien dans le Camp & Julien à la porte encherirent plusieurs fois l'un sur l'autre, (b) & les Soldats recevoient les surdites comme en un marché. Enfin Julien en fit une fort considerable, & offrit de païer comptant; & sur le champ on le fit monter sur les murailles du Camp avec une échelle; car on ne voulut point lui en ouvrir les portes; & après qu'ils furent convenus de toutes les conditions, sous lesquelles on lui vendoit l'Empire, il fut déclaré Empereur. On lui donna le surnom de Commode, & on le conduisit sur le soir au Sénat, au bruit, non des acclamations, mais des imprécations que lui donnoit, de toutes parts avec beaucoup de hardiesse, le Peuple qui lui reprochoit sa

dans la maison de qui il a l'entrée, pour se conserver une place à sa table, mais dès que la bonne chere cesse, ce faux ami disparoit. *Fervet olla, viget amicitia.*

(b) *Xiphil. in Did. Jul.*
Dio. lib. 73.
Herodian. lib. 2.

turpitude, & l'infâme marché qu'il avoit fait de l'Empire qu'il n'avoit pas eu honte d'acheter.

Julien aïant laissé les Soldats à la porte & aux environs du Sénat, y entra pour y prendre sa place, & après qu'il se fut assis il parla aux Sénateurs en ces termes que je rapporte sur la foi d'un de ceux qui y étoient présens. (a) „ Je vois, Messieurs, „ leur dit-il insolemment, que vous n'a- „ vez point d'Empereur, & qu'il n'y a „ personne qui soit plus digne que moi de „ l'être. Je ne veux point faire ici mon „ éloge, ni vous parler de mes vertus, „ personne parmi vous ne les ignore; aussi, „ persuadé que vous me connoissez, je suis „ venu tout seul dans le Sénat pour vous „ faire part de l'Election qu'à fait l'Armée „ de moi, pour gouverner l'Empire, afin „ que vous confirmiez ce choix par vos „ suffrages." Le Sénat souffrit cette arrogance. Ce timide Corps, qui avoit entierement perdu le goût de la liberté & qui étoit incapable d'aucune généreuse résol[ut]ion, le déclara Empereur, mit sa Famille au nombre des Patriciennes, & par le même

(a) *Dio. lib.* 73.

même Arrêt, il honora du ſuperbe Titre d'Auguſte Manlia Scantilla & Didia Clara ſa Fille.

Durant que ceci ſe paſſoit au Camp, & dans le Sénat, ces deux Dames qui étoient Princeſſes à leur inſçû, attendoient dans de grandes impatiences le ſuccès de la négociation de Julien. Elles en ſurent dans peu inſtruites par leurs émiſſaires, qui leur apprirent, que les Prétoriens avoient élû Julien, & que le Sénat avoit confirmé cette Election. Elles ſçûrent, que le Titre d'Auguſte leur avoit été décerné, & que le nouvel Empereur étoit conduit au Palais, où il leur mandoit de l'aller joindre. *(b)* Il eſt aiſé de comprendre qu'elle fut leur joie; un ſi heureux changement de condition flatte grandement l'amour propre; on ne monte pas ſur un Trône avec indifférence; mais de profondes réflexions vinrent bien-tôt corrompre, par leur amertume, un ſi doux plaiſir : Car à travers ces pompeux honneurs, ces Princeſſes regardans l'élévation de Julien comme un funeſte préſage du malheur qui l'attendoit, elles n'allérent au Palais qu'avec répugnance, & n'y entré-

(*b*) *Spart. vit. Did. Julian.*

rent qu'avec fraïeur ; l'image & la crainte de l'avenir balançant en elles la joie de leur fortune présente, (*a*) & certes, tout étoit capable de leur inspirer cette crainte ; car le premier objet qui se présenta à elles & au nouvel Empereur, ce fut le corps de Pertinax étendu par terre. Ce triste spectacle ne toucha point Julien ; au contraire, il servit de matiere à ses lâches bouffonneries : Car ne craignant plus rien du côté des Sénateurs, dont il avoit comme extorqué les suffrages, après avoir bassement acheté ceux des Soldats, il insulta brutalement au cadavre d'un Prince, de la mort de qui il n'étoit point innocent; & après avoir plaisanté sur le soupé frugal qu'on avoit préparé pour ce sobre Empereur, il fit chercher tout ce qu'on peut trouver de bon & de délicat dans Rome; il soupa comme en débauche, joua au dez, fit danser en sa pré-

(*a*) Il semble que cette tristesse & cette crainte de Scantilla & de sa fille ne s'accordent point avec cet empressement & ces fortes sollicitations qu'elles emploiérent pour obliger Julien à acheter l'Empire. Cependant Spartien dit positivement, qu'elles n'entrérent dans le Palais qu'en tremblant & comme avec chagrin. *Trepidis & invitis eò transeuntibus.* On peut concilier cet Historien avec Dion, en disant que sur la nouvelle de la mort de Per-

présence des Comédiens, (b) sans que le sang encore fumant de son prédecesseur, dont le corps étoit toûjours là par terre, fut capable de moderer une réjouïssance faite si fort hors de raison, & de troubler sa joie par la crainte d'un semblable sort, laquelle avoit déja fait trembler Scantilla sa femme.

Le lendemain les Sénateurs allérent en cérémonie au Palais pour rendre leurs devoirs à l'Empereur, & pour l'accompagner au Sénat; ils affectoient des sentimens de joie de son élévation, dans le tems que leur cœur en étoit au desespoir : Cependant, par une lâche flaterie, ils lui décernérent le Titre de Pere de la Patrie, & ordonnérent qu'il seroit dressé à son honneur une Statuë d'argent. Julien fut au Sénat, pour le remercier de ce qu'il l'avoit élû, & qu'il avoit donné à sa Femme & à sa Fille

 le

* Pertinax, Scantilla & Didia portérent Julien à faire son possible pour devenir Empereur, mais que les circonstances de la mort de ce Prince, les réflexions qu'elles firent sur l'inconstance de la fortune, & sur le refus que faisoient tant d'illustres Sénateurs d'acheter l'Empire, leur inspirérent d'autres sentimens qui étouférent ceux de leur ambition.

(b) *Dio. lib.* 73.

le Titre d'Auguftes, & eut affez de modeftie ou de politique, pour refufer les autres honneurs qu'on vouloit lui faire. Du Sénat il alla au Capitole, accompagné toûjours des Sénateurs, qui lui donnoient par tout de faux témoignages de leur eftime ; mais le Peuple, moins capable de diffimulation, vit à peine Julien, qu'il vomit contre lui les injures les plus outrageufes, le traita de parricide, & lui reprocha d'avoir ufurpé l'Empire. Ces fanglans reproches déconcertoient Julien, mais il diffimula fon reffentiment, & afin d'appaifer ces efprits qu'il voïoit extrêmement émûs contre lui, il leur promit une groffe fomme d'argent: Ces offres ne firent qu'allumer de plus en plus la fureur de la populace : On entendit mille voix confufes qui crioient, qu'on ne vouloit point de fon argent; que jamais on n'en recevroit de fa main ; que c'étoit un lâche, qui ne cherchoit qu'à corrompre les Romains par cette largeffe artificieufe. Alors Julien, n'étant plus maître de fa colere, fit faire main-baffe fur ceux qui étoient les plus proches, & en fit tuer beaucoup. Cette violence aigrit de plus fort le Peuple, qui ne ceffa de faire les plus horribles imprécations contre lui & contre les Soldats qui l'avoient élû pour de

l'ar-

l'argent, & lui jetterent même des pierres, & après avoir poussé ensuite les plus tendres regrets sur la mort de Pertinax, à la mémoire de qui ils donnoient de grands éloges, ils se prirent à appeller à leur secours les Armées de Syrie & de Niger, qui en avoit le Commandement, & les supplioient de venir promptement vanger l'Empire Romain de la flétrissure que lui avoit fait l'usurpateur Julien.

Ces menaces épouvantérent Julien, parce qu'il en connut les conséquences : On le vit dès-lors affecter beaucoup d'honnêteté envers les Sénateurs & les Personnes de Qualité, leur accorder tout ce qu'elles lui demandoient, & leur promettre au-delà, mais personne ne comptoit sur ses caresses, parce qu'elles étoient outrées, & qu'il ne convenoit point à un Empereur d'en faire de si excessives. (*a*) Il donna à son Beau-Fils la Charge de Préfet de la Ville, & à Didia Clara sa Fille un apanage conforme à son rang & à sa dignité d'Auguste. Il mit enfin en œuvre tous les moïens, qui pouvoient affermir son autorité, qui étoit odieuse à ceux qui n'avoient pas eu part à son Ele-

(*a*) *Dio. lib.* 73.

Election, & qui le devint aux Soldats mêmes qui en étoient les auteurs, parce qu'il ne pût point leur païer tout ce qu'il leur avoit promis. Aussi plusieurs crurent, que Julien ne possederoit pas long-tems sa dignité, & la plûpart le souhaitérent. Il arriva même une espece de merveille, qui confirma cette opinion, & qui remplit les esprits de superstition; car dans le tems que Julien offroit un Sacrifice au Dieu Janus, dont la Statuë étoit devant la porte du Sénat, on vit tout-à-coup autour du Soleil trois Astres si brillans, que les Soldats ne cessoient de les regarder, & de dire, qu'ils annonçoient quelque grand malheur à Julien: On crut avoir trouvé bien-tôt en effet la prédiction de ce Phénomene dans la revolte des trois Généraux qui secouérent l'Empire de Julien; ce fut Septime Severe, Clodius Albinus, & Pescennius Niger. Severe commandoit dans la Pannonie, Albin dans la Grande Bretagne, & Niger en Syrie;

(a) Albin fut ainsi appellé par son Pere Cejonius Postumus, à cause qu'il nacquit extrêmement blanc. C'est ce que nous apprenons de la Lettre que Cejonius en écrivit à son allié Bassian, qui étoit Proconsul d'Afrique. *Ma femme s'accoucha le*

Syrie ; ils avoient beaucoup d'autorité dans les Provinces où ils commandoient, & se trouvoient à la tête des trois plus nombreuses Armées de l'Empire : Comme ils ont beaucoup de part à cet endroit de l'histoire, il ne sera pas hors de propos de les faire connoître.

Decimus Clodius Albinus (*a*) étoit d'Adrumet en Afrique : Il descendoit de la famille des Postumes & de celle de Cejones, qui avoient donné de grands hommes à la République, & desquelles tiroient leur origine les deux Lucius Verus, les Empereurs Gallien, Gordien & Constantin ; & quoi qu'en aient voulu dire certains Auteurs, il est constant, qu'Albinus étoit d'illustre naissance. (*b*) Son Pere Cejonius Postumus lui donna le nom d'Albinus, parce qu'il nâquit extrêmement blanc. Il étoit grand, il avoit les cheveux frisez, le front large & fort blanc, une voix mince à peu-près comme celle des Eunuques, la bouche fort sen-

le 25. Novembre d'un garçon qui nâquit si blanc, que la blancheur de son corps effaçoit celle du linge où il fut reçu ; de là vient que je lui ai donné le nom d'Albinus.

(*b*) *Capitolin. vit. Clod. Albi.*

fenduë. (*a*) Il étoit ſi grand mangeur, que, s'il en faut croire un ancien Auteur, il mangeoit en un ſeul déjeûné cent becca-figues, quatre cens huitres, dix melons, cent pêches, 500. figues & vingt livres de raiſins, ce qui pourtant paroît impoſſible. Il ſervit, avec beaucoup de gloire, ſous M. Aurele & ſous Commode, qui lui avoit donné le pouvoir de prendre le Titre de Céſar, quand il le trouveroit à propos, honneur qu'il refuſa par une modération qui plut fort au Sénat, auquel il diſoit qu'on devoit rendre ſon ancienne autorité. Il remporta dans les Gaules pluſieurs avantages qui lui procurérent le Gouvernement d'Angleterre. Il entendoit parfaitement bien le métier de la Guerre; il étoit grave, & ſevere obſervateur de la diſcipline militaire, mais ce qu'il avoit de bonnes qualitez étoit obſcurci par de grands défauts; car, outre qu'il étoit mauvais maître & plus mauvais Mari, injuſte envers ſes domeſtiques, & d'une humeur inſuportable auprès de ſa Femme; il étoit d'un aſſez mauvais commerce à l'égard de tout le monde, ſevere juſqu'à l'excès; (*b*) la moindre faute étoit à ſes yeux un

(*a*) *Sp. n. recher. cur. d'Anti.*

un grand crime, & jamais il ne pardonnoit : Il étoit très-propre dans ses habits, & très-peu à sa table ; on trouvoit dans ses repas beaucoup de profusion & très-peu de délicatesse : Quelquefois il ne bûvoit point du tout de vin ; mais cette temperance le conduisoit ensuite à des excès outrez, aussi il ne soupoit jamais chez lui, pour avoir la liberté de boire jusqu'à la crapule. Il donnoit encore dans des débauches plus honteuses ; & l'on met au nombre de ses vertus, de ne pas s'être livré à ces lubricitez qui font honte à la nature, contre lesquelles il se déclara toûjours. Avec tous ces défauts & ce peu de bonnes qualitez, nous lisons qu'il fut aimé des Sénateurs & des Personnes de Condition plus qu'aucun autre Prince l'ait été ; à quoi les cruautez de Severe contribuerent beaucoup.

Pescennius Niger originaire d'Aquin, étoit d'une Famille équestre, ni trop obscure ni trop illustre : Il étoit d'une taille fort avantageuse. Il avoit le visage beau, modeste, vermeil, la voix sonnante & si forte, qu'on l'entendoit de mille pas lorsqu'il

(b) *Capitolin. vit. Albin.*

parloit dans le camp. Il portoit ses cheveux bouclez jusqu'à la tête, & ils étoient si noirs, qu'on l'en appella du nom de Niger. Il bûvoit beaucoup, mangeoit peu, & ne chercha jamais de plaisirs que dans l'usage d'un légitime mariage. Il avoit été plusieurs fois Consul, & avoit exercé avec une grande réputation de sagesse & de modération les plus belles Charges de la Ville & de la Milice. Par-tout il avoit donné des marques d'un grand zéle pour le Bien public & pour la conservation des Citoïens. Il fut toûjours un très-exact observateur de la Discipline militaire, retenant les soldats dans leur devoir par ses remontrances & plus encore par son exemple, & en éloignant d'eux tout ce qui pouvoit abatardir leur courage ; car un jour qu'il étoit sur le bord du Nil, quelques soldats natifs de ce Païs-là aïant demandé du vin, il leur répondit, qu'il étoit surpris, qu'étant si près du Nil ils deman-
das-

(a) L'on dit que les eaux du Nil sont si bonnes, que les Habitans de ce Païs-là ne se soucient point de vin ; mais ce n'étoit pas toutesfois dans cet esprit que Niger refusoit du vin à ses Soldats ; mais pour les accoûtumer à se priver de tout ; car quelques Soldats de ceux qui avoient été vaincus
par

dassent du vin. (*a*) On l'a accusé d'être dissimulé, ambitieux, leger, & adonné extrêmement à ses plaisirs, qui lui coûterent l'Empire. L'on a dit de lui (*b*), qu'il a été un très-bon Soldat, un excellent Officier, un admirable Capitaine, un Mestre-de-Camp très-severe, un Consul illustre, un homme qui se signaloit dans la paix & dans la guerre, & un Empereur très-malheureux; & quand on compare ses vertus avec ses vices, l'on trouve (*c*) qu'il n'avoit pas assez de mérite pour être digne de grands éloges, & qu'il n'avoit pas d'assez grands défauts pour mériter beaucoup de blâme.

Septime Severe, natif de Leptis en Afrique, sortoit d'une Famille de Chevaliers Romains. Son nom marquoit son humeur; il étoit en effet cruel, vindicatif, colere, emporté: On le fait passer pour le Prince le plus avare qui eût encore regné, quoique nous trouvions, que ce fut par son desinté-

ref-

par les Sarrasins aïant dit un jour à Niger, que, s'ils n'avoient pas du vin, ils ne pouvoient pas se battre. *Eh! quoi, n'avez-vous pas honte de me demander du vin?* leur répondit ce Général, *est-ce que ceux qui vous ont vaincus en boivent?*

(*b*) *Spartian. Vi. Pescen. Nig.*

(*c*) *Dio. lib.* 74.

reſſement & par ſa magnificence, qu'il ſe fit aimer dans les Gaules, (*a*) à moins qu'on ne veuille dire que c'étoit une générosité politique; car il eſt conſtant, que, dans ſes projets & dans toutes ſes actions, il n'avoit que ſon avantage en vuë. Jamais homme n'a ſçû mieux que lui l'art de feindre; (*b*) rarement ſon cœur étoit d'acord avec ſa langue ; fourbe & diſſimulé, il témoignoit le plus d'amitié à ceux qu'il avoit le plus d'envie de tromper, couvrant ſes profonds deſſeins des plus belles apparences de franchiſe, n'aïant ni honte, ni ſcrupule d'emploïer les plus exécrables ſermens pour faire acroire ce qu'il diſoit, afin de tromper plus ſûrement. Il étoit très-habile dans le métier de la guerre; & de tous les Empereurs Romains, nous ne trouvons point qu'il y en ait eu de plus belliqueux ; (*c*) il ſçavoit ſur-tout parfaitement bien conduire une armée. Prompt, actif, vigilant, infatiguable, animant les autres au travail par ſon exemple, inébranlable dans ſes entrepriſes, (*d*) il dut ſes ſuccès à ſon courage & à l'étenduë de

ſon

(*a*) *Spartian. in Sev.*
(*b*) *Herodian. lib. 2.*
(*c*) *Dio. lib. 75.*

ſon génie plûtôt qu'à la fortune. Il fut toûjours ennemi non ſeulement de l'oiſiveté, mais encore du repos, & lors même qu'il n'avoit que peu de momens à vivre, il demanda s'il y avoit quelque choſe à faire : auſſi avoit-il un corps robuſte (e) & vigoureux, juſqu'à ce que les douleurs de la goûte l'eurent affoibli. Son viſage étoit majeſtueux, ſes cheveux blancs & bouclez, ſa barbe longue, ſa voix belle & harmonieuſe. (f) Il avoit le menton un peu avancé & le front ridé, ce qui marquoit ſon tempéramment bilieux & colere. Au reſte il n'aimoit point du tout le faſte ni dans ſes habits, ni dans ſa table, & de la Domination il cherchoit le ſolide & non l'éclat. Severe noircit ſa jeuneſſe de pluſieurs mauvaiſes actions, cependant, par la faveur de ſon Oncle Septime Severe, il fut fait Sénateur. Marc-Aurele lui donna la Charge de Queſteur, & enſuite celle de Lieutenant du Proconſul d'Afrique, où il donna un témoignage aſſez brutal de ſévérité ; car un Bourgeois de Leptis l'aïant rencontré un jour qu'il marchoit en cérémonie,

(d) *Aurel. Victor. Epit.*
(e) *Dio. lib. 75.*
(f) *Spon. recher. cur. d'Antiq.*

monie, & l'aïant voulu embrasser, croïant bien pouvoir en agir ainsi avec un homme avec qui il avoit vêcu dans une grande familiarité, Severe lui fit aussi-tôt donner des coups de bâton, (a) en lui disant: *Mon ami, garde-toi de faire ainsi le familier avec un Magistrat du Peuple Romain.* (b) Commode l'avança aussi beaucoup à la recommandation de Letus, qui avoit pour lors une si grande part à la faveur de ce Prince; car après lui avoir confié plusieurs emplois qu'il exerça avec sévérité, on lui donna le Com-

(a) *Spartian. vit. Sev.*

(b) Les Lieutenans des Proconsuls étoient précédez de quelques Licteurs, mais ils alloient à pied, jusqu'à ce que l'Empereur ou le Sénat, aïant été informé de l'affaire que Severe avoit eu avec son Concitoïen, ordonna, qu'à l'avenir les Lieutenans des Proconsuls auroient un Chariot.

(c) L'on fit consulter le fameux Oracle de Delphes, lequel de ces trois, prétendans à l'Empire, il étoit plus expedient pour la République d'avoir pour Empereur, & l'Oracle répondit par ce vers:

Optimus est Fuscus, bonus Afer, pessimus Albus.

L'on demanda ensuite lequel des trois parviendroit à l'Empire, & l'Oracle rendit ainsi sa réponse:

Fun-

Commandement de toutes les Armées de l'Illyrie.

Tels étoient les trois Généraux, qui se revolterent contre Julien, & qui disputerent l'Empire. Rome & les Provinces se partagerent en faction; il n'y eut que partis, que cabales, que mouvemens; on vit renouveller les horreurs du fameux Triumvirat qui coûta tant de sang à Rome. De ces trois Concurrens (c) Niger sembloit le plus puissant; car outre que son Commandement étoit le plus considerable & le plus im-

Fundetur sanguis albi, nigrique animantis,
Imperium mundi poena reget urbe profectus.

On s'informa après qui seroit le successeur de cet Empereur, & l'Oracle déclara que ce seroit celui qui auroit reçû des Dieux le nom de Débonnaire, que Caracalla porta.

Cui dederint Superi nomen habere pii.

Enfin, on fut curieux de sçavoir la durée du Régne de celui que les Destins appelloient à l'Empire, & l'Oracle satisfit à cette demande, en apprenant qu'il regneroit vingt ans, par une réponse allégorique.

Bis denis Italûm conscendet navibus æquor,
Si tamen una ratis transiliet Pelagus.

important en ce tems-là, parcequ'il s'étendoit non ſeulement ſur toute la Syrie, mais encore ſur la Phénicie & ſur tous les Païs voiſins de l'Euphrate; il avoit le cœur des Romains qui le regardoient comme un homme extrêmement zélé pour la République, & le ſeul qui pût les dédommager de la mort de Pertinax, dont on diſoit qu'il avoit les vertus. D'ailleurs il étoit aimé des Troupes & de toute la Syrie, où il avoit exercé ſon autorité avec beaucoup de douceur & de bonté.

Severe n'étoit ni tant aimé, ni ſi puiſſant, mais il étoit plus actif, plus laborieux & beaucoup plus ruſé que Niger, habile à profiter des conjonctures & très-capable de conduire une affaire de ſi grande importance. Pour Albin, (*a*) il ne ſurpaſſoit Niger & Severe qu'en âge, & il étoit plus en état de faire un Empereur que de ſe faire Empereur lui-même.

Niger étoit inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Rome; on lui mandoit que le Peuple n'attendoit plus que lui pour l'élever à l'Empire; que Julianus étoit en horreur au Sénat & à tous les Ordres de la Ville; que les ſol-

(*a*) *Capitolin. in Albin.*

soldats meme ne pouvoient plus le souffrir, parce qu'il n'étoit pas en état de leur païer le prix auquel ils lui avoient vendu l'Empire. Enfin on lui marquoit qu'il ne devoit plus différer de se rendre à Rome, où tout le monde étoit pour lui. Niger, qui ne vouloit rien faire à la légere, assembla les Officiers de son Armée & les Principaux de la Syrie, & leur fit part de ce qu'on lui écrivoit de Rome. Tous le solliciterent fortement de profiter de l'occasion & de la bonne volonté des Romains, & lui promirent d'exposer leurs vies pour son service. Niger fut bien-aise de les voir dans cette disposition ; mais afin qu'ils ne pûssent jamais l'accuser d'avoir tenté de lui-même cette entreprise : „ Je vous proteste, leur „ dit-il, que ce n'est pas l'ambition qui me „ pousse à ravir l'Empire à Julien, mais „ je ne puis refuser au Peuple Romain le „ secours qu'il me demande contre un Ty- „ ran qui l'opprime. (*b*) L'Empire est sans „ Chef, il a besoin de quelqu'un qui en „ prenne le gouvernement ; on m'appelle „ à Rome, mais je ne veux rien faire sans „ votre aveu ; & puisque vous voulez par- „ tager

(*b*) *Herodian. lib.* 2.

„ tager avec moi les dangers & les diffi„ cultez de cette entreprise, il est juste „ que je me conduise par vos lumieres. Alors on n'entendit qu'acclamations & que cris de joie ; l'Armée & le Peuple, comme à l'envi, le proclamerent Auguste & Empereur ; on le revêtit de la Pourpre & des autres Ornemens Impériaux ; on le conduisit en cérémonie dans les Temples d'Antioche, & ensuite en sa maison que l'on avoit eu soin d'orner de toutes les marques de la Souveraineré. La renommée porta le bruit de son élection jusques dans les Provinces les plus éloignées. On vit bientôt arriver à Antioche des Ambassadeurs de tous les Princes voisins & des Rois & des Satrapes, qui étoient au-delà de l'Euphrate & du Tigre, pour le féliciter de son élévation à l'Empire, & pour lui offrir leur secours. Il les reçut avec des témoignages de reconnoissance & de générosité, les rémercia de leurs offres, & leur répondit, qu'il ne croïoit pas qu'il fût obligé d'en venir aux armes & de répandre du sang pour établir son Empire. En effet, s'imaginant n'avoir rien à craindre, au lieu d'aller droit à Rome pour y faire confirmer son élection par le Sénat, il s'amusa à se divertir dans Antioche, & à gagner le

cœur

cœur des Syriens par les fréquens divertiſſemens qu'il leur donnoit, de Jeux, de Spectacles, de Courſes; ce qui plaiſoit fort à cette Nation qui aime extrêmement ces ſortes de réjouïſſances.

Severe inſtruit de toutes ces choſes, voïant que l'Empire étoit flotant, pour ainſi dire, & comme expoſé au pillage, ſe fit donner dans la Pannonie le Titre d'Empereur, mais il prit de plus juſtes meſures pour ſe l'aſſûrer : car après avoir exageré aux Officiers de ſon armée & aux ſoldats l'état miſérable où étoit réduit l'Empire par l'indignité du Chef que les Prétoriens avoient élû, en rendant vénale la plus haute Dignité du monde; après avoir inhumainement maſſacré l'Empereur Pertinax, dont eux-mêmes connoiſſoient le mérite, & dont ils avoient ſi ſouvent éprouvé la bonté, durant le temps qu'ils avoient ſervi ſous lui; il les anima à aller venger cet horrible parricide, & couvrant ſon deſſein d'un ſi louable prétexte, il ſçut ſi bien manier les eſprits qu'on le proclama Empereur avec de grands témoignages d'allegreſſe, & on lui donna le nom de Pertinax qui étoit en grande vénération dans l'Illyrie. Il ne s'arrêta pas là; il diſtribua aux Troupes une groſſe ſomme d'argent,

il fit aux Officiers de ſon Armée & aux Gouverneurs des Provinces de magnifiques promeſſes, qu'il ſçavoit bien qu'il n'exécuteroit point; il attira, par ſes intrigues, dans ſon parti les Armées des Gaules, (a) & après s'être aſſûré de tous ceux dont il croïoit avoir quelque choſe à craindre, il ſe réſolut d'aller droit à Rome. Cependant, comme il concevoit finement les choſes, & qu'il digeroit tous ſes projets, il ne manqua point de faire réflexion, qu'après avoir vaincu Julien, (b) il auroit encore à faire à Niger & à Albin. Le premier lui paroiſſoit à la vérité peu à craindre, à cauſe de ſon indolence & de ſon peu d'activité, & il mépriſoit le ſecond comme un homme incapable d'une ſi haute entrepriſe, (c) & qui aimoit les plaiſirs bien plus que la gloire. Mais il craignoit de les avoir tous deux à la fois ſur les bras, & c'eſt ce qu'il vouloit empêcher. Pour cela il uſa d'un artifice adroit qui lui réüſſit parfaitement; ce fut, de traiter avec un de ces deux Prétendans, & de faire avec lui une fauſſe alliance pour éviter qu'ils n'en

fiſſent

(a) *Spartian. in Sever.*
(b) *Dio. lib.* 73.

fissent entr'eux une véritable. Il crût, qu'il étoit inutile de faire quelque proposition à Niger, lequel, enflé de ce que Rome l'avoit appellé, se regardoit comme Maître de l'Empire: Mais il ne douta point, qu'Albin n'écoutât ses offres, parce qu'il sçavoit que ce Général étoit assez crédule. D'ailleurs Severe trouvoit, qu'il lui étoit plus important de traiter avec Albin, qui, étant bien plus proche de lui que Niger, pouvoit, avec les Troupes qu'il commandoit en Angleterre, lui disputer l'Empire. Ce fut donc à lui qu'il s'adressa, en lui envoïant un Officier affidé avec des lettres pleines d'honnêteté, dans lesquelles il lui donne la qualité de César. Il lui communique le dessein qu'il a, d'aller délivrer Rome de la tyrannie, sous laquelle Julien la fait gémir; il lui offre de partager avec lui l'Autorité Souveraine, il l'exhorte même & le sollicite de prendre lui-même le Gouvernement de l'Empire, qui a besoin, dit-il, d'un Chef d'une naissance illustre, qui soit en état de lui rendre son ancien éclat, ce qu'on ne pouvoit attendre que de lui; & pour tromper

(c) *Herodian. lib.* 2.

per plus sûrement le facile Albin & lui ôter tout sujet de défiance, il écrivit au Sénat une lettre remplie de grands éloges de ce Général, qu'il disoit être si digne du Trône de l'Empire; & d'abord il fit frapper des monnoies à son effigie, qu'il eut soin de faire répandre par-tout, & lui fit même ériger des Statuës comme à un Empereur.

Albin se laissa surprendre à ces spécieuses promesses, avec d'autant plus de facilité, que, n'aimant ni la fatigue ni la peine, quoiqu'il eût beaucoup de valeur, il se flatoit de se voir élevé à une Dignité, dont il goûteroit bientôt les douceurs, sans courir aucun danger pour se l'acquerir. Il accepta l'offre de Severe, & resta tranquile en Angleterre, en attendant le dénouëment de cette grande affaire.

Severe ne craignant plus rien de ce côté-là, s'efforça de persuader à ses Troupes, qu'elles n'avoient plus rien à craindre de la part de Niger. *Appréhenderiez-vous*, leur dit-il, *l'armée de Syrie, composée d'Orientaux voluptueux, mols, efféminez, qui n'ont jamais éprouvé les fatigues de la guerre? Niger, au lieu d'être allé à Rome, se noie dans les délices d'Antioche, & ne donne à ses Legions d'autre exemple, que celui d'as-*

d'assister aux Spectacles & aux Jeux. Sçachez, ajoûta-t-il avec un air de confiance orgueilleuse, *qu'au premier bruit de mon élection, les Legions, qui sont en Syrie, se rangeront de mon côté. Mon nom ne leur est point inconnu, & elles ne voudront point en venir aux mains avec mes Legions, qu'ils sçavent leur être supérieures en nombre, aussi bien qu'en courage & en expérience. Allons droit à Rome, qui est le centre de l'Empire, & ensuite nous nous rendrons facilement maîtres du reste. Allons venger la mort déplorable de ce vénérable Vieillard, de Pertinax, ce Prince qui étoit si digne de commander, & des vertus duquel vous avez encore l'image présente.* Ce discours anima si fort les esprits, que l'armée ne demanda plus qu'à marcher; & Severe profitant, en habile homme, de cette ardeur, prit le chemin de Rome, ne quitta point les armes, & ne s'arrêta qu'autant de tems qu'il falloit, pour laisser prendre haleine aux Soldats. Il s'attira merveilleusement leur amour durant cette longue marche, par sa maniere de vivre sans faste & sans aucune marque de distinction. Il ne quitta point sa cuirasse, mangea les mêmes viandes que mangeoient les soldats, & il en agit avec eux moins en Général qu'en Camarade.

La nouvelle de l'approche de Severe ſe répandit dans l'Italie, & fut portée juſqu'à Rome. Julien, qui n'avoit eu aucun ombrage de Severe, fut étrangement ſurpris d'apprendre ſa revolte; il courut alarmé au Sénat, & l'obligea à déclarer ce Général ennemi de la République, & complices de ſon crime les ſoldats qui, dans un certain nombre de jours, ne quitteroient point ſon ſervice. Cet arrêt leur fut apporté par des Conſulaires, & Aquilius, qui avoit cauſé la mort à tant de Sénateurs ſous Commode, fut envoïé pour aſſaſſiner Severe. Valerius Catulinus fut nommé pour prendre le Commandement des Troupes à la place de Severe, comme s'il eût été facile à un Sénateur de déplacer un Général, à qui obéïſſoit une Armée. Cependant Julien fit de très-grandes largeſſes aux Prétoriens, après leur avoir païé tout ce qu'il leur avoit promis, afin de les engager à le bien défendre. (*a*) Il fit entrer, dans la Ville, de la Cavalerie, & fit même venir du Port de Miſene tous les ſoldats de marine. Dèſlors on ne vit dans la Ville que mou-

(*a*) *Herodian. lib.* 2.
(*b*) *Dio. lib.* 73.

mouvemens, qu'armes, que campemens, que trouble, comme dans un païs ennemi. (*b*) On y faisoit faire l'exercice aux soldats, aux chevaux & aux éléphans pour les préparer à bien faire, ce qui jettoit la consternation & l'épouvante dans le cœur des Citoïens. Mais on ne pouvoit s'empêcher de rire, en voïant Julien occupé à faire fortifier le Palais avec des barricades, de bonnes portes, des barreaux & des grilles de fer, pour y trouver un asile, se ressouvenant, que Pertinax n'auroit pas été tué, si les Prétoriens avoient trouvé le Palais ainsi muni; précautions inutiles, qui, en marquant la timidité de ce Prince, l'exposoient à la risée de tout le monde. Ce fut dans ce temps-ci, qu'il fit mourir Martia & Letus. C'est ainsi que la Justice divine reserva à une mort violente les auteurs de celle de Commode, & qu'un meurtrier doit s'attendre à une fin funeste. (*c*)

Cependant Severe, après s'être rendu maître de toutes les villes d'Italie, où la terreur des armes d'une si formidable Ar-

(*c*) *Dio. l. 3. c. de Episc. audien.*

mée portoit l'épouvante, s'approchoit de Rome, où il eut le moïen de faire entrer un grand nombre de ses soldats. La nouvelle de l'arrivée de Severe déconcerta entierement Julien, qui voïoit tout le monde se déclarer pour le Vainqueur, & abandonner ses intérêts. Les Prétoriens, qui lui avoient vendu l'Empire, n'étoient pas en état de le défendre; accoûtumez aux plaisirs & à l'oisiveté, ils n'étoient plus capables d'aucune fonction militaire; ils n'avoient ni courage ni adresse, & n'aimoient pas même Julien. Dans ces sanglantes agitations, il assembla le Sénat, & demanda qu'on envoïât quelques-uns du Corps, avec les Prêtres & les Vierges Vestales, (*a*) vers Severe, pour lui représenter de ne pas attenter au repos de la Ville & à la liberté de la République, comme si une cérémonie de Religion étoit capable d'arrêter des soldats, qui, pour l'ordinaire, n'en ont guéres. Aussi le Sénat lui représenta, que c'étoit une ressource fort inutile, & le Consulaire Quintillus, qui étoit revêtu de la Charge d'Augure, osa lui dire avec beaucoup de liberté, qu'un Prince, qui n'avoit pas le cou-

(*a*) *Herodian. lib. 2. Spartian. vi. Julian.*

courage de combattre ſes Ennemis, n'étoit pas digne de gouverner l'Empire, & ce hardi reproche fut appuié par beaucoup de Sénateurs. Julien en fut ſi piqué, qu'il envoïa auſſi-tôt quérir les ſoldats, pour obliger le Sénat d'obéïr, ou pour le maſſacrer; mais, comme il ſentoit ſon autorité extrêmement affoiblie, il quitta un deſſein que ſon reſſentiment lui inſpiroit aſſez hors de ſaiſon; & étant allé en perſonne au Sénat, il fit faire un Décret, par lequel on lui aſſocioit Severe à l'Empire, & il l'envoïa à Severe par Criſpin Préfet du Prétoire, à qui il avoit ſecretement donné ordre de tuer Severe. Celui-ci en eut quelque ſoupçon, il refuſa l'aſſociation que lui offroit Julien, & lui manda, qu'il l'aimeroit mieux avoir pour ennemi que pour Collégue, & ſur l'avis d'un de ſes Officiers, il fit courir après Criſpin, le fit arrêter & lui fit ôter la vie: juſte punition que méritoit la lâcheté de ce Préfet, pour s'être ſi honteuſement prêté à celle de Julien. Ainſi cet indigne Empereur ne ſçachant plus quel parti prendre, après avoir tenté inutilement toute ſorte de voies ordinaires pour arrêter la chute de ſa fortune, eut recours aux maléfices; car par d'horribles ſacrifices qu'il fit offrir avec des cérémonies extrava-

gantes & inusitées, il s'imaginoit pouvoir changer, en sa faveur, le cœur des Romains & faire tomber les armes des mains des ennemis. Il s'avisa même de faire faire certains enchantemens, pour apprendre ce qui devoit lui arriver; mais son impie curiosité n'apprit que des choses fâcheuses; & l'approche de l'Armée de Severe, à l'obéïssance de qui toutes les villes se soumettoient à l'envi, lui apprit, qu'il faut plus que la fumée sacrilege d'un sacrifice immonde, pour arracher les armes des mains des Légions victorieuses, & que les opérations magiques ne nuisent, pour l'ordinaire, qu'à ceux qui les mettent en œuvre. Dans cette extrémité il voulut remettre l'Empire à Pompeïen Beau-Fils de Marc-Aurele, qui étoit pour lors à Terracine; (a) mais ce sage

(a) Pompeïen avoit une maison à Terracine, où il se retiroit, lorsqu'il arrivoit quelque changement à la Cour, ou qu'il vouloit se mettre à l'abri de toute occasion de donner sujet aux Empereurs de le perdre. Pertinax lui offrit l'Empire, mais ce sage Sénateur le refusa, en s'excusant sur son grand âge & sur son mal aux yeux, qu'on disoit être un mal de commande. Car sur la fin du regne de Commode, Pompeïen, voïant que ce Prince faisoit mourir ce qu'il y avoit de plus illustre parmi les Sénateurs, se retira, feignant d'être pressé

ge Sénateur, qui regardoit cette offre comme un don que Julien lui faisoit d'une chose dont il n'étoit plus le maître, l'en remercia fort honnêtement, & s'excusa sur son âge & sur ses incommoditez. Enfin ne sçachant plus quel parti prendre, abandonné de tout le monde & des Prétoriens mêmes, qui s'étoient déclarez pour Severe, sur la promesse qu'il leur fit faire, qu'ils n'auroient aucun mal, pourvû qu'ils ne s'opposassent point à lui & qu'ils lui missent entre les mains les meurtriers de Pertinax; il se retira dans le Palais avec Repentinus son Gendre & Genial l'un de ses Préfets, & là il se mit à déplorer son malheur.

Cependant Messala, qui étoit Consul, aïant fait assembler le Sénat dans le Temple de Minerve, exposa l'état des choses.

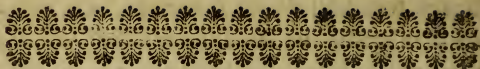
pressé par son mal, & ne parût plus au Sénat. Dès que Pertinax eut été élévé à l'Empire, Pompeïen, qui connoissoit ce Prince pour un homme droit & de bon sens, assista au Sénat, & se trouva guéri de son mal aux yeux; mais à peine Pertinax eut été massacré, que son mal aux yeux le reprit, & il se retira à Terracine d'où Julien le fit venir pour lui offrir l'Empire qu'il refusa encore, s'excusant sur la foiblesse de sa vûë, qui se seroit pourtant trouvée assez bonne, si on eût élévé à l'empire un autre Pertinax,

La mort de Julien fut le premier article de la déliberation ; on déclara Severe Empereur, & il fut encore résolu que l'on décerneroit les honneurs divins à Pertinax. L'on fit d'abord deux députations bien differentes ; l'on envoïa à Severe les plus considerables Sénateurs, pour lui porter les Ornemens Impériaux, & pour le prier de venir prendre possession à Rome de la Dignité que le Sénat lui offroit ; & on commit des gens pour aller ôter la vie à Julien. On le trouva dans le Palais poussant des regrets inutiles & implorant vainement la clémence de Severe. Il offrit de lui ceder l'Empire, & demanda qu'on lui laissât la vie. Le Tribun exécuta son ordre, & tua Julien lorsque ce Prince, pour l'attendrir, disoit : *Quel mal ai-je fait ? Ai-je fait mourir personne ?* Ce fut ainsi que Julien acheta, au prix de sa vie, un regne de deux mois.

Avec la grandeur de cet Empereur tomba celle de la Princesse Scantilla son épouse, & celle de Didia Clara leur fille. Nous avons vû, qu'en entrant dans le Palais elles avoient eu un secret pressentiment des malheurs de Julien, & elles eurent le vif chagrin de le voir justifié par la fin funeste de ce Prince, laquelle fut le fruit de leurs conseils indiscrets. Elles prierent Severe de per-

permettre, qu'elles fissent mettre son corps dans le tombeau de ses Ancêtres. Ce nouvel Empereur ne voulut pas leur refuser cette consolation ; il leur accorda la vie, mais il les dépouilla du titre d'Augustes, & ôta à Didia Clara le patrimoine que lui avoit donné son Pere. Ainsi ces deux Princesses, après avoir rempli les premieres places de l'Empire, retomberent dans leur ancienne obscurité, & il semble qu'elles ne parurent durant deux mois dans la splendeur du plus haut rang, que pour goûter toute l'amertume du revers de la fortune.





JULIE,

Femme de Severe.

PLAUTILLE,

Femme de Caracalla.

JULIE, femme de Severe, eſt une des Impératrices qui ont fait le plus de bruit. Son élévation, ſes galanteries, ſon amour pour les ſciences & ſon eſtime pour les Sçavans, ſes chagrins, ſa mort même ont rendu ſon nom fameux dans l'Hiſtoire. *(a)* La fortune la tira d'une condition médiocre, pour l'élever juſqu'à la premiere dignité du monde, & pour ver-

(*a*) *Dio. lib. 77.*

(*b*) Julie femme de l'Empereur Severe eſt appellée ordinairement *Julia Domna*, & quelquefois *Julia Pia*. On trouve des Médailles & des Inſcriptions,

verser ensuite dans son cœur ses plus cruelles amertumes. Aussi les divers évenemens qui composent l'histoire de sa vie, les peines, les inquiétudes & les contradictions qu'elle eut à souffrir, les chagrins secrets, mais cuisans, qui agiterent son cœur sous ce voïant appareil de grandeur & sous ce brillant éclat qui l'environnoit, ont fait avouer à un Païen même, qu'il n'est point de place si élévée dans le monde, qu'il n'est point de si riante prosperité qui puisse donner un solide bonheur; Réflexion fort vraie & fort judicieuse, mais qui est bien plus consolante dans un Chrétien, auquel la Foi promet une félicité que nulle vicissitude ne pourra jamais alterer ni corrompre, que dans ceux qui, ne trouvant point, & avec raison, de bonheur entier dans ce monde, ont encore le malheur d'être exclus de cette béatitude inaltérable, à laquelle ont droit de prétendre ceux-là seulement, qui connoissent & servent le Dieu qui la fait & la donne.

Julia Domna (b) Pia étoit de la ville

 d'E-

ptions, où on lui donne le nom de *Julia Domna Severa Pia*. Parmi les Modernes, il y en a qui croient avec Oppien, que ce mot *Domna* est un abregé ou un syncope de *Domina*, terme d'honneur

d'Emese (*a*) en Phenicie, fille de Varia Soémias, & de Bassien Pontife du Soleil, que les Pheniciens adoroient sous le nom d'Elagabal. Elle avoit une Sœur appellée Julia Varia Mesa, laquelle, de son mariage avec Julius Avitus natif d'Apamée, eut deux filles, Soémie & Mamée. L'aînée fut Mere d'Avitus Bassianus, connu depuis sous le nom d'Heliogabale; & de Mamée, qui étoit la cadette, nâquit Varius Alexianus, qui fut ensuite appellé Alexandre Severe. La famille, d'où Julie sortoit, n'étoit pas fort illustre; (*b*) mais la haute for-

neur reservé pour les Meres des Empereurs; & ils fondent leur opinion sur plusieurs Inscriptions, où de certaines Impératrices sont appellées *Domina*. Monsieur de Saumaise & M. Spon ont fort judicieusement remarqué, que le surnom de *Domna* étoit commun dans l'Orient & sur-tout dans la Syrie; & je me range du sentiment de ces Sçavans, avec d'autant plus de raison, que l'on trouve que beaucoup de femmes ont porté ce nom.

(*a*) Capitolin & Herodien disent, que Mesa étoit d'Emese, d'où l'on doit conclure qu'Emese étoit aussi la patrie de Julie qui étoit sa sœur. Dion au contraire dit, que Mesa étoit d'Apamée aussi-bien que son mari. *Apamea Mesæ sicut & Marcello patria erat.* Il y a apparence que ces Princesses étoient d'Emese même, puisque Caracalla donna à cette ville le droit de Colonie Romaine,

fortune, à laquelle cette Syrienne monta, lui tint lieu de noblesse & à tous ceux de son sang. Nous verrons ces quatre femmes avoir beaucoup de part aux affaires de l'Empire sous les regnes de Severe, de Caracalla, de Macrin, d'Heliogabale & d'Alexandre.

Julie étoit née avec une grande beauté, (c) & avec un funeste penchant à en faire un mauvais usage. Tous ceux qui la voïoient, la trouvoient aimable, plusieurs la trouverent facile ; & la licence de sa vie fut une malheureuse preuve, que la sagesse

maine, parce qu'elle étoit le lieu de la naissance de sa mere; & quand Dion dit, que Mesa étoit d'Apamée, il a donné pour patrie à Mesa cette ville comme plus fameuse que l'autre, puisque elle étoit la Capitale de la Region Apameane, dans laquelle Emese étoit située.

(b) Dion dit formellement, que Julie n'étoit point d'une naissance même mediocre, & il parle de son élevation à l'Empire comme d'une grande fortune. Il paroît cependant, que cette Princesse n'étoit pas d'une famille trop obscure, puisque son pere Julius Bassianus étoit fils d'un Proconsul d'Afrique & frere d'un Consulaire ; joint que la Charge de Pontife du Soleil qu'exerçoit Bassien, est une preuve que sa famille devoit être de quelque consideration dans la Phenicie.

(c) *Spon. Rech. cur. d'Ant.*

gesse & la beauté se trouvent rarement unies dans une même personne. Elle avoit un esprit aisé, fin, délicat, mais artificieux, (a) malin, dissimulé comme l'avoient les Syriens ; une imagination vive & féconde, une pénétration profonde, qui entroit avec une merveilleuse facilité dans le fond des affaires les plus difficiles ; un discernement juste, qui, dans une diversité de sentimens, ne manquoit presque jamais de choisir le meilleur. Aussi l'Empereur Sévere, qui connoissoit la superiorité du génie de son épouse, la consultoit dans les occasions même les plus délicates & les plus importantes, & en suivoit souvent les avis. Elle pensoit avec justesse, parloit avec grace, écrivoit avec politesse; elle étoit capable des plus déliées négociations du cabinet, & je ne sçai si Caracalla eut de Ministre & de Sécrétaire d'Etat qui s'acquittât de sa Charge avec plus de facilité & de suffisance que Julie sa Mere, lorsqu'elle en exerça les fonctions. Elle cultiva les heureux talens qu'elle avoit reçû de la nature, par l'étude des belles-Lettres, de la Philosophie, &

(a) *Spartian. in Carac.*

& de la Géometrie; (*b*) elle s'appliqua auſſi à la vaine ſcience de l'Aſtrologie judiciaire; on la voïoit éternellement avec des Sophiſtes ou d'autres Sçavans, dont elle aimoit l'entretien & recherchoit le commerce; heureuſe, ſi elle n'en eût jamais eu de plus dangereux, & ſi, en ſe nourriſſant l'eſprit des idées de la Philoſophie, elle eût muni ſon cœur de ſes maximes; mais de ſi graves occupations ne rempliſſoient pas tous ſes momens, & elle ne refuſoit pas à ſon penchant toutes les ſatisfactions qu'il lui demandoit; car comme, ſelon le caractere de ſa nation, elle aimoit naturellement les jeux, les ſpectacles & ces autres divertiſſemens qui flatent les ſens, & que c'étoit ſur tout dans ces lieux que ſa beauté, qui étoit piquante, ſon humeur facile & enjouée, ſon eſprit vif & agréable lui attiroient beaucoup de ſoûpirans, qui ſans doute ne lui parloient pas toûjours de Philoſophie; elle devint auſſi ſçavante en galanterie qu'elle étoit habile pour le ſérieux; & ſe laiſſant enſuite entraîner par ſa tendre paſſion, elle ſe permit des libertez & des méſéances

(*b*) *Philoſtrat. vit. Philiſ. Dio. Philoſtrat. vit. Apollon.*

ces qui la deshonorerent. Ce qu'il y a au reste d'assez particulier, c'est que cette belle Syrienne, qui étoit si ardente pour les plaisirs, ne l'étoit guéres moins pour les honneurs; & son cœur, tout amolli qu'il étoit par les délices, brûloit d'une extrême ambition, laquelle étoit nourrie & entretenuë par (*a*) l'esperance d'une grande fortune que lui promettoit son horoscope.

Julie étoit dans le plus vif éclat de sa beauté, lorsqu'elle quitta la Phenicie pour aller étaler ses charmes à Rome. Car soit que des affaires de famille l'eussent engagée à faire ce voïage, soit que, remplie des espérances flateuses de la grandeur que lui promettoit sa naissance, elle crût qu'Emese n'étoit point une ville assez considérable pour y faire une grande fortune, & qu'elle regardât Rome comme un théatre où les fréquentes révolutions, qui y arrivoient, faisoient naître les plus favorables occasions de

(*a*) *Spartian. in Sever.*

(*b*) Severe étoit de si basse extraction qu'il ne sçavoit point qui étoit son pere. On prétend que sa mere avoit été si coquette, qu'on ne pouvoit point sçavoir qui étoit le véritable pere de Severe. Cela lui fut ingénieusement reproché par Aspace Séna-

de s'élever ; sûre du pouvoir de sa beauté, & de son habileté à profiter des conjonctures, elle quitta sa Patrie pour aller chercher l'accomplissement de ses prédictions dans la Capitale de l'Empire, & elle le trouva bien-tôt dans son mariage avec Septime Severe. Nous avons déja parlé de la naissance de cet Officier, (*b*) & des differens Emplois dont l'honora Marc-Aurele. Il exerçoit celui de Tribun du Peuple avec autant de vigilance que de sévérité, lorsqu'il épousa Martia. L'on ne sçait quelle étoit sa famille ni sa patrie, & l'on n'a d'autres preuves de la sagesse de ses mœurs & de la tendresse qu'eut Severe pour elle, que le soin qu'il prit de faire dresser à son honneur des Statuës lorsqu'il fut parvenu à l'Empire, quoiqu'elle fût morte. Deux filles furent le fruit de ce mariage. Un Moderne prétend qu'elles portoient (*c*) le nom de leur pere, & que l'une & l'autre s'appelloient Septimie. Nous verrons quelle fut leur destinée.
Leur

Sénateur, dont la langue mordante n'épargnoit personne ; car Severe s'étant fait donner le titre de fils de Marc-Aurele, Aspace lui dit, qu'il le félicitoit de ce qu'enfin il avoit trouvé son pere, *Congratulor tibi, Cæsar, quod patrem inveneris.*

(*c*) *Onuphre.*

Leur mere n'eut pas le temps de la voir; elle mourut après que Severe fut de retour des Gaules. Celui-ci ſongea d'abord à une nouvelle alliance. Il avoit eu depuis longtemps certains préſages (*a*) qui lui promettoient la Puiſſance Souveraine. Ces agréables augures flatoient délicatement ſon ambition; & comme il n'étoit pas homme à rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à ſon agrandiſſement, il chercha une épouſe qui entrât dans ſes prétentions, & qui travaillât dans ſes vûës. Pour en trouver une qui fût propre à ſon deſſein, il fit adroitement faire l'horoſcope aux perſonnes qu'on lui propoſa, & s'informa ſurtout de toutes celles à qui les deſtinées promettoient une grande fortune; car il ajoûtoit beaucoup de foi aux prédictions, & ſouvent il ſe mêloit lui-même d'en faire. On lui dit, qu'il y avoit une Syrienne à laquelle les plus habiles Devins avoient annoncé, que celui qu'elle épouſeroit ſeroit un jour Souverain, & que toutes les regles de la Chiromancie lui promettoient ce haut rang.

Ces

(*a*) *Dio. lib.* 77. *Spartian. in Sever. Xiphil.*

Ces pompeuses espérances étoient dans Julie un grand mérite aux yeux de Severe, & quoique sa beauté fût assez capable de rendre un cœur sensible à ses attraits, cet Officier n'étoit rempli que de l'idée brillande de cette grandeur future. Le rapport qu'il y avoit entre les présages qui lui étoient arrivez, & les magnifiques prédictions qu'on avoit fait à Julie, sembloit marquer leur mariage par la ressemblance de leurs destinées. Severe ne songea plus à rien qu'à (*b*) faire agir ses amis pour négocier cette affaire ; il n'eurent pas beaucoup de peine à réüssir. Severe faisoit à la Cour une figure considerable, il avoit reçû de l'Empereur des marques obligeantes d'estime, en plusieurs occasions; & quoiqu'il eût ses défauts, il étoit trop artificieux pour ne pas les cacher, & pour se montrer par ses mauvais endroits. Ainsi Julie, le regardant comme un homme qui pouvoit un jour devenir quelque chose, accepta la proposition qu'on lui fit d'épouser Severe. (*c*) Ce mariage fut célébré dans le Temple de Venus qui étoit auprès du Palais, & l'Impéra-

(*b*) *Spartian.*
(*c*) *Dio. lib.* 74.

pératrice Faustine, qui voulut honorer cette fête de sa présence, se donna l'officieux soin de faire préparer dans le Palais-même un lit pour les Mariez.

Severe ne s'oublia point dans les douceurs de son mariage. Persuadé qu'un voluptueux loisir ne conduit ni à la gloire, ni à la fortune, & qu'il n'y a qu'une éclatante réputation qui puisse élever un homme aux grands Emplois, il embrassa toutes les occasions où il pouvoit faire paroître ses talens. L'Empereur Marc-Aurele, qui estimoit sa capacité, lui donna le Gouvernement de la Gaule Lyonnoise, & il s'y comporta avec tant de moderation, qu'il s'attira l'amour des Gaulois. Julie, qui l'avoit suivi dans son Gouvernement, (a) accoucha à Lion d'un fils qu'ils appellerent Bassien, du nom de son ayeul maternel, & qui depuis fut surnommé Caracalla; & environ deux ans après elle mit au monde à Rome Geta, dont le visage eut beaucoup de ressemblance avec celui de son pere.

Je ne rappellerai point les troubles qui arriverent à Rome & dans l'Empire après le meurtre de Commode; j'en ai déja parlé,

(a) *Aurel. Vict. Epit. Eutrop.*

lé, & j'ai rapporté les prétextes dont ſe ſervit Severe pour mener vers Rome l'Armée qu'il commandoit & qui l'avoit déclaré Empereur. D'abord qu'on fut informé de ſon approche, le Sénat, qui par complaiſance pour Julien l'avoit traité d'ennemi de la République dans un Arrêt qui avoit fort piqué Severe, apprehendant qu'il ſe vengeât de cet affront, chercha les moïens de faire ſa paix avec lui & de mériter ſa bienveillance. Cent Sénateurs allerent le trouver dans ſon camp pour le feliciter ſur ſon arrivée, & pour lui porter les hommages du Sénat. Severe leur déclara qu'il n'étoit venu que pour venger la mort de Pertinax; & comme c'étoit l'honorable motif dont il couvroit ſon ambition, il fit punir des derniers ſupplices ceux qui s'étoient ſouillez du ſang de ce Prince. Il ordonna enſuite aux autres Prétoriens de le venir trouver, non pas chargez de leurs armes, mais couverts de lauriers, & dans l'équipage où ils ſe mettoient lorſqu'ils aſſiſtoient à quelque ſpectacle ou à quelque cérémonie. Les Officiers leur firent accroire que Severe vouloit recevoir leur ſerment; ils les repûrent de mille belles promeſſes, & les Prétoriens donnant étourdiment dans ce panneau, quitterent leurs armes, ſe couvrirent de lau-

lauriers, & allerent au camp comme à une fête. Mais à peine furent-ils en présence de l'Empereur, qui étoit assis sur un trône, qu'à quelque signal dont on étoit convenu, les soldats de l'armée les environnerent, & tournant contre eux la pointe de leurs halebardes & de leurs javelots, ils les mirent hors d'état de se défendre. Alors Severe les regardant d'un œil fier & avec un air d'indignation : *Vous ne doutez point*, leur dit-il, *que vous ne soïez ici comme des victimes dont le sort est entre mes mains. S'il falloit chercher des supplices capables d'expier vos crimes, on ne sçauroit en trouver d'assez rigoureux. Vous n'avez pas eu honte de tremper brutalement vos mains dans le sang de ce vénérable Vieillard, de ce sage Empereur que vôtre devoir vous obligeoit de défendre au péril même de vos vies ; & ce fameux Empire que nos Ancêtres avoient toûjours regardé ou comme le prix & la récompense de la valeur, ou comme l'apanage d'une noblesse ancienne, vous l'avez honteusement deshonoré en le mettant en vente comme une chose de vil prix. Mais ce qu'il y a encore de plus lâche & de plus indigne, c'est qu'au lieu*

(a) Le cheval d'un de ces Prétoriens se voïant aban-

lieu de maintenir Julien dans la Dignité que vous lui aviez venduë, vous l'avez trahi par une perfidie digne de mille morts. Cependant quelque énorme que soit vôtre attentât, je ne veux point vous faire expier, par vôtre mort, celle de Pertinax que vous avez brutalement assassiné; mais aussi je ne veux point confier la garde de ma personne à des soldats si souvent parjures, & à des mains fumantes encore du sang de l'Empereur qu'elles ont massacré. Je veux à la verité que, malgré l'énormité de vôtre crime, vous deviez vôtre vie à ma bonté; mais afin que vous portiez par-tout la peine de vôtre parricide, & un témoignage flétrissant de la justice que je dois à la mémoire de Pertinax, j'ordonne à mes fidéles soldats de vous dépouiller de toutes les marques de la milice que vous étes indignes de porter; & en même temps je vous commande de vous éloigner d'ici, & d'aller porter ailleurs la honte de vôtre infâme attentat. Que si quelqu'un de vous se trouve à cent mille pas de Rome, je vous jure qu'il sera puni de mort. Cet ordre fut executé sur le champ. On dépouilla ces miserables, & on les chassa avec ignominie. (*a*)

abandonné de son Maître, le suivit en hennissant, &

Severe fut reçû dans Rome avec les plus pompeuses démonstrations de joie. Son entrée avoit la magnificence du plus superbe triomphe. Les Romains, pour marquer leur joie, portoient des robes blanches & des couronnes de fleurs. Les Sénateurs parez de leurs habits de cérémonie, saluerent l'Empereur à la porte de la ville, & l'assûrerent de la sincerité des vœux du Sénat pour la prosperité de son Empire. Ce jour avoit l'air d'un jour de feste & de réjouïssance, on ne voïoit dans toutes les ruës que fleurs, que couronnes de lauriers, que feux allumez où l'on brûloit des parfums pour honorer l'arrivée du Prince. L'on n'entendoit qu'applaudissemens, qu'acclamations, que cris de joie; chacun s'efforçoit de témoigner son allégresse, & tout le monde s'empressoit si fort de voir Severe, que quantité de gens montoient sur des murailles & sur d'autres lieux élevez pour le regarder & pour l'entendre parler, comme si la fortune en avoit fait un homme nouveau.

Se-

& on ne pût jamais le retenir. Le Prétorien lui-même ne pût, par ses ménaces, empêcher qu'il ne le suivit. La fidelité de cet animal le toucha si fort, qu'il le tua, & se tua ensuite lui-même sur son

Severe alla le lendemain au Sénat, & y fit un discours fort obligeant, mais fort artificieux. Il protesta qu'il n'avoit consenti à son élection que pour venger la mort de Pertinax, & pour rendre aux illustres familles leur premiere gloire & leur ancienne splendeur; qu'il ne feroit jamais mourir aucun Sénateur qu'après que le Sénat l'auroit condamné; qu'il n'écouteroit point les délateurs, que dans sa maniere de gouverner l'Empire, il vouloit avoir Marc-Aurele pour modéle, & que de Pertinax il vouloit prendre non seulement le nom, mais encore le caractere. Ce projet plût beaucoup parce qu'il étoit beau, mais certains vieux Sénateurs qui connoissoient Severe depuis long-temps, dirent tout bas, qu'il n'y avoit pas trop à conter sur les promesses d'un homme qui n'agissoit jamais qu'avec artifice, & qui ne tenoit parole qu'autant que ses intérêts l'exigeoient. Cependant le Sénat décerna à Severe tous les honneurs qu'on avoit accordez aux Empereurs précedens, & donna à Julie le titre d'Auguste,

son cheval; & l'Historien, qui raconte ce fait, assure qu'il sembloit que ce cheval avoit quelque joie de mourir, plûtôt que d'être obligé de quitter son Maître.

gufte, & enfuite celui de Mere de la Patrie & des Armées, & plufieurs autres que la flatterie inventa. Alors s'accomplirent les prédictions qu'on lui avoit fait. Elle fe vit élevée au rang que lui avoit promis fa naiffance, & elle en foutint l'éclat avec autant de fafte que de dignité. En elle l'élévation & la profpérité produifirent leurs effets ordinaires, l'orgueil, la fierté, l'infolence. Enyvrée de fa fortune, elle ne fe fouvint plus par quels degrez elle y étoit parvenuë. Elle traita avec hauteur & même avec mépris les plus grands Perfonnages de l'Empire, & fe regarda infiniment au-deffus de ceux qui peu auparavant étoient beaucoup au-deffus d'elle. Tel eft le caractere de la fauffe grandeur.

Severe fe concilia l'amour des Romains par les honneurs de l'Apothéofe qu'il fit accorder à Pertinax, dont on chériffoit grandement la mémoire, & par les jeux, les fêtes & les réjouïffances, qui fuivirent fon entrée dans Rome. Le mariage des deux Princef-

(a) Probus, aïant été fait Préfet de Rome, pria fon Beau-Pere de le difpenfer d'accepter cette charge; l'Empereur fut furpris de ce refus, parceque la Préfecture de Rome étoit un des plus beaux Em-

cesses ses Filles fut encore un agréable surcroît de plaisirs & de divertissemens. Il maria l'une avec Aëtius, qu'il fit Consul, & donna l'autre à Probus avec le Consulat & la Charge de Préfet de la Ville, qu'il refusa pour un motif où la Politique eut sans doute beaucoup de part. (*a*) Ces nôces furent célébrées avec beaucoup de pompe. Severe n'oublia rien pour les rendre somptueuses, afin de s'attirer les bonnes graces du Peuple. Il combla de biens ses deux Beaux-Fils, fit ensuite de très-utiles réglemens, & après avoir mis un bon ordre dans la Ville, il partit pour aller combattre Niger, lequel s'oubliant dans les délices d'Antioche, ne songeoit à rien moins qu'à la guerre. Severe la fit par ses Lieutenans avec beaucoup de bonheur. (*b*) Il se donna un sanglant combat en Cilicie, les Troupes de Niger furent défaites, Niger lui-même fut obligé de prendre précipitamment la fuite, sans que cette précaution pût le garantir des mains de son Ennemi; car il fut blessé près

Emplois de l'Empire. Mais Probus, pour faire sa cour à Severe, lui dit, qu'il regardoit l'honneur d'être son Beau-Fils infiniment au-dessus de celui que procuroit la Charge de Préfet de la Ville.

(*b*) *Herodian. Spartian.*

de Cizique par des gens de Severe, & on le trouva à demi-mort dans un marais. Il fut porté en cet état aux pieds de Severe, qui lui fit couper la tête pour l'envoïer à Rome. (a)

L'Empereur usa avec beaucoup de cruauté de la victoire. Il fit mourir la plûpart des Sénateurs, qui avoient suivi le parti de son Ennemi, & relégua les autres; il punit les Villes qui lui avoient donné du secours, ou qui lui avoient témoigné de l'affection; Bizance (b) éprouva tout ce dont est capable la fureur des soldats, & le ressentiment d'un Conquerant irrité; & Emese auroit été envelopée dans son indignation, si l'Impératrice Julie n'eût sollicité le pardon de sa Patrie. Il fit ôter la vie à la femme & aux enfans de Niger, & par cette sévérité outrée il se rendit extrêmement odieux; aussi

(a) On avoit prédit à Niger, qu'il ne tomberoit ni mort, ni en vie entre les mains de son ennemi; mais comme les réponses des Oracles avoient toûjours deux sens, Niger, lorsqu'il fut porté devant Severe, étoit si mal, qu'il mourut un moment après; de maniere qu'on peut dire, que dans cet état il n'étoit ni mort, ni vivant.

(b) Bizance fut depuis appellée Constantinople, du nom de Constantin son restaurateur. Parmi les mer,

aussi il n'y avoit presque personne qui ne souhaitât d'avoir Albin pour Empereur à cause de la facilité de ses mœurs, de sa douceur & de son naturel pacifique. L'on dit même, que, durant que Severe étoit en Orient, plusieurs des plus illustres Sénateurs écrivirent à Albin, & le solliciterent de venir à Rome, par des lettres dont Severe eut connoissance. (c) Ces négociations lui rendirent Albin redoutable; il tâcha de s'en défaire par les voies les plus honteuses & les plus lâches; mais ses trahisons n'aïant tourné qu'à sa confusion, il lui déclara la guerre sans ménagement. Julie l'y poussa par ses sollicitations. Cette Princesse, qui pensoit finement les choses, voïant bien, qu'Albin étoit beaucoup plus aimé que Severe, & que le nombre de ses partisans seroit grand, si l'on lui donnoit

merveilles de cette ville l'on admiroit sept tours qui se portoient les unes aux autres d'une maniere très-distincte; tout le bruit qui se faisoit à la premiere, ç'a été l'écho le plus curieux qu'on ait peut-être jamais vû. Lorsque l'armée de Severe tenoit Bizance assiégée, les assiégez trouverent le moïen de tirer les vaisseaux des assiégeans à la rade, sans qu'on vît comment ils le faisoient.

(c) *Capitolin. in Albin.*

le temps de faire des préparatifs & de grossir son parti, persuada à l'Empereur de rompre tout-à-fait avec lui & de l'aller combattre ; & elle n'eut pas de la peine à faire faire toutes les démarches qu'elle voulut, à un époux, sur l'esprit de qui elle avoit pris un ascendant absolu. Au premier signal de la guerre, on ne vit dans l'Empire que troubles, que cabales, que partis. Les Princes étrangers, les Villes, les Sénateurs mêmes embrasserent les intérêts, les uns d'Albin, les autres de Severe, & le Peuple, fatigué de ces contestations qui coûtoient & des frais & du sang, disoit ouvertement qu'il étoit las de souffrir. Outre cela, il arriva une espece de prodige, qui remplit les esprits de superstition & en même temps d'épouvante, car *(a)* il parut en l'air un si grand feu, que plusieurs crurent que la Ville alloit être réduite en cendres; mais bien-tôt l'on revint agréablement de cette fraïeur, lorsqu'on vit tomber une petite pluie semblable à la rosée, & qui paroissoit être une pluie d'argent. En effet, comme on se fut avisé de frotter de cette eau quelques piéces de cuivre, elles paru-
rent

(a) Dio. lib. 75.

rent être d'argent ; mais cette blancheur disparut trois jours après, & ces piéces se trouverent être du cuivre comme auparavant.

Cette guerre ne fut pas heureuse à Albin ; il fut vaincu près de Lyon, & sa défaite assûra l'Empire à Severe. Jamais on ne vit un Conquerant plus brutalement cruel ; il fit couper la tête à Albin & l'envoïa à Rome ; il fit mourir encore la Femme & les Enfans de son ennemi, & se déchaîna avec fureur contre ceux qui avoient été de son parti, ou qui l'avoient favorisé ; & après avoir répandu leur sang, il confisqua leurs biens. Il porta ensuite à Rome sa vengeance ; il fit une exacte recherche des amis d'Albin ; &, sous prétexte de punir leur attachement aux intérêts de son adversaire, il s'emparoit de leurs biens & enfloit ses trésors de leurs richesses. On ne vit dans la Ville qu'accusations, que supplices, que funérailles ; les plus illustres Sénateurs, les plus considerables Consulaires, les Chevaliers les plus distinguez, perdirent, pour de faux crimes, leur vie & leurs domaines dont Severe s'empara ; car son avidité ne fut pas moins redoutable que sa cruauté ; & il n'y a peut-être pas eu d'Empereur, qui ait été aussi avare que lui. Les grands amas d'ar-

gent qu'il faisoit, au lieu de rassasier sa convoitise, ne servoient qu'à l'échaufer davantage. Il exigea avec une extrême dureté les tributs ordinaires, & en établit de nouveaux, sous couleur qu'il ne falloit point laisser les coffres de l'Epargne vuides; faisant ainsi passer pour une sage précaution ces impôts qui n'étoient qu'un conseil de son avarice; de maniere que la cupidité de cet Empereur ne fut pas moins funeste à Rome que la fureur de la guerre.

Il est étonnant qu'un Prince d'une humeur si impétueuse, d'un temperamment si bilieux & si emporté, & d'une sévérité si inflexible, ait été si insensible aux infidélitez de son Epouse, qui s'accordoit avec si peu de reserve des plaisirs qui intéressoient délicatement son honneur; car enfin Severe ne pouvoit point ignorer que (a) l'Impératrice s'abandonnoit à des divertissemens honteux, & qu'elle flétrissoit sa dignité & sa réputation par une licence dont les excès étoient connus de toute la Ville. Cependant, cruel pour tout le monde, l'Empereur fut indulgent pour Julie; il dissimula des prostitutions qu'il devoit punir,

(a) *Spartian. Aurel. Vict.*

nir, ou peut-être il ne ſçut point toute l'infamie des deſordres de cette Princeſſe, qui, par ſes artificieuſes careſſes, ſçavoit endormir ſa crédulité. En effet, elle avoit tant de confiance dans le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon Epoux, qu'elle oſa entrer dans une conſpiration qu'on forma contre lui, ſi l'on en croit certains Hiſtoriens, aſſûrée de ſe tirer de ce mauvais pas, au cas que ſa trahiſon vint à être découverte; & elle y réüſſit, car, malgré les avis inconteſtables qu'eut l'Empereur que Julie ſa Femme avoit part à la conjuration, il ne laiſſa pas de lui donner les plus tendres témoignages d'amour, & d'avoir pour elle les complaiſances qu'auroit pû eſperer l'Epouſe la plus fidelle. Cela parut dans une occaſion qui regardoit la fortune de Geta, le plus jeune de ſes deux Fils. Severe aïant un jour fortement ſouhaité de ſçavoir qui ſeroit ſon Succeſſeur, ſon imagination, frapée par l'image des ſacrifices qu'il avoit offert, lui repréſenta dans un ſonge, que ce ſeroit un Antonin qui regneroit après lui; de ſorte que, regardant ce ſonge comme une prédiction, (*b*) il mena ſon Fils Baſſien au

(*b*) *Spartian. in Sev. in Get.*

camp, & lui donna le nom de Marc-Aurele-Antonin, (*a*) en présence des Légions. Julie qui aimoit Geta, & beaucoup plus que l'aîné, lui représenta, que n'aïant donné qu'à Bassien le nom d'Antonin, qui étoit un présage de l'Empire pour celui qui le portoit, il sembloit exclure de cette dignité son second Fils. Severe connut, que l'Impératrice souhaitoit que Geta eût les mêmes espérances qu'avoit Bassien, il n'eut garde de lui refuser cette satisfaction; & quoique le songe n'appellât qu'un Antonin à l'Empire, la volonté de Julie prévalut à celle des Dieux, tant l'Empereur avoit de complaisance pour elle. Il n'en eut pas de si grandes pour sa Sœur. Elle avoit quitté Leptis, lieu de sa naissance, (*b*) & étoit allé à Rome, emmenant avec elle un Fils qu'elle avoit. La Cour fit à cette Princesse tous les honneurs

(*a*) Ce songe ne fut pas le seul ni peut-être le vrai motif, pour lequel Severe donna à ses Fils le surnom d'Antonin; car outre qu'il y fut porté par un sentiment de reconnoissance pour l'Empereur Antonin, qui, en le faisant Avocat du Fisc, lui ouvroit l'entrée à toutes les Charges qu'il eut, il avoit résolu de fixer le nom d'Antonin sur la tête de tous ceux qui auroient l'autorité sou-

neurs imaginables. Celui qu'elle avoit, d'appartenir de si près à Severe, lui attira les hommages de tout ce qu'il y avoit de considérable & de distingué dans Rome. Mais tout ce qu'on faisoit pour elle, étoit un devoir que l'on rendoit à la bienséance & à la politique, & non au mérite. Les manieres peu polies de cette Etrangere, son air grossier & presque rustique, l'extrême difficulté qu'elle avoit de s'exprimer en Latin qu'elle n'entendoit presque point, au lieu de lui attirer le respect du Peuple, fournissoit au contraire la matiere des plus piquantes railleries; & Severe, qui ne trouvoit pas non plus dans sa Sœur l'urbanité des Romaines, étoit fâché de son arrivée; aussi renvoïa-t-il bien-tôt à Leptis l'un & l'autre, après les avoir chargez de présens.

Mésa, Sœur de l'Impératrice, arriva

souveraine, & de faire de ce nom une dignité; de sorte que, comme depuis Auguste, on appelloit tous les Empereurs Augustes & Césars, il vouloit qu'à l'avenir on les appellât Antonins.

(b) Severe & sa Sœur étoient originaires de Tripoli, & nez à Leptis la grande, car il y avoit deux Villes, qui portoient ce nom, dans l'Afrique mineure.

aussi à Rome dans ce même temps, & y mena ses deux Filles Soémie & Mamée. (*a*) Elles y trouverent de plus grands agrémens que la Sœur de Severe, aussi étoient-elles d'un caractere bien different. Mésa étoit une Dame d'un mérite solide, d'une prudence éclairée & d'une sagesse qui ne se démentit jamais. Elle avoit un esprit d'intrigue capable de tous les mysteres de la politique la plus rafinée. Tous ses pas étoient adroitement concertez, ses démarches délicatement ménagées, sa conduite finement étudiée. Elle avoit l'ame grande, le cœur noble, l'esprit vaste; jamais femme n'a mieux entendu qu'elle le manége de la Cour. Aussi habile à cacher ses véritables sentimens, qu'à pénétrer dans ceux d'autrui, elle sçut toûjours tirer avantage de ses lumieres; & l'on ne sçauroit disconvenir, que l'élévation d'Heliogabale & ensuite celle d'Alexandre son petit-fils au Trône de l'Empire, n'aient été l'ouvrage de sa capacité, de sa politique & de son courage. Elle acquit à la Cour de Severe cette expérience dans les affaires & dans le manége d'Etat, de laquelle elle sçut en-

(*a*) *Herodian. Lamprid. Spartian.*

ensuite si bien se servir. Elle vécut avec Julie dans une parfaite union & avec de grands ménagemens. Elle ferma les yeux sur la conduite de cette Princesse; & quoiqu'elle ne fût pas réguliere, elle ne lui fit jamais ni reproche ni remontrance, observant, avec soin, de ne pas être fâcheuse ni incommode, pour ne pas devenir odieuse; car elle n'ignoroit point, qu'il y a des personnes qui craignent moins la honte de leur dissolution, que la censure qu'on en peut faire. Elle eut encore beaucoup de déférence pour Severe; aussi eut-elle beaucoup de part à l'estime & à la bienveillance de cet Empereur, auprès de qui elle fut fort puissante; & comme elle avoit un génie étendu & perçant, qui voïoit de loin les évenemens long-temps auparavant qu'ils arrivassent, elle se servoit de son crédit & de la faveur qu'elle avoit à la Cour, pour ramasser des sommes immenses, qu'elle s'imaginoit bien devoir un jour lui être d'un grand secours.

Mésa étoit Veuve, lorsqu'elle quitta la Syrie pour aller à Rome; elle éleva ses Filles dans les maximes de la Cour, & leur inspira une partie de sa politique. Ses soins ne furent point ingrats; & nous verrons, dans la suite de cette Histoire, qu'elles

sçurent tirer avantage des leçons de leur Mere. Ces Princesses, au reste, ne resterent pas toûjours à Rome ; elles suivirent l'Impératrice dans tous les voïages où elle accompagna Severe, qui, regardant comme de funestes exploits ceux qu'il avoit fait en combattant ses Concitoïens, déclara la guerre aux Barbares, afin de s'illustrer par des victoires moins odieuses. Ses Armes eurent des succès heureux ; mais la Ville d'Atra dans l'Arabie en arréta le cours. Severe, après avoir fait des efforts inconcevables pour la prendre, fut obligé d'en lever honteusement le siége. Il eut le chagrin d'y voir périr une partie de son Armée, & ses lauriers flétris par ces revers de la fortune, qui le mirent au desespoir. Crispus, Tribun d'une des Compagnies de

(a) Lavinie, Fille du Roi Latinus, aïant été fiancée par Turnus, fut ensuite promise à Enée. Turnus, qui aimoit Lavinie, déclara à son rival une guerre cruelle, & fit souffrir à son armée une infinité de fatigues. Les soldats ne les supportoient qu'avec beaucoup d'impatience, parce qu'ils voïoient, que Turnus, pour satisfaire son amour, sacrifioit ses Troupes & c'est ce que Virgile fait dire à un des soldats de ce Général amoureux :

Sci-

de ses Gardes, en fut la victime; il païa de sa vie la liberté d'avoir recité quelques vers, qui sembloient reprocher à l'Empereur le sang de tant de Soldats & de braves Officiers qu'il faisoit perir, pour suivre son caprice & pour contenter son ambition. (*a*)

Nous ne suivrons point Severe dans tous les voïages qu'il fit en Orient & en Angleterre; nous cherchons sur-tout à découvrir ce qui se passoit dans sa propre maison, de quoi il étoit lui-même si peu curieux; car dans le temps que, poussé par sa vanité, ce Prince alloit chercher en Orient de nouveaux lauriers, Julie sa Femme flétrissoit sa gloire par ses galanteries, & ses Enfans par leurs débauches. Il en fut enfin averti; & ce fut alors, qu'il prit la résolution de faire de

Scilicet ut Turno contingat regia conjux,
Nos animæ viles, inhumata infletaque turba
Sternamur campis, &c.

Crispus, Tribun dans les Prétoriens, voïant que Severe, piqué de la résistance de ceux d'Atra, s'opiniâtroit inutilement à prendre cette Ville, & que, pour contenter son caprice, il immoloit son armée, dit un jour les vers du soldat de Turnus. On les raporta à Severe, qui connoissant bien ce que Crispus vouloit dire, le fit mourir.

de leur éducation le noble ſoin de ſes plus ſérieuſes occupations. Caracalla n'avoit alors qu'environ quatorze ans, & ſon Frere étoit plus jeune de quelques années. L'Empereur les avoit emmenez en Orient avec leur Mere, afin de les éloigner des délices de Rome, & des adulations des flateurs, qui pouvoient corrompre leur eſprit, capable dans ce tems-là de toutes ſortes d'impreſſions; mais dans les ſanglantes exécutions, qu'il faiſoit faire tous les jours, il donnoit à ſes Enfans des leçons d'une extrême ſévérité, & elles ne furent que trop puiſſantes ſur l'eſprit de Caracalla, qui avoit naturellement des diſpoſitions à la cruauté, à la violence, & aux plus grands vices. Elles ne parurent pourtant point durant ſon enfance; il étoit au contraire gracieux, plein de douceur, de générosité & de tendreſſe, vertus qui pouvoient être le fruit

(*a*) *Tertullian. ad Scap. c.* 4.

(*b*) Ce Procule étoit ſurnommé Toparcion; il fut Intendant d'Evode affranchi de Severe. Il guérit avec de l'huile ce Prince, qui par reconnoiſſance le prit dans ſon Palais, & le chargea de l'éducation de ſon fils Baſſien, que Procule avoit déja fait nourrir par une Chrétienne, qui étoit peut-être ſa Femme. Procule fit venir dans le Palais un jeune

fruit précieux du lait (a) Chrétien dont il fut nourri par les ſoins de Procule, qui profeſſoit la Foi de J. C. & que Severe aimoit beaucoup, parce qu'il avoit reçu de lui la guériſon de quelque mal, auquel les Médecins n'avoient ſçû remédier: (b) mais les flateurs, les plaiſirs, & les mauvais exemples corrompirent ſon naturel, & malgré tous les ſoins que prit ſon Pere pour lui inſpirer des inclinations nobles, il n'eut que des ſentimens dépravez. Dans Geta, au contraire, l'éducation fut plus puiſſante que la nature; il fit voir, dans ſon bas âge, un naturel apre, rude, bourru, indocile, porté à la ſenſualité & à l'avarice; mais avec les nuages de l'enfance ſe diſſiperent tous ces defauts; il devint humain, honête, poli. Son accès fut plein de douceur; (c) il recevoit ſes Familiers avec bonté, les Grands avec affabilité, les Sçavans avec eſti-

jeune Chrétien, pour tenir compagnie au Prince, & l'on raconte que Baſſien, qui n'avoit alors que ſept ans, avoit conçû tant d'amitié pour ce Chrétien, lequel Spartien dit être un Juif, que ſçachant un jour qu'on l'avoit fouetté, il fut longtemps ſans vouloir regarder ni ſon pere, ni le pere du jeune Chrétien, ni aucun de ceux qui avoient été cauſe qu'on l'avoit maltraité.

(c) *Herodian. lib.* 4.

estime. Dans toutes sortes d'occasions il donna des marques d'une grande modération, & il étoit encore fort jeune, qu'il dit à son Pere un mot plein d'un grand sens, & qui étoit un témoignage de sa compassion pour les malheureux. (*a*) De la différence de l'humeur des deux Freres nacquit cette antipathie, qui les divisa si fort, qu'ils ne purent jamais se souffrir ; l'un affectoit de blâmer ce que l'autre approuvoit, & ceux qui étoient dans les bonnes graces de Geta devenoient l'objet de la haine de Caracalla. Les flateurs contribuoient beaucoup à entretenir cette scandaleuse division, par leurs raports empoisonnez ; car, sous prétexte d'attachement aux intérêts d'un de ces Princes, ils ne cessoient de l'animer contre l'autre. L'Im-

(*a*) Severe, aïant résolu de faire mourir un grand nombre de ceux qui avoient pris le parti de Niger & d'Albin, dit à ses fils qu'il vouloit les délivrer de leurs ennemis. Caracalla non seulement entra dans les sentimens cruels de son pere, mais même il fut d'avis, que, par une precaution encore plus inhumaine, on fît mourir les enfans des Proscrits, afin qu'ils ne pussent point venger la mort de leurs Peres. Geta, qui alors avoit environ neuf à dix ans, trouva cette prévoïance fort cruelle & fort injuste, & aïant demandé à son Pere, si le nombre des Proscrits étoit grand, s'ils avoient

L'Impératrice avoit plus de tendresse pour Geta que pour l'aîné ; outre qu'il étoit mieux tourné, elle trouvoit en lui beaucoup plus de naturel, de docilité & de complaisance : d'ailleurs elle craignoit l'esprit fougueux & emporté de Caracalla, qu'elle sçavoit aussi n'être pas tant aimé des Romains que son Frere, mais elle ne laissa point d'agir, de concert avec Severe, pour porter ces deux Princes à vivre dans une bonne intelligence ; l'Empereur sur tout s'attacha sérieusement à ramener l'esprit de son aîné & à le retirer de ses débauches ; & comme le mariage a été toûjours regardé comme le frein le plus capable d'arrêter les saillies de la jeunesse, il forma le dessein de le marier avec Plautille, Fille de son Fa-

avoient des enfans & des parens, son Pere lui répondit, qu'ils en avoient beaucoup. Alors ce Prince lui repliqua, qu'il y auroit donc bien des gens qui seroient fâchez qu'il eût vaincu ; & comme Caracalla soutenoit toûjours qu'il falloit faire punir les enfans aussi-bien que les peres, Geta lui dit, que, puisqu'il ne vouloit pardonner à personne, il pourroit bien un jour tuer aussi son frere. On assûre que Severe, touché de la rémontrance de Geta, auroit donné la vie à ces malheureux, si le sentiment de Plautien n'eût prévalu. On dit que la barbe crut de bonne heure à Geta, ce qui promettoit en lui une grande sagesse. *Spon.*

Favori Plautien, qui fut un des grands ressorts du gouvernement durant tout le temps de sa faveur, & un exemple de l'instabilité de la fortune après sa chute.

Plautien étoit originaire d'Afrique, & d'une naissance très-obscure; il avoit signalé sa jeunesse par plusieurs (*a*) crimes, qui le firent bannir de sa Patrie, & il s'introduisit ensuite dans les bonnes graces de Severe par un autre crime, pour lequel il méritoit un plus rigoureux supplice. (*b*) Il s'acquit un si grand crédit auprès de cet Empereur, & devint si puissant, qu'il fut l'arbitre souverain de la fortune des Romains. Severe le fit Préfet de Prétoire, & en même

(*a*) *Herodian. Lib.* 3.

(*b*) *Ut verò alii affirmant, flore magis ætatis per stuprum conciliatus.*

(*c*) La charge de Préfet du Prétoire étoit affectée aux Chevaliers, & on étoit si reservé là-dessus, que dès que le Préfet étoit fait Sénateur, il perdoit sa charge de Préfet. De là vient que Marc-Aurele aïant fait Pertinax Sénateur, en fut ensuite fâché, parce qu'il auroit souhaité le revêtir de la charge de Préfet, à quoi la dignité de Sénateur mettoit obstacle. Comme cette charge étoit militaire, celui qui la possedoit commandoit la garde de l'Empereur & portoit l'épée. Severe, en faisant Plautien Sénateur, voulut qu'il continuât d'exer-

me tems Sénateur, réüniſſant en lui deux dignitez, qui juſqu'alors avoient été incompatibles (c) ; il le combla de biens, & lui laiſſa la liberté d'en acquerir davantage. Cela l'enhardit à commettre des violences & des injuſtices criantes. La fortune fit en lui ce qu'elle fait ordinairement dans ceux qu'elle tire de l'obſcurité, elle le rendit inſolent; enyvré de ſa faveur, il ſe regarda comme au-deſſus du reſte des hommes. S'il alloit par la Ville, les domeſtiques, qui le précédoienr, avertiſſoient que Plautien alloit paſſer, & obligeoient ceux qui ſe trouvoient dans la ruë, ou d'aller paſſer ailleurs, ou de baiſſer la veuë, & d'a-

d'exercer la charge de Préfet ; de ſorte que Plautien, par un aſſez bizarre mélange de dignitez, portoit en même temps l'épée & la robbe de Sénateur. Depuis l'élévation de Macrin à l'empire, on nomma indifféremment des Sénateurs & des Chevaliers à la Préfecture du Prétoire, & on donna à cette charge une puiſſance fort étenduë. Conſtantin depuis la diminua beaucoup; car, après avoir caſſé les Gardes Prétoriennes qui avoient ſuivi le parti de Maxence, il diviſa l'Empire en quatre départemens, & créa quatre Préfets du Prétoire, pour les gouverner & y rendre la juſtice; de ſorte que cette charge, qui étoit militaire, devint civile.

d'avoir garde de porter leurs yeux ſur ce Miniſtre, comme s'ils étoient indignes de le regarder: Jamais on ne vit une ſi extravagante fierté, cependant tout fléchiſſoit devant cette idole de la Cour. On ne vit que Statuës dreſſées à ſon honneur, on ne juroit que par ſa fortune; on faiſoit des prieres publiques pour ſa conſervation, lors même qu'on auroit ſouhaité de le voir anéanti, car le Peuple n'aime jamais une puiſſance exceſſive, & celle de Plautien devint d'autant plus redoutable, qu'on lui attribuoit les violences & les cruautez de Severe, qui ne ceſſoit point de répandre le ſang des plus nobles Citoïens; auſſi ce Miniſtre fut autant haï que l'Empereur, & plus craint que lui.

Severe, tout jaloux qu'il étoit de ſon autorité, voïoit avec complaiſance cet inſolent Favori s'en arroger une ſi grande, & (*a*) avoit pour lui une inclination ſi aveugle, qu'il deſiroit de l'avoir pour Succeſſeur, ce qui faiſoit dire hautement à tout le monde, qu'on verroit plûtôt le Ciel tomber, que Severe faire du mal à Plautien. Julie ſouffroit, avec autant d'impatience

(*a*) *Dio. lib.* 76.

tience que de chagrin, ce monſtrueux pouvoir de Plautien. Accoûtumée à traiter avec hauteur tout ce qu'il y avoit de grand dans l'Empire, il lui étoit dur de plier ſous la puiſſance d'autrui, & ne pouvoit digerer de voir un homme de néant faire tout, diſpoſer de tout, régler tout, & exercer une autorité qui anéantiſſoit la ſienne. Elle ne manqua point de mettre en œuvre ſes artifices pour ébranler le crédit du Miniſtre, mais ſes efforts & ſes ruſes furent inutiles. Plautien, qui n'aimoit point l'Impératrice, de laquelle il ſçavoit n'être pas non plus aimé, para les coups qu'elle lui porta, & les fit ſervir contre elle-même; car comme il connoiſſoit la force de ſon aſcendant ſur l'eſprit de Severe, il entreprit d'accuſer Julie de toutes ſes galanteries, il les lui reprocha avec brutalité, & oſa offrir d'en fournir la preuve. L'Empereur vit tranquilement Plautien attenter à l'honneur de ſon Epouſe par ſes accuſations, & fut le témoin de mille ſanglans outrages qu'il vomit contre elle, ſans lui impoſer ſilence: Peut-être étoit-il bien aiſe, que Julie eût cette mortification, & que Plautien lui fit eſſuier la honte d'un reproche qu'il n'avoit jamais eu la force de lui faire lui-même. Quoiqu'il en ſoit, l'Impératrice eut le cha-

grin de se voir sacrifiée par l'Empereur à la vangeance de Plautien, & d'éprouver qu'il ne lui étoit point avantageux de faire assaut de crédit avec le Favori du Prince. Dès-lors elle cessa de se mêler d'aucune affaire, elle s'adonna à l'étude de la Philosophie : & à la place de ces Courtisans flateurs qui lui faisoient une cour assiduë, on ne vit plus chez elle que des Sophistes & des Sçavans, avec lesquels elle s'amusoit à disputer, plus peut-être pour tromper son ennui & pour se consoler de sa disgrace, que pour étaler sa science, quoiqu'elle n'en manquât point. Parmi les Sçavans que l'Impératrice avoit auprès d'elle, Philostrate (a) étoit un des plus illustres; il étoit professeur d'Eloquence, & avoit mis au jour la vie des Sophistes qu'il adressa à l'Empereur Severe. Julie l'honoroit d'une estime particuliere, elle le fit son sécrétaire & l'engagea

(a) Il y a eu trois Philostrates. Celui dont nous parlons est Philostrate d'Athenes surnommé Flavius, aïeul de Philostrate de Lemne. Il fait passer son Apollone pour un prophete & pour l'auteur de plusieurs miracles, dont il ne rapporte d'autre preuve que son autorité. Cette histoire a tout l'air d'un Roman ; car, sans rapporter d'autres endroits de la vie de cet imposteur, Philostrate

gagea à écrire la vie d'Apollone de Thyane; car cette Impératrice, aïant lû l'hiſtoire de ce célebre Magicien qu'avoit compoſée Damis grand ami de ce fourbe, & aïant trouvé cet ouvrage aſſez mal rangé, elle pria Philoſtrate d'écrire lui-même la vie de ce fameux impoſteur.

Le triomphe de Plautien enfla de plus en plus ſon orgueil & le rendit plus inſolent, car ne trouvant ſur ſon chemin perſonne qui lui fit obſtacle, fier de ſon pouvoir, & ſûr de la protection du Prince, il oſa porter ſes vûes plus loin, perſuadé qu'il pouvoit tout entreprendre. Ce fut alors qu'éclaterent ſes vices; il ſe livra aux plus outrez & aux plus infames, & n'eut pas honte de ſe ſouiller de ces horribles ſaletez qui ſont outrage à la nature. Ce qu'il y a de particulier dans la conduite de Plautien, eſt, que cet homme, abruti par le

 crime,

te veut faire croire, que Domitien, aïant fait venir Apollone d'Aſie à Rome, il lui reprocha les diſcours ſéditieux qu'il repandoit contre lui; & lui fit des menaces, & qu'alors Apollone, aïant dit à l'Empereur en préſence de toute ſa Cour, qu'il le défioit de pouvoir ſe rendre maître de ſon corps, il avoit diſparu à l'inſtant & s'étoit trouvé le même ſoir à Pouzzoles, qui étoit à trois journées de là. Recit qui eſt une vraie fable.

crime, étoit possedé de la plus inquiéte & plus incommode jalousie, & que dans le tems qu'il accordoit à ses feux brutaux de si honteux plaisirs, il ne pouvoit souffrir que sa femme prit les plus innocens. Grave & sérieux dans sa maison, il interdisoit aux autres les divertissemens que prenoient les personnes les plus séveres, il ne permettoit point à son épouse de faire les visites que la bienséance même l'obligeoit de faire, & il porta sa jalousie jusqu'à lui défendre de parler à l'Empereur & de voir l'Impératrice.

Il arriva dans ce tems-là certains prodiges, qui sembloient annoncer la chute de ce monstrueux édifice de fortune: Il parût une Comete, qui donna lieu aux Spéculatifs de dire, que c'étoit un présage de quelque malheur, mais peu pensoient que l'élévation de Plautien fût menacée, car l'Empereur avoit un si grand foible pour ce Ministre, qu'il avouoit bonnement qu'il étoit impossible qu'il pût jamais se résoudre à lui faire du mal. Plautien n'ignoroit point ces dispositions de Severe à son égard, il connoissoit tout le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de ce Prince, & en faisoit un mauvais usage. Aveuglé par son ambition, il ne songeoit qu'à s'élever & à abaisser les autres.

tres, Plus l'Empereur lui accordoit de graces, plus il en demandoit ; mais il ne travailloit que pour lui, & ne penſoit point à ſe faire des créatures. On ne trouve guéres de la générosité dans ces éleves de la Fortune ; leurs ſentimens ne dementent preſque jamais leur naiſſance ; en eux tout ſe ſent de la baſſeſſe de leur origine. Plautien, à travers la ſplendeur de ſon rang, ſe ſouvenoit de tems en tems de la honte de la ſienne, non pas pour en devenir plus ſage & plus modéré, mais pour chercher les moïens de l'effacer par une éclatante alliance. Il ne manquoit point ſans doute de familles illuſtres dans Rome, mais elles ne le paroiſſoient pas aſſez à ſa vanité ; il viſoit au grand : Il n'y eut que la famille Impériale qui pût fixer ſes prétentions ; car Plautien, qui ſe repaiſſoit des plus douces illuſions, ſe flatoit de pouvoir aſſûrer ſa fortune par cette magnifique alliance, & vouloit par-là ſe préparer un moïen de s'élever plus haut. Cet ambitieux projet ainſi concerté, il ne chercha qu'une occaſion favorable pour faire à Severe la propoſition du mariage de Caracalla avec Plautille, & l'Empereur la fit naître lui-même ; car aïant formé le deſſein de marier le Prince ſon Fils comme je l'ai dit, il le commu-

niqua à ſon Favori Plautien, qui ne manqua point de ſe ſervir de tout l'aſcendant qu'il avoit ſur le cœur de l'Empereur, pour l'engager à choiſir Plautille pour l'épouſe de Caracalla. Severe, qui étoit dans l'impuiſſance de rien refuſer à ſon Miniſtre, fut d'abord déterminé, & annonça à ſon Fils, qu'il vouloit qu'il épouſât la Fille de Plautien.

Plautille (*a*) étoit belle, les traits de ſon viſage avoient quelque choſe de vif & de piquant; mais ſon humeur étoit fâcheuſe. Comme la fierté ſuit la fortune, elle avoit pris certains airs de hauteur, dont tout le monde ne s'accommodoit point: Ils révoltoient ſur tout Caracalla, qui n'aimoit point Plautille, parce qu'il haïſſoit extrêmement Plautien, à cauſe qu'il maîtriſoit Severe, & qu'il abuſoit inſolemment de ſon crédit. Nous ne ſçavons point, ſi Julie fut conſultée ſur ce mariage; mais on a raiſon de croire, qu'il ne fut pas de ſon goût, & qu'elle ne pouvoit point approuver, que ſon Fils épouſât la Fille de ſon ennemi capital, lequel n'avoit d'ailleurs, pour tout mérite, que

(*a*) *Triſtan. Comment. hiſtor.*
(*b*) *Dio. lib.* 76.

que l'énormité de ſa fortune, dans le tems qu'il pouvoit choiſir une épouſe dans une infinité de familles illuſtres, & parmi je ne ſçai combien de Filles, (*b*) qui ſurpaſſoient en beauté celle de Plautien, auſſi-bien qu'en nobleſſe & en mérite. Caracalla, qui étoit plus intéreſſé que perſonne dans cette affaire, reçût la propoſition de ſon Pere (*c*) avec des paroles d'obéïſſances, mais avec un viſage négatif; ſes grimaces toutefois ne firent point changer Severe; il devint Beau-Fils de Plautien en épouſant Plautille.

Ces nôces furent célébrées dans une heureuſe conjoncture. L'Empereur revenoit pour lors de l'Orient, vainqueur des Parthes, chargé des lauriers qu'il y avoit cueilli, & emmenant avec lui un nombre infini de captifs. Son triomphe & le mariage de ſon Fils furent le double motif des largeſſes qu'il fit aux Prétoriens & au Peuple. A ces abondantes libéralitez, il joignit les divertiſſemens ordinaires, les jeux, les courſes, les ſpectacles. Ces réjouïſſances durerent pluſieurs jours, & Plautien de ſon côté

(*c*) *Herodian. lib.* 3. *c.* 35.

contribua à la magnificence de cette Fête. Il fit faire, devant le Peuple, plusieurs combats de Bêtes Sauvages, & régala les Sénateurs d'un grand repas où l'on trouva (a) une grossiere abondance, & peu de délicatesse ; mais on ne pût voir sans indignation, que, pour donner à sa Fille un nombreux domestique & une musique mélodieuse, il s'avisât de faire faire des Eunuques par une cruauté inouïe dans Rome, & qu'il choisit, pour cet usage, des garçons d'honnête famille, & même des Peres de famille qui avoient leurs Femmes : Nouveauté qui ne marquoit pas moins son insolence que sa brutalité. La nouvelle Princesse apporta pour dot à son époux des sommes immenses ; l'on assûre qu'elles auroient été Suffisantes pour marier cinquante Reines ; l'on porta ces Trésors au Palais, & le Peuple vit passer, à travers les ruës de Rome, ces amas monstrueux d'or & d'argent qu'il regardoit comme ses dépouilles, & comme les fruits des voleries de Plautien.

Caracalla au reste ne fit pas voir dans ces réjouïssances un cœur content & satis-

(a) *Dio. lib.* 76.

tisfait. Comme il avoit été forcé de prendre beaucoup ſur ſon inclination, en épouſant Plautille, il fit voir, que ſon cœur n'avoit aucune part à ce mariage, & que l'autorité de ſon Pere avoit contraint ſa volonté, auſſi vécût-il avec Plautille dans une grande indifférence, que l'humeur altiere, fâcheuſe & hautaine de cette Princeſſe fit dégénerer en averſion; car Plautille, en devenant l'épouſe de l'héritier du Trône, devint auſſi plus fiére & plus impérieuſe; elle voulut maîtriſes Caracalla comme ſon Pere maîtriſoit Severe. Tout ce que le jeune Prince diſoit, tout ce qu'il faiſoit étoit un ſujet de cenſure pour ſon épouſe, qui contrôloit, ſans aucun ménagement, ſes actions & ſa conduite, & les blâmoit en termes piquans, qui ulcéroient profondement le cœur de Caracalla, lequel n'étoit pas d'un naturel trop ſouffrant. (*a*) Ces altercations, ces reproches & ces criéries aggravoient de plus en plus le poids des chaines de ſon mariage, & l'aigriſſoient plus fort contre Plautille. Elle devint un objet odieux à ſes yeux; ſa préſence lui fut bien-tôt inſuportable; il

(*b*) *Herodian. lib.* 3.

il voulut avoir un appartement séparé de celui de son épouse ; il vécut avec elle avec froideur, bien-tôt il la regarda avec aversion : Enfin il la haït, & la ménagea si peu, que, dans les quérelles qu'ils avoient souvent ensemble, il lui dit plusieurs fois que, dès que Severe seroit mort, il l'a feroit périr avec Plautien son Pere.

Ces menaces affligerent Plautille. Comme elle avoit eu le tems & les occasions d'étudier l'humeur de Caracalla, elle le connoissoit assez-bien pour le trouver homme à tenir sa parole, & c'étoit pour elle la matiere de ses plus sérieuses & plus tristes réflexions. Le sort funeste, que tant d'autres Impératrices avoient trouvé sur le Trône, agitoit sans cesse son cœur & le remplissoit des plus vives craintes. Pleine de ces idées désolantes, elle alloit répandre ses pleurs dans le sein de son Pere, elle lui répetoit les menaces que lui faisoit Caracalla, qui ne promettoit pas moins a son ressentiment que leur vie, elle lui réveloit tout ce qui se passoit dans leur mariage, où elle ne trouvoit qu'amertume, & en lui faisant part de ses chagrins, elle lui communiquoit ses fraïeurs. C'est ainsi que ces *impromptus* de la fortune,

qui,

qui, pour couvrir la honte & la bassesse de leur origine, achêtent des alliances d'éclat, préparent à leurs Filles de durs esclavages dans ces mariages que leur ambition recherche, & qui sont trop forts pour leur intérêt même : Car le Mari, qui soupire après la dot bien plus ardemment que pour celle qui l'apporte, n'a pour l'ordinaire que du mépris ou de l'indifférence pour l'épouse, d'abord qu'il est devenu le maître, ou qu'il a dissipé le prix de son mariage.



Le Libraire aïant été obligé de mettre au jour cet Ouvrage dans l'état qu'il s'est trouvé lorſqu'on l'a exigé de lui, il n'a pû faire imprimer l'entiere Hiſtoire de Julie & de Plautille : Mais comme le troiſiéme Tome paroîtra dans peu de temps, on y trouvera ce qu'on n'a pû mettre dans celui-ci.

TABLE DES MATIERES.

La Lettre n. *se trouvant devant le chiffre, désigne que c'est dans la note de la page qu'il faut chercher.*

A.

Sa

Com-

D.

E.

F.

Fron-

L.

M.

N.

Simi-

T.

V.

Il



